

3749 57 57
LH
3749

COMPAGNON DES VACANCES

PRÉSENTÉ A LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE.



FV 57 FV 57

Soyons de bonnes pensées,
Nous recueillerons de bonnes actions.



MONTREAL
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME

1887

BQT
2968
.C65
1887

INTRODUCTION.

Les récits qu'apporte le *Compagnon des vacances* ont été puisés dans une revue historique, religieuse et littéraire, rédigée par une réunion d'ecclésiastiques et d'hommes de lettres. Le choix sera utile par sa douce morale, et agréable par ses sujets d'intéressantes conversations.

L'enfant chrétien aimera aussi à confier à l'écho du foyer paternel, les chants suaves qui ranimaient son courage aux jours de labeurs et d'études, de luttes et de combats.

Puisse *Jésus* bénir ce nouveau compagnon ! *Marie*, protéger ses lecteurs et ses lectrices ; et veuille saint *Joseph* les conduire tous, sûrement, aux vacances éternelles !

LA
VÉRITABLE CONSOLATION
DANS LE MALHEUR.

Nous ne comprenons pas que le mystère de la grâce joint la béatitude avec les larmes. Tout chemin qui mène à un trône est délicieux, fût-il hérissé d'épines. Tout chemin qui conduit à un précipice est effroyable, fût-il couvert de roses. On souffre dans la voie étroite, mais on espère ; on souffre, mais on voit les cieux ouverts.

MGR DUPANLOUP.

J'avais bien fait fermer ma porte, bien défendu au portier de laisser monter personne.... ; car un des grands plaisirs de ceux qui vivent dans le monde, c'est souvent de s'en isoler et d'élever autour de soi comme une haute muraille, pour ne plus le voir et ne le plus entendre.

Pour l'homme qui écrit, les deux muses qui l'inspirent le plus, ce sont le silence et le recueillement. Je croyais, il y a peu de temps, avoir arrangé ma journée pour bien travailler dans une profonde paix, sans allants et venants, sans visites insignifiantes, sans intrus, sans solliciteurs...

Ma table bien propre, bien en ordre, avait été roulée près de mon grand fauteuil... Rien ne bruis-

sait près de moi, si ce n'est le bois de mon feu qui pétillait en brûlant. Après m'être frotté le front, je croyais avoir trouvé un bon sujet d'article... L'idée m'en était venue de la cloche de Saint-Ouen qui alors sonnait joyeusement un baptême... Déjà des idées roses comme l'enfance commençaient à me venir, quand j'entendis une voix qui disait dans la pièce voisine de mon cabinet :

—Il faut absolument que je lui parle.

—Mais, monsieur, je vous le répète, monsieur n'y est pas.

—Est-ce bien sûr ?

—Il est très certain que j'ai ordre de ne pas recevoir.

—Mais, moi ?

—Personne.

—Mais dites à votre maître que je n'ai qu'un mot à lui dire.

—Mon maître n'y étant pas, je ne puis lui parler...

En entendant si bien défendre ma porte, je m'aplaudissais d'être obéi si ponctuellement, quand j'entendis la voix du visiteur ajouter ces mots :

—Si votre maître est chez lui, il vous en voudra de m'avoir si obstinément empêché de le voir ; ma visite, c'était une affaire de vie ou de mort pour quelqu'un.

—Entrez ! entrez vite, m'écriai-je en courant à ma porte. Que viens-je d'entendre ?... Affaire de vie ou de mort, avez-vous dit ?

—Oui, Ernest...

—Comment ? Ernest de Manceville...

—Lui-même.

—Eh bien ?

—A conçu le plus affreux dessein.

—Lequel ?

—Il veut se tuer...

—Caprice d'enfant !...

—Sanglants caprices que les enfants réalisent aujourd'hui !

—Vous avez raison... Courons à lui.

Et bien vite, jetant ma robe de chambre, revêtant l'habit du matin et prenant ma canne et mon chapeau, me voilà en route avec mon ami.

—Comment avez-vous su cette résolution d'Ernest ?

—Par sa tante, qui, sur son lit de mort, a reçu une lettre de lui ce matin ; il lui écrit :

“ Vous que j'aime comme une mère, vous qui me disiez il y a peu de jours que vous alliez mourir... Adieu, je mourrai avant vous, et en me pressant ainsi de partir, j'aurai eu une peine de moins, je n'aurai point eu la douleur de voir votre départ.”

—Mais quel chagrin a pu le décider à pareille résolution ?...

—On ne sait : il a écrit à plusieurs de ses jeunes amis... Tous tremblent qu'il n'effectue ce fatal projet !... projet dont il leur parlait souvent, même au sein de leurs plaisirs.

Vous sentez bien que nous ne nous arrêtons pas pour parler ainsi ; bien loin de là, nous hâtons le pas tant que nous pouvions. Au bout de quelques minutes, nous parvinmes au logement d'Ernest... En vérité, ce ne fut qu'avec tremblement que je mis la main sur le marteau de la porte... Autrefois, on aurait pu ne pas croire qu'un jeune homme de dix-huit ans voulût vraiment se donner la mort... Mais aujourd'hui cette incrédulité n'est plus permise. Je frappai donc avec force, et bientôt la porte me fut ouverte ; dans l'escalier, nous trouvâmes la pauvre tante d'Ernest que l'on descendait dans un fauteuil ; elle était si pâle, si baignée de larmes que nous

crâmes que l'œuvre sanglante était accomplie... Oh ! le malheureux ! le malheureux enfant !... s'écria la vieille dame mourante, il a disparu, on ne sait où le trouver.

Alors de jeunes amis nous racontèrent toutes les démarches infructueuses qu'ils avaient faites depuis le matin.

Où peut-il être allé?... se demandait tout le monde. Tout à coup, il me vint une pensée. Un ancien maître d'hôtel de son père avait une maison aux environs de la ville..., et j'avais su qu'Ernest aimait cette retraite... Il y allait de temps en temps, surtout lorsqu'elle n'était pas louée ; sa solitude et sa sauvagerie lui plaisaient. Je fis part à la tante du malheureux jeune homme de l'idée qui m'était venue. Elle me dit :—Allez, prenez ma voiture qui est à la porte, je vous attends ici. Oh ! ramenez-le, ramenez-le !

Je ne m'étais pas trompé. Le vieux jardinier qui vint m'ouvrir lorsque j'arrivai à la petite maisonnette, me dit d'abord qu'il n'y avait personne ; mais voyant ma figure bouleversée par l'inquiétude, il ajouta :—Il n'y a que monsieur Ernest qui s'est enfermé dans la petite chambre d'en haut, et qui m'a défendu d'en approcher...

—Où est cette chambre ?

—Tout au haut de l'escalier.

Et, avec toute la vitesse qui me restait, je me mis à courir en traversant le petit jardin... Arrivé à la porte, elle était fermée. Il me fallut attendre le jardinier qui était allé chercher la clef... J'appelais :—Ernest ! Ernest ! c'est votre vieil ami. C'est votre vieille et bonne tante... Ouvrez-nous ! ouvrez-nous... —Personne ne répondait... Et le jardinier arrivait lentement... Je courus au-devant de lui, m'emparai

de son trousseau de clefs... Je fus encore quelques instants avant de trouver celle qui pouvait ouvrir... Oh ! comme je m'impatiais !... Combien me semblaient longues toutes les minutes que je perdais ainsi !... Notre chétive vie en est là ; il vient un moment où une *seconde* de plus ou de moins peut vous sauver ou vous perdre...

Enfin, me voici dans l'escalier, et ma voix ne cessait de crier : — Ernest ! Ernest !... — Ce nom ainsi répété et arrivant à lui, pouvait détourner sa main armée pour son projet impie.

Presque leste comme à vingt ans, tant mon amitié m'avait rajeuni, j'arrive à la dernière marche de l'escalier... O horreur ! ô désespoir !

Une forte odeur de charbon a trouvé moyen de s'exhaler de la chambre dans le corridor... Je ne doute plus, j'agite la porte... J'appelle encore... Encore même silence ! Une sueur froide tombe de mon front... ; mes jambes fléchissent et chancellent... On dirait à me voir que l'homicide vapeur a aussi agi sur moi... Mais non, c'était l'effroi, la crainte, l'anxiété qui me rendaient ainsi...

La porte est enfoncée...

Le voilà ! ! !

Voilà le fils de mon meilleur ami, le fils qui m'a été recommandé, le jeune homme auquel le monde et l'avenir souriaient, et qui n'a plus voulu ni de l'avenir ni du monde...

Sa main est froide et glacée, ses lèvres sont bleuâtres... et ses yeux à demi-fermés ne laissent voir qu'un blanc terne et mort... Son cœur bat-il encore ?... Oh ! de l'air ! ma fortune pour de l'air !... personne ne m'entend... Je brise la fenêtre calfeutrée avec soin... Je reviens au corps inanimé... La statue de marbre d'un tombeau n'est ni plus blanche, ni

plus froide que lui... Ma main cherche son cœur... Une palpitation, une seule !... Ma main la trouvera-t-elle pour crier : *Il vit encore !* Je cherche... je cherche... Enfin ! il me semble... Oui, oui, j'ai senti quelque chose remuer, s'agiter sous ma main !... C'est une palpitation de cœur... *Il vit, il vit encore !*...

Mais il faut prendre bien garde... Cette lampe est si près de s'éteindre, que le moindre mouvement peut la faire expirer... Aussi, avec quel soin je cherchais à retenir la vie qui n'avait plus qu'un faible souffle ! comme j'essayais de rappeler cette jeune âme qui s'en allait !... qui s'en allait tomber dans l'abîme des enfers !... à peine si une mère eût pu être plus tendre que moi. Et pendant que je soignais ainsi Ernest, oh ! comme mon cœur priait pour lui !

Dieu m'entendit !

Je ne chercherai point à peindre toutes les peines, toutes les espérances mêlées d'angoisses que j'éprouvai, avant d'obtenir de ce pauvre jeune homme un regard et une parole... Enfin (oh ! je n'oublierai jamais ni ses yeux ni le son de sa voix), enfin, il me dit : — Puisque vous m'avez rendu la vie, il faut que vous me donniez assez de force pour en porter le fardeau.

— Vous l'avez cette force.

— Et où la prendrai-je ?

— Où elle est ? où vous ne l'avez pas encore cherchée... Mais aujourd'hui, cher enfant, que votre esprit se repose comme votre corps... Pour vous faire aimer la vie, en arrivant chez vous, vous allez trouver déjà du bonheur... Votre vieille tante, en vous voyant, va ressaisir l'existence.

— Quand je n'avais plus que des demi-pensées, le souvenir de ses bontés flottait encore dans mes vertiges... Je me disais : Ma mort avancera la sienne ; et ça m'était un remords.

—Eh bien ! votre retour à la vie va raffermir sa vie, et ça vous sera une joie.

.....
Au bout de quelques jours, Ernest était tout à fait bien, seulement une grande pâleur lui était restée ; c'était comme lorsqu'on arrive d'un pays lointain, on en rapporte quelque accent et quelque usage étranger ; lui était presque descendu dans la tombe, et il avait gardé la carnation des morts.

Pour lui faire reprendre racine dans le monde, pour lui réchauffer le cœur, je lui faisais faire du bien. Je le menais à la misère, pour qu'il la secourût, et je lui conduisais ensuite la reconnaissance, pour qu'elle le bénît.

C'était bien quelque chose, mais il restait encore sombre et rêveur. Le soleil qui fait vivre ne lui revenait pas.

Et quelle était la cause de ce cruel désenchantement, de ce dégoût de l'existence, de cette lassitude de la vie ? En vérité, dans un monde comme le nôtre, à une époque où certes les *bons* et *solides malheurs* ne manquent pas, c'était vraiment *pitié* et enfantillage que ses *malheurs à lui*. Dès sa première amitié, il avait trouvé un faux ami ; dès sa première tentative de gloire littéraire, il n'avait rencontré qu'une chute ; dans sa première lutte, il avait été vaincu.

Vous, vieux et nombreux experts d'infortune et d'adversité, vous auriez ri de malheurs semblables, et, lui montrant vos profondes blessures, vous lui auriez dit : Jeune homme, tu n'as été qu'*égratigné* et tu veux mourir ! Ah ! c'est lâcheté, pour si peu, de vouloir quitter le champ de bataille ; regarde-nous, avec ces larges entailles, nous y restons bien...

Un jour, je proposai à Ernest une promenade ; il

accepta. Je le menai chez un de mes vieux amis ; il demeurait à quelques lieues de la ville. Notre voiture passa devant un beau château, mais qui ne semblait occupé qu'à demi ; une partie des fenêtres étaient bouchées, et l'on avait semé du froment et des pommes de terre dans les avenues, dans les cours et jusqu'auprès du perron d'honneur...A quelques portées de fusil de cette demeure, qui avait dû être belle, s'élevait une petite maison de garde. C'est là que nous descendîmes ; dans le trajet de la ville à cette humble maisonnette, j'avais raconté l'histoire de *l'homme fort* que nous allions voir.

Le comte de B*** avait émigré en 1791. Un ancien homme d'affaires, auquel il avait rendu les plus grands services, avait acheté le château que nous voyions. D'abord, le comte n'avait pas douté que cette acquisition n'eût été faite dans l'intention de sauver ses biens de la *nation d'alors*, et pour les lui rendre un jour... Il avait trop bien pensé de celui qui avait eu jadis toute sa confiance. La terre, une fois achetée, ne lui fut jamais rendue ; jamais le nouvel acquéreur ne voulut entendre la moindre proposition d'arrangement. De toute cette immense propriété, les seules choses que l'homme d'affaires voulut rendre, ce furent quelques vieux cercueils qui se trouvaient dans le caveau de la famille, lorsque la chapelle fut jetée bas.

Le comte reçut ces cercueils avec piété et reconnaissance ; c'étaient ceux de ses pères et celui de sa mère, et il les fit déposer dans le cimetière commun.

De toute son ancienne fortune, il ne lui restait que la *maison du garde* avec quelques champs qui n'avaient point été vendus. Du temps de sa prospérité, Dieu lui avait accordé trois fils et une fille ; deux de ses fils furent tués au champ d'honneur, le

troisième en duel... Horrible et torturante pensée pour un père chrétien ! Sa fille qui, de tout son ancien bonheur, lui était restée, comme un ange pour lui faire supporter la vie, vint à se marier ; ce mariage apporta un peu d'aisance au comte de B***, que les maladies et les souffrances du corps étaient aussi venues visiter. Le mari de sa fille ne se contenta pas de sa modique fortune, il voulut l'accroître par l'industrie.

Les gains, les profits devaient être si grands, si certains, qu'il fit engager dans son entreprise le peu de bien qui restait à son beau-père. Toute l'affaire a manqué, la ruine est tombée, comme la foudre, sur celui qui avait rêvé accroissement de fortune, et le malheureux gendre du comte s'est fait sauter la cervelle.

— Est-ce assez de malheurs pour un seul homme ?

— Non.

De son ancienne fortune, plus rien !

De ses fils, pas un seul !

Sa fille lui restait, et la voilà qui vient de mourir !

— Est-ce tout ?

— Pas encore !

Le comte vient de recevoir la signification de quitter la maison du garde, qui était devenue la sienne, maison située tout à côté de l'église où il avait été baptisé et marié, église où ses enfants avaient aussi reçu le baptême, où ils avaient fait leur première communion ; église qui protégeait les cercueils de ses pères et la tombe toute fraîche de sa fille...

Voilà, en somme, toutes les cruelles adversités que j'avais racontées à Ernest, et, en les écoutant, il n'avait plus pensé à lui. C'était beaucoup, car ce qui fait le plus mourir, c'est l'égoïsme. Quand on

ne vit que pour soi, on se dessèche, on ne pousse pas de racines, et le moindre vent nous abat.

Oh ! quand nous vîmes venir au-devant de nous le vieillard chrétien, que tant de coups de vent avaient pour ainsi dire tout balaféré, je regardai mon jeune ami ! Il n'était pas aussi pâle, et son regard ranimé disait tout autre chose que l'ennui.

Le comte de B*** avait appris par une lettre de moi la tentative de suicide d'Ernest ; il eut l'air de n'en rien savoir. Sans faire parade de tous les malheurs qu'il avait supportés sans tomber sous leur poids, il raconta, avec une admirable simplicité, toutes les épreuves que Dieu lui avait envoyées. Et il termina son récit par ces mots qui frappèrent fortement Ernest :

— Si je ne l'avais regardé comme providentiel, tout ce qui est venu fondre sur moi, si je ne l'avais appelé que *malheur*, c'eût été trop lourd, je n'aurais pu le porter ; mais ma mère et la religion m'avaient enseigné que *les peines nous viennent de Dieu, et ne nous sont envoyées par lui que pour nous éprouver, que pour savoir si nous sommes dignes du ciel*. J'ai voulu supporter l'épreuve.

— Mais, demanda Ernest avec une grande émotion, où avez-vous pris la force de subir tant d'épreuves et d'en triompher ?

— Dans la *résignation*, répondit le vieillard ; la *résignation*, c'est la grande science que l'on devrait enseigner à tous les hommes. C'est la meilleure cuirasse contre les traits du malheur.

— Mais où la prendre ?

— A sa vraie source, au pied de la croix. Regardez Celui qui y est attaché. Quel homme a autant souffert ? Celui-là aussi a connu la fausse amitié, la trahison et l'ingratitude ; Celui-là aussi a été abandonné

par ceux qui lui avaient dit : *à vous, pour jamais !* Celui-là était roi, était Dieu, et il a été mis plus bas que le dernier des hommes ; Celui-là avait droit au diadème étoilé des mondes, on lui a enfoncé dans le front une couronne d'épines ; Celui-là avait un trône, on l'a attaché à une croix !... Jeune homme, quoique vous soyez appelé à souffrir, il ne vous faudrait pas encore vouloir vous débarrasser de la vie et de vos douleurs. Tenez, mon enfant, croyez-en ma longue et cruelle expérience, apprenez à souffrir, c'est le métier d'un homme de cœur. Quand les peines vous viennent, offrez-les à Dieu. Nos peines, voyez-vous, sont comme les eaux de la mer : elles perdent de leur amertume en s'élevant vers le ciel ; et quand elles retombent, elles sont devenues la rosée qui fertilise.

VIC WALSH.



SUIS-MOI, JE MÈNE AU CIEL.

Mon cœur languit au désert de la vie ;
Mais une voix, plus douce que le miel,
Se fait entendre à mon âme attendrie,
Elle me dit : Suis-moi, je mène au ciel.

2^{me}

Ah ! c'est la voix de la Vierge que j'aime ;
Elle me garde en ce séjour mortel.
A chaque pas, dans son amour extrême
Elle me dit : Suis-moi, je mène au ciel.

3^{me}

Rien n'est si doux que la voix d'une mère ;
Elle guérit le mal le plus cruel.
Ma Mère est là quand la vie est amère ;
Elle me dit : Suis-moi, je mène au ciel.

4^{me}

Quand le méchant a déchaîné sa rage,
Et que mon cœur est abreuvé de fiel ;
Ma Mère est là, pour m'armer de courage ;
Elle me dit : Suis-moi, je mène au ciel.

5^{me}

Quand le démon me pousse au précipice,
Et me prépare au malheur éternel ;
En me tendant une main protectrice,
Elle me dit : Suis-moi, je mène au ciel.

6^{me}

Quand elle voit mon âme défaillante
Se désoler loin du port éternel,
Elle me dit d'une voix caressante :
Courage encor ! bientôt viendra le ciel.

7^{me}

Quand s'éteindra le flambeau de ma vie,
En me montrant le royaume immortel,
Avec amour, à mon âme ravie,
Elle dira : Viens, viens, voici le ciel.

8^{me}

Mon âme alors s'envolera joyeuse ;
J'irai chanter son amour maternel,
Et recevoir la palme glorieuse ;
Oh ! pour toujours, je serai dans le ciel.

PREUVES DE LA RELIGION.

S'occuper chaque jour à rendre quelqu'un *heureux*, oh ! quel bon travail ! C'est se rapprocher de Dieu de la manière la plus intime ; n'est-ce pas l'occupation continue de ce bon Maître ?

Comme l'avidé chrétien s'applaudit en retrouvant les titres qui lui assurent une riche succession, de même, et bien plus encore, je me réjouis en méditant les preuves de la vérité de ma religion.

Que sont tous les vains trésors de la terre auprès des biens infinis dont ma croyance m'assure la possession ? Périssables et passagers, si les premiers m'apportent quelques courtes jouissances mêlées de longs soucis, les seconds me procurent un bonheur inaltérable que chaque jour accroît, et dont une éternité entière n'épuisera pas les indicibles douceurs.

Enfants du siècle, pourquoi promener en tous lieux votre ardente inquiétude ? C'est en vain que vous demandez le bonheur à tous les objets qui vous environnent, ils ne peuvent que tromper votre attente et doubler vos maux en irritant vos désirs.

Dieu seul est votre principe et votre fin ; c'est dans le sein de Dieu seul que vous jouirez du bonheur pour lequel il vous a créés.

L'univers n'a point de trésors, le monde point de jouissances qui puissent satisfaire votre ambition. Destinés à un bonheur infini, rien ici-bas ne saurait

remplir votre âme qui conserve encore les traces de sa céleste origine.

Ce prompt dégoût de vos plaisirs, cette mobilité continuelle de vos désirs, que sont-ils autre chose que l'ennui qui suit, loin des lieux qui l'ont vu naître, l'exilé qui soupire sans cesse après sa chère patrie ?

Où est-il l'homme du monde assez content de son sort pour ne pas s'élancer continuellement par la pensée dans un avenir que ses vœux appellent, et qui le trompera comme le trompe le présent ? Le chrétien seul, soumis aux ordres de son Dieu, le bénit et se résigne.

Certain de n'être point trompé dans son attente, et le cœur toujours rempli des plus douces espérances que lui donne sa religion, il s'avance d'un pas tranquille et ferme vers son éternelle demeure, également supérieur aux maux comme aux plaisirs de cette vie.

Vois-tu, ô mondain, que tes passions aveuglent, ce roc impénétrable contre lequel viennent expirer en mugissant les flots de l'Océan irrité ? Son sommet se cache dans les cieux, ses racines touchent aux extrémités de la terre ; la tempête n'a point d'aquilon assez violent, et la foudre de carreaux assez ardents qui n'aient prouvé l'impuissance de leurs efforts contre ses éternels remparts, refuge assuré du nautonier battu des orages.

Telle et plus inébranlable encore s'élève cette religion en qui j'ai placé toute ma confiance, et qui fait tout mon bonheur ; le temps qui détruit tout l'a respectée, et, depuis dix-huit siècles, elle voit mourir et renaître sans cesse les vaines attaques de ses ennemis qu'elle écrase.

Opprimée par de farouches tyrans, déchirée par

mille sectes diverses, combattue par l'impie, raillée par le libertin, souvent même déshonorée par ses propres enfants, elle continue sa marche triomphante, et traverse majestueusement les siècles, accompagnée des bénédictions des peuples, et riche des bienfaits qu'elle répand jusque sur ses obscurs blasphémateurs.

Pour conspirer contre elle, la ruse s'est unie à la force, la science à la séduction ; le glaive des bourreaux, la plume des philosophes, le mépris du mondain, l'amour des plaisirs, l'entraînement des nouveautés, les chicanes de l'hérésie ont tour à tour, et souvent tous ensemble, attaqué ses dogmes, ruiné ses croyances ; et ses dogmes et ses croyances subsistent encore aujourd'hui purs de toute innovation, et tels qu'ils ont été révélés au monde par un Dieu.

Des pertes locales et des échecs passagers ont souvent affligé son amour pour les hommes ; mais, sous tenue par le bras tout-puissant de Celui qui a promis à son empire une éternelle durée, elle s'est toujours relevée de ses abaissements, brillante de force et rayonnante d'espérance.

Si de violentes tempêtes arrachaient à son joug des peuples entiers, elle en appelait d'autres à venir le partager, et une foule nombreuse d'adorateurs sincères, répandus sur toute la surface de la terre, n'ont jamais cessé de lui continuer le glorieux surnom d'*universelle*, que tous les efforts de l'impiété seront toujours impuissants à lui enlever.

Combien de fois, dans le délire de son éphémère triomphe, cette audacieuse rivale du ciel a-t-elle cru anéantir les autels du Dieu qui réprouve ses forfaits ? Que sont devenues aujourd'hui ses victoires d'un jour et ses héros d'un moment ? L'histoire n'en conserve le souvenir que pour en démontrer à la posté-

rité les crimes et les erreurs. L'homme a passé, et la religion triomphante prie sur le tombeau de ses persécuteurs.

Ainsi vous passerez, ô vous que tant de défaites n'instruisent pas, et qui renouvez encore contre cette éternelle fille des siècles les méprisables attaques qu'elle a tant de fois déjouées ! Que pouvez-vous dire, qui n'ait déjà été dit ? Que pouvez-vous faire, qui n'ait déjà été fait ?

Elle a tout surmonté : les Julien ne furent pas plus heureux contre elle que les Néron ; les Luther que les Arius ; les Voltaire que les Celse. S'ils firent à l'Eglise des plaies qui saignèrent longtemps, l'Eglise cependant subsiste encore aujourd'hui, et dans le monde entier ses divins enseignements font encore la joie et la consolation du malheureux.

Hâtez-vous donc, ennemis de ma religion, hâtez-vous donc de jouir de votre triomphe, pendant que le temps vous en est laissé ; la tourbe ignorante à qui vous ouvrez la large voie des passions aujourd'hui vous proclame des dieux ; demain l'Eternel va vous frapper ; et sa colère désarmée faisant luire le soleil de vérité sur les nations repentantes, le genre humain vouera à la malédiction la mémoire des imberbes philosophes et des sophistiques rhéteurs qui le conduisirent à tous les crimes, sous la bannière sanglante de l'incrédulité.

Alors la religion reprenant son immortel éclat un moment obscurci par vos impurs blasphèmes, comme les rayons de l'astre brillant du jour par les grossières vapeurs d'un fétide brouillard, dissipera tous les nuages dont vous l'aurez environnée, et de tout cet orgueilleux échafaudage que vous bâtissez si laborieusement aujourd'hui, il ne vous restera que la honte de son entreprise et les mépris de la postérité.

Alors, à force de malheurs, dégoûté de ses erreurs, le monde rougira de son imbécile confiance en ses nouveaux maîtres ; et, réduits à leur juste valeur, tous ces grands mots, auxquels aura été donné le pouvoir momentané de le séduire, ne seront plus pour lui que de pompeuses phrases inspirées par l'orgueil, accueillies par la licence, et source empoisonnée de tous les maux qu'il aura soufferts.

Combien ils paraîtront insensés alors tous les absurdes reproches que se permet aujourd'hui votre aveugle haine ! Alors les yeux seront dessillés, et cette religion que vous accusez d'abrutir l'homme et de favoriser l'ignorance apparaîtra escortée de tous ces beaux génies qu'elle enfanta, et qui sont de nos jours encore la gloire et l'honneur de l'esprit humain.

Ridicules pygmées, qui cherchez en vain à déguiser votre petitesse, et dont le sot orgueil se repaît si délicieusement des stupides applaudissements de vos stupides admirateurs, qu'êtes-vous auprès de ces grands hommes de tous les siècles que l'Eglise ne cessa de compter au nombre de ses dociles enfants ?

Calculez leur nombre, si vous le pouvez ; leurs rangs sont serrés ; toutes les sciences, tous les arts, tous les âges de la vie, toutes les conditions de la société vous en offrent d'innombrables cohortes ; elles vous serrent, elles vous pressent, elles vous écrasent ; qu'êtes-vous, misérables calomnieurs, comparés à tous ces morts illustres qu'admirèrent leurs contemporains, et qu'admirera encore la postérité la plus reculée ?

Faut-il vous montrer sur le trône des Charlemagne et des saint Louis ? dans les armées, des Bayard et des Turenne ? dans la magistrature, des Domat et des d'Aguesseau ? dans les sciences, des Pascal et des

Descartes ; des Racine et des Boileau, des Bossuet et des Fénelon ? Ma religion, que tous ces grands hommes chérissaient, les exposera-t-elle aussi à l'ignominieux brevet d'abrutissement et d'ignorance que vous vous montrez si prompts à distribuer à tous ses disciples ?

Fastueux amis de l'humanité, qui plaidez si chaudement ses droits, condamnerez-vous aussi la mémoire du vertueux Vincent de Paul, qui soulagea si activement ses misères ? Prenez garde, si vous ne faites pas en faveur de ces noms si justement célèbres une honorable exception, c'est vous engager à les surpasser en talents, en génie, en courage, en connaissances, en vertu, en charité. Sans cette indispensable condition, que gagnerait le monde à changer des vieilles doctrines auxquelles il doit tant de héros, pour en adopter de nouvelles qui ne lui seraient recommandées que par de misérables envieux, s'épuisant en vains efforts pour détruire une gloire qu'ils ne peuvent égaler.

Mais si vous la consentez, cette nécessaire exception, quel vide subit je vois s'opérer dans vos rangs ! Rois, princes, guerriers, magistrats, savants, poètes, orateurs, s'empressent de marcher sur les traces d'aussi beaux modèles, et, délaissés de toutes les âmes nobles et courageuses, vous ne ramassez plus vos disciples que dans la fange impure de tous les vices.

Quels que soient un jour vos succès passagers, n'en doutez pas cependant, ennemis de ma religion, telle en sera la fin assurée. L'erreur peut bien prévaloir un moment sur la vérité ; c'est une juste punition que le ciel inflige à notre présomptueux orgueil, lorsqu'il ose lui demander compte de ses voies impénétrables ; mais, même en vous châtier, il reste

toujours notre père, et les prières de quelques justes
suffisent pour désarmer sa colère.

Lorsque sont arrivés ces jours de miséricorde,
alors la raison interrogée ne charge plus les passions
du soin de répondre ; ce qui paraissait obscur devient
lumineux ; le doute fait place à la conviction ; la
foi rentre dans toutes les âmes, la vertu dans tous
les cœurs ; et la société, délivrée de tous ses vices,
s'étonne de se retrouver heureuse, en se retrouvant
chrétienne.

Devancez une époque aussi désirable, ô vous qui
vous proclamez les bienfaiteurs des nations ! Si cette
raison que vous invoquez a encore quelque empire
sur vos âmes, un moment suspendez vos sacrilèges
efforts, et daignez, une fois au moins, entendre ses
enseignements.

C'est sur elle aussi que prétend s'appuyer ma reli-
gion ; fille du Dieu de toute vérité, elle ne saurait
régner par l'aveuglement : c'est au grand jour qu'elle
aime à exposer ses preuves ; c'est en présence de
l'univers entier qu'elle défie ses adversaires au
combat.

Remontant de siècle en siècle jusqu'à celui du
prodige à jamais adorable d'un Dieu fait homme
qui vint l'apporter au monde, et de là se rattachant
aux siècles antérieurs par une suite non interrom-
pue de prophéties authentiques, elle vous montre
son berceau contemporain de celui du premier
homme.

Son admirable histoire est liée à celle du genre
humain entier ; toutes les deux se prêtent une mu-
tuelle lumière, et sans le secours divin de ses vives
clartés, toutes vos annales obscures ne présenteraient
plus aux recherches des savants que ténèbres et
obscurité.

Consultées depuis dix-huit cents ans, toutes les sciences se réunissent pour rendre un unanime hommage à la vérité de ses écrits, et chacun d'eux, vainqueur de toutes les attaques successives qu'il a éprouvées pendant ce long espace de temps, prête un inébranlable appui à la religion qu'il annonce.

Mais qui me donnera de peindre l'admirable spectacle que présente à nos regards ravis cette divine consolatrice des hommes, alors que, se dégageant des prophétiques ombres qui l'avaient précédée, elle se répand en flots de lumière aux yeux de l'univers étonné ?

Mortels qu'égaraient une folle sagesse et que déshonoraient de honteuses passions, quittez vos erreurs et vos vices ; le Fils de l'Eternel a parlé, sa vérité vous éclaire ; du haut de sa croix il vous appelle tous à lui ; renoncez à ces délices qui vous sont si chères, embrassez ses souffrances, le ciel sera le prix de vos travaux.

O miracle incontestable pour l'incrédule lui-même, et que n'expliquera jamais son orgueilleuse raison ! Cette voix qu'il méprise fait taire les puissances de l'enfer ; elle émeut le monde entier ; elle pénètre jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre, et, partout victorieuse, elle change partout et les lois et les mœurs, et les opinions et les usages.

Douze pauvres apôtres sont les interprètes ; assurés sur la parole de leur maître, sans autre richesse que leur confiance, sans autre appui que ses promesses, ne sachant que Jésus et Jésus crucifié, ils partent pour la conquête du monde, et le monde soumis devient leur conquête !

Le voluptueux renonce à ses plaisirs, le riche à ses richesses ; le savant reconnaît la vanité de sa science ; l'orgueilleux s'humilie ; le puissant s'a-

baisse ; l'ambitieux renonce à ses coupables projets ; l'avare répand ses trésors ; tous embrassent la croix qui leur est présentée, et, s'estimant heureux d'en subir les salutaires rigueurs, ils volent à la mort avec joie.

Qui dira le nombre des martyrs qui scellèrent de leur sang la vérité de leur foi ? Quelle plume osera retracer les cruelles tortures qu'ils endurèrent ? Chrétiens, qui avez su dans ces jours mauvais conserver intact encore le dépôt sacré de votre foi, qu'il est consolant de pouvoir vous dire : " Nous croyons ce qu'ont cru avant nous des milliers de témoins oculaires, qui n'ont pas hésité à donner leur vie pour gage incontestable de leur parole."

Ecrasé par une preuve aussi triomphante, en vain l'incrédule voudra lui opposer l'exemple de quelques orgueilleux sectaires qui ont aussi donné leur vie pour leur croyance. Quel homme, s'il est doué de raison, osera comparer ces victimes isolées du fanatisme mourant pour des erreurs qui leur sont particulières avec ce témoignage constant et uniforme qui n'appartient exclusivement à aucun temps, à aucun lieu, à aucun âge, à aucune condition, et que, de siècle en siècle, reproduisent à l'envi, en faveur d'une même et invariable doctrine, tant de généreux confesseurs de ma foi ?

Oh ! que les objections de l'incrédule sont futiles ! Un seul mot les anéantit, et pour confondre son opiniâtre résistance mille autres preuves encore viennent se presser et l'accabler de leur force triomphante. Laissons-le donc se complaire dans la vaine difficulté qu'il élève, et, pour le réduire d'un seul mot au silence, établissons de suite entre nos martyrs et les siens une différence qui les mettra pour toujours hors de toute comparaison.

Ceux-ci sont morts pour soutenir des opinions qu'ils croyaient vraies, et sur lesquelles néanmoins ils pouvaient se tromper; les premiers chrétiens sont morts pour attester des faits positifs et matériels dont ils avaient été les témoins, et sur lesquels ils ne pouvaient tous se tromper : cette seule preuve de ma religion suffirait pour la rendre incontestable ; car si l'homme a la force de donner sa vie pour ce qu'il croit être la vérité, la nature cependant lui a généralement refusé le brutal courage de mourir pour ce qu'il sait être le mensonge, et jamais l'incrédule ne nous montrera des milliers de personnes se condamnant en son honneur aux privations les plus pénibles, terminées par la mort la plus douloureuse.

S'il reste à l'impie assez de pudeur encore pour le retenir d'accuser les chrétiens d'en avoir donné l'unique et incroyable exemple, il devra donc reconnaître pour vrais les faits miraculeux dont ils ont constamment et unanimement déposé, et comment pourra-t-il ensuite nier la religion qui en est l'inévitable et nécessaire conséquence ?

L'infortuné ! combien je le plains ! victime de son indomptable orgueil, il voudrait détruire l'indestructible édifice qui a résisté à la puissance des Césars, à la science des philosophes, aux passions des hommes ; et pendant que, jouet de ses espérances, il se traîne honteusement vers le sentier déjà si frayé de ses prédécesseurs vaincus, répétant ce qu'ils ont dit, faisant ce qu'ils ont fait, obtenant ce qu'ils ont obtenu, il n'aperçoit pas le Dieu tout-puissant qui se rit de ses efforts et lève déjà, pour le frapper, ce bras invincible qui ne permet à ses ennemis une apparence de victoire que pour rendre ses vengeances ensuite plus éclatantes et plus instructives.

N'attendez pas ce jour terrible, hâtez-vous de ren-

trer sous le joug de ses aimables lois, ô vous qu'une funeste prévention en éloigne ! Si vos erreurs excitent mon indignation, mon cœur cependant est pour vous tout amour. Oh ! combien je bénirais l'heureux jour qui vous verrait réconciliés avec ma religion ; demander à ses ineffables consolations le seul bonheur véritable que vous puissiez espérer ici-bas ; et, renonçant à vos projets impies, rendre enfin au monde agité cette douce paix qu'il cherchera vainement hors de l'innocence et de la piété qui l'assure !

Si vous aimez à dominer sur la multitude, que ce soit au moins par l'ascendant de vos vertus et par l'éclat de vos honorables talents ; ce but alors sera louable, il sera digne de vous ; mais l'éblouir pour la mieux tromper ! mais la rendre complice de vos vices pour n'avoir plus à en craindre la censure ! mais vous jouer de son repos pour le seul intérêt de votre honteuse gloire et de vos criminels plaisirs !... Insensés !... Si c'est à de tels succès que vous attachez votre bonheur, fasse le ciel qu'il vous soit toujours refusé ! Il serait celui des démons qui rient à la vue des maux qu'ils ont causés, et qui hurlent de désespoir au sentiment des peines qu'ils endurent.

Elle est aujourd'hui ce qu'elle était hier, ce qu'elle était il y a mille ans, ce qu'elle sera jusqu'à la fin des temps, cette religion contre laquelle a toujours échoué et échouera toujours l'impuissante rage de l'enfer. La politique ne lui a pas donné naissance, car elle existait déjà depuis plusieurs siècles, malgré la politique, lorsqu'enfin elle monta avec Constantin sur le trône des Césars.

Sa vérité faisait alors toute sa force, et la vérité ne change jamais ; ses bienfaits la firent connaître aux hommes, et des bienfaits ne sont jamais un mo-

tif d'abandon. Quel prétexte donnez-vous donc à vos mépris, ô vous qui conspirez ouvertement contre cette mère généreuse à qui vous devez vos lois, vos connaissances, vos institutions, vos biens, votre liberté ?

Elles seraient bien funestes vos prétendues lumières et un don bien fatal du ciel irrité, si elles ne pouvaient s'accorder avec une religion qui en fut de tout temps l'amie la plus sincère. Quelles sciences n'a-t-elle pas fait fleurir ? quelles études n'a-t-elle pas encouragées ? quels talents utiles n'a-t-elle pas protégés ? Vous qui la calomniez, connaissez-vous ses droits à l'éternelle reconnaissance du genre humain ?

La poésie lui doit ses plus nobles inspirations, la peinture ses plus belles conceptions, l'éloquence ses plus parfaits modèles ; critique, histoire, politique, législation, mathématiques, astronomie, commerce, agriculture, elle a tout embrassé, tout échauffé, tout vivifié. Il n'est aucun art, aucune connaissance qui ne lui doive ses plus habiles maîtres et ses plus précieuses découvertes. Non, ce ne sont point les besoins de votre esprit qui réclament contre elle, ce sont les vices de votre cœur.

Plus complaisante pour vos passions, elle trouverait en vous plus de soumission ; mais si cette raison que vous invoquez a encore sur vous quelque empire, écoutez sa voix qui vous crie que la flatterie n'appartient qu'à la perfidie ou à la faiblesse, et vous conviendrez facilement ensuite qu'en combattant tous nos penchants déréglés, la religion nous donne une dernière et irrécusable preuve de sa divinité.

D'EXAUVILLEZ.

RÉHABILITATION DE LA FEMME

PAR LA VIERGE.

Dieu n'a voulu venir à nous
que par Marie. Nous ne pouvons
aller à Dieu que par elle.

On pourrait écrire des livres entiers sur ce fait important de l'histoire ; nous ne ferons que l'esquisser à grands traits.

Marie, voilà donc la femme destinée à opérer avec Dieu l'œuvre de la régénération de la moitié de l'humanité. L'anathème qui pesait sur elle sera enfin aboli. Et quel anathème ! "Tu seras sous la puissance de l'homme, et il te dominera." La domination de l'homme dégénérera bientôt en despotisme brutal, en caprices aussi bizarres que hideux. Sous sa main inhabile et tremblante d'iniquité, le type céleste de la femme disparaîtra, effacé, mutilé dans ce qu'il a de plus saint et de plus vénérable.

Il ne dira plus : Voilà ma sœur, voilà la compagne de ma vie. Il semblera ne plus la reconnaître et dira, dans la stupide insouciance de sa propre dégradation : Voilà mon esclave ; qu'elle me serve, c'est là son sort. L'histoire est pleine de ces horreurs. Voyez les temps écoulés depuis Eve jusqu'à la Vierge, voyez les lois tyranniques et les mœurs dépravées de l'antiquité grecque et romaine ; l'imagination demeure effrayée, confondue. L'animalité de la femme y obtient seule quelque valeur ; elle y est

estimée comme une espèce de brute, seulement plus finie, plus séduisante, plus analogue à la nature et plus conforme au caractère de l'homme...

Et où cela aboutira-t-il ? Comme tous les êtres longtemps méprisés, la femme devient méprisable. Ses traits les plus purs sont flétris et défigurés, et l'œil le plus bienveillant en cherche vainement quelques vestiges.

Un abîme inscrutable se creuse dans son cœur ; sa puissance d'aimer se transforme en frénésie ; sa grâce naturelle en molle et lascive afféterie, sa finesse en astuce, sa sensibilité en colère, son tact en moyen de séduction, sa naïveté en dissimulation, sa générosité en perfidie, sa douceur en cruauté, son influence en intrigue, sa constance en infidélité, son empire en tyrannie avilissante. Tout ce qu'il y a en elle de plus merveilleux, de plus délicat, de plus consolateur, s'évanouit, étouffé sous l'abrutissement des passions et des vices les plus odieux. Arrivée à cette dégradation, elle ne dira plus à l'homme : Tu es mon frère, l'ami, le compagnon de ma vie, la joie de mon âme ! Elle lui dira, au contraire : Je suis ta mort, défends-toi, si tu peux !

Ainsi jouet d'elle-même, se traînant avec ignominie sur la terre qu'elle fatigue de sa malédiction, couvrant par le crime sa faiblesse et son impuissance, elle n'offrira plus qu'une ruine de son être mille fois lamentable, spectacle d'horreur et de tristesse, proposé à un monde plus vil peut-être, qui passera sans lui donner une larme. Et la justice de l'histoire, observant ces choses, les écrira sur ses tablettes qui ne périssent pas : ses paroles sembleront l'hymne funèbre de la femme dégénérée. Réunissez par la pensée les tristes paroles de l'Écriture à l'endroit de la femme, et vous aurez le portrait,

hélas ! trop fidèle de son avilissement à travers les siècles. Transportez-vous aujourd'hui encore dans ces régions sauvages où n'a point pénétré l'idée de la Vierge et sa divine influence, et bientôt vous y retrouverez dans son affreuse réalité toute l'histoire de ses malheurs et de sa honte.

Mais loin de nous ces images funestes, ces souvenirs sinistres ; après ces jours de deuil, une aurore se lève riante d'espérance et parée d'une grâce désormais immortelle. Une parole était tombée naguère de la bouche de Dieu parlant au serpent infernal : "Une vierge t'écrasera la tête." C'est là le secret lointain de la réhabilitation. Laissez Dieu achever son œuvre. Ce fut un grand jour que celui où douze pauvres pêcheurs annoncèrent au monde un Dieu fait homme dans le sein d'une vierge. De ce moment date l'affranchissement, la dignité de la femme.

Une vierge l'avait précipitée dans la honte et l'opprobre ; une vierge la relève par la gloire et l'honneur. Elle expirait génération par génération, sans merci auprès de l'homme ; aujourd'hui c'est Dieu qui la venge, qui l'exalte, qui la couvre de sa divinité. Elle sera désormais un objet de vénération aux yeux de l'homme ; il viendra, le maître superbe, fléchir le genou devant l'humble et douce Vierge, et là il lui sera dit au cœur ce que c'est que la femme. Au bruit de la parole évangélique, il s'arrête, il médite en présence d'une force invincible ; reculer vers le passé n'est plus en son pouvoir, un torrent d'amour respectueux l'inonde de toutes parts. Une Vierge lui présente, au milieu de sa course, l'auteur du salut : l'homme-Dieu est son fils ! En le révélant, elle révèle tout ce qu'il y a de grand, d'héroïque, de divin dans la femme. Le Créateur du monde repose sur le sein d'une mère, et dans sa mère s'épanouit

un monde nouveau avec des grâces, des richesses, des beautés inouïes jusqu'alors. Quelle révolution ! quelle lumière inattendue ! C'est la Vierge qui montre le Verbe incarné à ses premiers adorateurs, aux prémisses des peuples ; c'est elle qui guide les pas chancelants d'un Dieu qui a assumé sur lui le poids de nos infirmités. Elle transporte dans une contrée étrangère ce gage sacré, pour le soustraire à la fureur de ses ennemis ; jour et nuit son cœur respire en lui et sur lui. Elle l'accompagne dans toute sa vie, partage ses périls, pleure et gémit avec lui, avec lui travaille et concourt au salut de l'humanité.

Puis, quand l'heure solennelle marquée par les prophètes a sonné pour son fils, lorsque toutes choses vont être consommées, quand il va mourir, il ne lui sera pas permis, à elle, de mourir. Mais que de morts dans l'amour ! Alors aux pieds d'une croix, où ses larmes se mêlent avec le sang de la victime, se tiendra, cette mère de douleur ; elle verra son Fils mourant et désolé ; chaque soupir de son agonie, chaque palpitation de ce cœur divin, ses angoisses, sa soif d'amour que le fiel ne peut étancher, tout cela frémit, pèse, retombe sur l'âme de la douce Vierge.

Enfin, lorsque la mort aura fait son dernier effort sur Jésus, de toutes les créatures une seule aura senti tous les excès du sacrifice, ce sera la Vierge, ce sera la femme. Et c'est pourquoi vous retrouverez Marie partout et toujours aux côtés de son Fils, jusqu'à ce que l'immolation soit complète et le monde racheté de l'abîme.

Voilà l'origine des idées chrétiennes sur la femme. Tout le secret de sa grandeur morale a été dévoilé, exalté, sanctifié aux yeux de l'homme. Il a compris là toutes les ressources cachées dans ce cœur, il a

s richesses,
révolution !
Vierge qui
adorateurs,
qui guide les
é sur lui le
e dans une
e soustraire
et son cœur
pagne dans
gémît avec
lut de l'hu-

née par les
utes choses
ir, il ne lui
ue de morts
roix, où ses
me, se tien-
h Fils mou-
nie, chaque
ses, sa soif
nt cela frè-
Vierge.
rnier effort
seule aura
la Vierge,
retrouverez
n Fils, jus-
le monde

la femme.
té dévoilé,
a compris
cœur, il a

compris ce qu'elle est et ce qu'elle pouvait devenir sous les rayons purificateurs de la grâce.

Qu'y a-t-il, en effet, de plus saint et de plus vaste que le cœur de la femme pour celui qui l'étudie en Dieu ? Quelle étendue n'a pas sa position dans la vie ? Elle en touche les deux extrémités ; c'est dans ses bras que le cœur de l'homme bat pour la première fois ; là il naît à Dieu et au monde, là il apprend à aimer pour le reste de ses jours. C'est aussi dans ses bras qu'il rend le dernier soupir.

Aurore de la vie, compagne dévouée, elle s'assied encore au chevet du mourant, et le son de sa voix et ses soins si ingénieux, et son cœur qui ne connaît point de repos en face de la douleur, adoucissent les dernières veilles, consolent les dernières angoisses ; et son regard tout humide de pitié et de tendresse calme et récrée l'infortuné qui souffre ; il ne lutte plus seul sur le bord du tombeau ; il trouve une sœur, une compagne encore, et les ombres de la mort lui paraissent moins horribles. Il succombe : ô homme, ne l'oublie jamais ! la femme a versé sur toi la première et la dernière larme. La femme connaît seule le secret de charmer la douleur comme celui d'embellir la joie. Son sourire est une fête, ses larmes une puissance.

O femme ! ne l'oublie jamais, cette grandeur, ces vertus, ce respect des peuples chrétiens, tu les dois à la vie, aux vertus, à la sainteté de la Vierge, ton type et ton modèle.

C'est par elle que le monde a appris à te connaître, et c'est aussi en elle que tu as retrouvé toi-même le secret et les moyens de te relever de ton abjection et de reconquérir, en l'imitant, cette couronne de gloire qui brille sur le front d'une femme chrétienne et pure. O mères ! par la Vierge vous touchez à l'in-

fini. Votre empire alors est un amour saint, ardent et innocent. Si jamais, retenez-le, votre cœur cessait de s'inspirer à la source de l'amour qui anima la Vierge, votre sceptre serait brisé et le sanctuaire de votre noble cœur livré aux profanes. Oui, c'est la Vierge qui a réhabilité la femme aux yeux de Dieu et de l'homme ; ce n'est aussi que par elle, par Marie, que cette grandeur de la femme pourra se conserver, s'augmenter et agir pour le salut des hommes.

L'abbé HOFFMAN, curé.



int, ardent
eur cessait
anima la
ctuaire de
ui, c'est la
x de Dieu
e, par Ma-
pourra se
salut des

N, curé.

A MARIE, NOTRE REINE.

Je me donne à vous, ô ma Mère,
Je me jette en vos bras;
Marie, exaucez ma prière,
Ne m'abandonnez pas.

REFRAIN.

O ma Mère, ô Vierge Marie,
Je vous donne mon cœur;
Je vous consacre pour la vie
Mes peines, mon bonheur.

2me

Je vous donne mon corps, mon âme
Aujourd'hui pour jamais,
Marie, et de vous je réclame
Un doux regard de paix.

3me

Je vous donne toute espérance,
Tout souhait, tout désir;
Marie, ah ! consolez d'avance
Mes peines à venir.

4me

Je vous donne toutes mes larmes,
Je les mêle à vos pleurs.
Marie, ah ! vous donnez des charmes,
Aux plus grandes douleurs.

5me

Je vous donne toutes les craintes
Qui viendront m'assaillir;
Marie, à vous seule mes plaintes
Jusqu'au dernier soupir.

6me

Je vous donne la dernière heure
Du dernier de mes jours;
Marie, ah ! faites que je meure
En vous aimant toujours.

CRAIGNEZ L'ESPRIT MAUDIT.

Les remords sont de singuliers personnages ; ils sont les amis de la vertu et n'habitent jamais avec elle ; ils sont, au contraire, les ennemis du crime, et habitent toujours avec lui.

Voici mon histoire. Elle n'est point un conte.

Il est nuit. Les sentinelles viennent d'être levées ; les portes de Syracuse sont fermées ; le silence gagne peu à peu la ville entière et dans quelques instants on n'entendra plus que le sifflement du vent du sud sur les vagues du port qu'il soulève par intervalles et chasse contre la jetée.

A ce moment, au fond de la grande caserne, on peut apercevoir une fenêtre éclairée encore, et derrière les carreaux de cette fenêtre un jeune officier qui se promène à pas saccadés, en se frappant le front et en prononçant tout haut des paroles d'inquiétude et de colère. Par instants, il s'arrête comme indécis, et quelques secondes après, une énergique détermination semble se lire sur ce jeune et mobile visage.

Enfin, il se pend à la sonnette de son appartement ; et deux minutes après son domestique, un soldat aussi, se présente à la porte, fait le salut militaire et demande ce que désire monsieur le capitaine.

—Il me faut absolument voir ce soir Mattéo ; qu'on me l'envoie tout de suite !

L'officier continue à se promener. Bientôt paraît

UDIT.

de singuliers
 at les amis de
 at jamais avec
 contraire, les
 et habitent

a conte.
 tre levées ;
 lence gagne
 es instants
 vent du sud
 intervalles

caserne, on
 ore, et der-
 une officier
 frappant le
 paroles d'in-
 rête comme
 énergique
 e et mobile

ppartement ;
 e, un soldat
 ut militaire
 apitaine.
 ir Mattéo ;

entôt paraît

Mattéo. C'était une de ces figures spirituelles et surnoises, telles que l'on en rencontre souvent dans les conditions difficiles et inférieures, où l'habileté supplée à la force, chez le paysan, par exemple, lorsqu'il s' imagine, — et il se l' imagine toujours, — avoir à se défendre des gens en habit et des citadins de son arrondissement. Deux petits yeux brillants et enfoncés sous une voûte prononcée de l'os frontal, les cheveux plantés sur les tempes et voisins des sourcils, un front étroit et sans caractère, annonçaient d'ailleurs une nature peu ouverte, étroite dans ses idées, et par conséquent tenace et entêtée à l'excès ; une de ces natures qui restent insignifiantes tant qu'elles végètent sans se révéler à elles-mêmes, mais qui deviennent entre les mains d'un autre, ou même sous la seule impression d'un sentiment profond et subit, de terribles instruments d'action pour le mal beaucoup plus que pour le bien.

Mattéo entra et se tint humblement dans un coin de la chambre, inquiet du sujet qui l'amenait à cette heure indue en présence de l'un de ses chefs, qu'il redoutait le plus pour sa vivacité et ses emportements. L'honnête soldat ne se rappelait point d'infraction récente à la discipline, et cette idée le rassurait un peu. Quand l'officier se vit seul avec lui, il s'avança brusquement de son côté.

—Mattéo, lui dit-il, j'ai de graves sujets de mécontentement de ta conduite. Cela ne peut durer ainsi. Si tu as résolu de mettre le désordre et l'indiscipline dans ma compagnie, j'ai résolu, moi, d'avoir les yeux ouverts, et je te ferai châtier d'une manière qui t'ôtera l'envie de continuer.

—Capitaine, répond en tremblant le soldat, je ne sais pourquoi...

—Ah ! tu ne sais pourquoi, misérable ! Je te l'ap-

prendrai bien. Crois-tu que toutes tes menées ne me soient pas connues ? Est-ce que tu t'imagines, par hasard, que je suis dupe de ton hypocrisie ? Je te connais, et tout cela aura un terme, car je le veux, entends-tu ? je le veux.

Et les yeux du capitaine s'animaient davantage ; sa voix s'élevait par degrés au diapason de la plus violente colère. L'orage avait éclaté, et à son explosion il était facile de voir qu'il avait été longuement amassé.

— Mais, mon officier, je crains que de faux rapports ne vous aient été faits sur mon compte ; car, je vous le jure, je ne sais à quelles fautes vous faites allusion ; je n'en ai point à me reprocher contre mes devoirs de soldat du roi, et je voudrais connaître l'accusation que l'on fait peser sur moi, afin de vous convaincre que c'est pure calomnie ou erreur.

Malgré l'assurance de cette réponse, on y voyait, ou plutôt on y devinait je ne sais quel embarras secret, qui se manifestait par des regards obliques et faux et par une humilité affectée.

— *Corpo di Baccho !* s'écria de nouveau le capitaine. Mattéo, mon ami, je te dis qu'on ne m'en impose pas ainsi, et que j'ai des yeux qui percent les murailles, et des oreilles qui devinent les discours au tremblement des lèvres. Voici un mois ou cinq semaines au plus, que tu as été envoyé de Naples dans ma compagnie, et déjà tu as monté toutes les têtes... Voyons, il s'agit ici de s'expliquer une bonne fois : que sont toutes ces prétendues apparitions dont tu as rempli la tête de mes soldats ? Quel est ce commerce que tu te vantes d'avoir avec le diable ? Nous prends-tu pour des fous ? ou as-tu cru que la Sicile est un pays de sauvages où l'on ignore tout et où l'on croit tout ? *Sangue di Diana !* parce que tu arri-

nées ne me
magines, par
isie ? Je te
je le veux,

davantage ;
de la plus
à son explo-
longuement

e faux rap-
ompte ; car,
s vous faites
r contre mes
is connaître
afin de vous
erreur.

on y voyait,
embarras se-
obliques et

le capitaine.
n impose pas
es murailles,
au tremble-
q semaines
les dans ma
s les têtes...
bonne fois :
ions dont tu
est ce com-
liable ? Nous
que la Sicile
e tout et où
que tu arri-

ves de la capitale, penses-tu avoir affaire à un trou-
peau d'imbéciles qui avaleront comme de l'eau
claire tes balivernes et tes contes à dormir debout ?

Ici Mattéo releva subitement et fièrement la tête ;
l'officier venait de toucher une corde sur laquelle
il semblait n'avoir rien à craindre. D'accusé qu'il
était tout à l'heure, le voilà presque passé au rôle
de juge.

— Ah ! capitaine, dit-il en clignant ses petits yeux
et en croisant ses bras, c'est sur ce chapitre que nous
en sommes ? Bien ! il fallait le dire... je comprends
maintenant : ce n'est plus au soldat que vous avez
affaire, c'est à Mattéo le sorcier, à Mattéo le devin,
le prophète, ce que vous voudrez... Je suis bien aise
de savoir enfin sur quel point me défendre... Que
Votre Seigneurie m'offre donc un siège, et nous
causerons un moment, car le chapitre est long, et
les rôles entre nous pourront changer...

Et, sans attendre le consentement de son supé-
rieur, Mattéo avise une chaise et s'y établit, en fai-
sant signe à l'officier de l'imiter.

Mattéo avait dit vrai, les rôles venaient de se con-
fondre. Stupéfait de ce langage insolent et hardi,
fasciné par cette voix devenue de suppliante impé-
rieuse, et peut-être aussi troublé par l'heure solen-
nelle où ce récit était débattu, l'officier avait machi-
nalement choisi un siège et écoutait... non sans
éprouver intérieurement un accès de colère, qu'il
parvint pourtant à maîtriser.

— Seigneur Mattéo, dit-il, allez vite en besogne !
J'aime les affaires qui se terminent rondement, sur-
tout quand elles sont de la nature de celle-ci, et
qu'on y trouve une impudence comme la vôtre... Je
vous demande encore une fois pourquoi vous semez
parmi mes soldats des terreurs qui nuisent au cou-

rage que j'ai jusqu'ici admiré en eux. Qu'est-ce que ce diable dont vous venez leur parler ? ces apparitions dont vous vous vantez ? Je veux le savoir à l'heure même, ou votre insolence de ce soir vous coûtera cher.

—Capitaine, veuillez me répondre à votre tour : suis-je libre, oui ou non, d'employer à quoi bon il me semble les instants que la discipline accorde à chaque soldat ? Sans doute, me direz-vous. Eh bien, ces instants, capitaine, je les consacre au diable ; avez-vous compris ?

—C'est ce que nous verrons, monsieur, dans l'enquête que je vais faire ouvrir ! Mais en tout cas, s'il vous est loisible de consacrer à ce genre particulier d'exercices le temps que la discipline vous laisse, il ne l'est nullement que vous fanatisiez vos camarades et que vous répandiez dans toute la compagnie que je commande des superstitions et des terreurs ridicules, qui tiennent toutes les têtes en l'air. Je vous ai mandé, seigneur Mattéo, (et en prononçant ce mot, un sourire de mépris effleura les lèvres du jeune officier), non point pour disserter avec vous sur les occupations auxquelles il vous plaît de vous livrer, mais pour vous enjoindre de vous taire à l'avenir et de cesser toutes vos jongleries de sorcier, dans lesquelles je vous déclare que je pourrais bien voir un jour celles d'un coquin dont nous surveillons les démarches...

—Je le vois, mon officier, dit Mattéo en se levant, c'est de nouveau au soldat que vous parlez. A ce titre, je vous dois toute soumission ; je m'incline devant vos ordres, et à partir de ce moment vous n'entendrez plus parler autour de vous de ce qui vous afflige de cette manière. Je garderai pour moi seul ma science et mes mystérieux exercices, et je

u'est-ce que
ces appari-
le savoir à
e soir vous

otre tour :
quoi bon il
e accorde à
s. Eh bien,
au diable ;

, dans l'en-
out cas, s'il
particulier
us laisse, il
e camarades
pagnie que
rreurs ridi-
r. Je vous
nonçant ce
e lèvres du
r avec vous
ait de vous
ous taire à
de sorcier,
urrais bien
ous surveil-

n se levant,
rlez. A ce
e m'incline
mant vous
de ce qui
i pour moi
rcices, et je

pense qu'alors on n'aura plus de reproches à m'adresser... Permettez-vous que je me retire ?

— Un instant, monsieur. Je n'ai jamais vu en vous qu'un soldat, et si vous avez pris avec moi, tout à l'heure, le ton et le langage d'un égal, ce n'est point moi qui vous y ai autorisé, sachez-le bien. Retirez-vous et veillez à l'exécution de votre parole.

Mattéo salua ; le bruit de ses pas pesants sur les dalles du corridor annonça bientôt qu'il avait disparu.

Alors l'officier se promena de nouveau. Il était mécontent... mécontent de lui-même beaucoup plus que de Mattéo, en qui il avait été étonné de trouver un éclair de dignité.

Cette phrase étrange, *les rôles entre nous pourront changer*, lui avait causé une subite et profonde impression. Cet homme, qu'il avait cru, sur les rapports qu'on lui faisait depuis une semaine, un stupide jongleur, prenait tout à coup les proportions d'un être puissant, sûr et convaincu de son fait ; soldat humble et obéissant sous le drapeau, maître en quelque sorte et supérieur à la foule, quand il était rendu à son action propre et libre. Quelque chose d'étrange était enveloppé dans tout cela.

Et puis, il faut bien le dire, l'officier était remué par un autre ordre d'idées contre lesquelles il se fortifiait vainement. Fils d'une mère qui avait passé sur la terre comme un ange de bienfaisance et de piété, il avait reçu d'elle l'éducation la plus religieuse ; sa jeunesse avait même été édifiante ; il n'y pensait qu'avec regret et envie. Plus tard, lancé au milieu des camps, où l'avait porté un attrait naturel, il s'était laissé séduire par les compagnies mauvaises, par les passions, par l'orgueil. A ce moment il ne croyait plus à rien, comme il arrive toujours

aux libertins qui mettent entre Dieu et eux le nuage épais de leurs vices, et le malheureux s'en vantait. Et pourtant il venait de voir un soldat qui croyait au diable, lui, qui parlait du diable comme s'il l'avait vu, comme s'il le voyait souvent. On racontait qu'il l'avait fait voir à plusieurs de ses camarades. C'était à n'y plus rien comprendre.

Aussi passa-t-il la nuit sans dormir ; et quand vint le jour, il avait pris une résolution définitive : il voulait voir par lui-même.

Mattéo est appelé.

—Mattéo, lui dit l'officier, je t'ai fait venir aujourd'hui encore pour terminer notre conversation d'hier.

—Je croyais, capitaine, que tout était dit sur ce chapitre. N'avez-vous pas ma parole ? Ai-je, depuis hier, enfreint l'ordre que vous m'avez donné ?

—Mattéo, tout n'a pas été dit entre toi et moi, sache-le bien. Nous avons à parler plus longuement. Assieds-toi et causons.

Le soldat recula d'un pas.

—Capitaine, dit-il, avant de répondre à votre invitation, un mot seulement : est-ce au soldat que vous avez affaire ? est-ce au sorcier ?

—Eh, mon Dieu, à qui tu voudras ! que ce ne soit pas au soldat si cela te convient ; je ne puis pourtant pas dire non plus que c'est au sorcier, car je ne crois ni à Dieu ni au diable, et beaucoup moins aux nécromanciens.

—Vous avez tort, mon officier ; il faut croire à ce qui est. Je crois bien à votre autorité, moi. Mais cela suffit ; je ne suis plus ici, pour un moment, votre soldat ; je suis Mattéo de Naples. Je vous écoute.

Et il s'assit avec une certaine dignité.

—A présent, monsieur Mattéo de Naples, je désire

savoir comment il se fait que vous croyiez au diable, et s'il est bien vrai que vous êtes en commerce intime avec lui. La question, vous le voyez, est nette et directe ; j'ajouterai même qu'elle est piquante et que j'attends avec une réelle impatience des explications franches de votre part. Vous voyez aussi que j'ai quitté mon caractère de supérieur et que j'entre de plein pied en matière.

—Capitaine, répondit le soldat d'un ton doctoral, vous me demandez si je crois au diable. Dites-moi, croyez-vous que je sois ici à vous parler en ce moment ?

—Le moyen d'en douter, *corpo di Baccho* !

—Eh bien, je ne doute pas non plus de l'existence du diable ; parce que, quand il me plaît, je lui parle comme j'ai l'honneur de vous parler maintenant, d'aussi près, sur le même ton.

—Ah ! voilà qui est un peu fort, Mattéo ! Croyez-vous me faire avaler cette couleuvre ? Je vous dis, moi, qu'il n'y a point de diable... si ce n'est, ajoutait-il avec un rire assez équivoque, dans certaine bourse où il loge bien contre mon gré.

—Soit, capitaine, il n'y a point de diable. Qui vous force d'y croire ?

—Mais tu dis que tu l'as vu ?

—Oh ! moi, c'est différent, je crois au diable. Mais vous êtes libre, vous. Tenez, capitaine, n'y croyez pas ! ajouta Mattéo avec une espèce de soupir, c'est encore pour vous le meilleur... Et moi, il faut bien que je l'admette...

—Mattéo, nous jouons ici un jeu qui commence à me fatiguer. Je vais droit au but : tu vois le diable, dis-tu ? je désire le voir aussi. Veux-tu me le montrer ? je t'attends à l'ouvrage.

Convaincu plus que jamais qu'il avait devant lui

un de ces charlatans dont tout le prestige est dans une audace sans bornes, l'officier avait espéré, par cette brusque demande, embarrasser, décontenancer son homme, pour l'amener ensuite à avouer qu'il spéculait sur une ignorante crédulité, et qu'en réalité il n'y a pas plus de démon qu'il n'y a de Dieu : conclusion épouvantable, sur laquelle les remords de sa conscience lui faisaient un devoir de se fortifier, nous l'avons dit. Il fut donc étrangement surpris lorsqu'il entendit Mattéo lui répondre sans s'émouvoir :

—Mais, capitaine, quand il vous plaira, je suis tout à vos ordres. Ce soir, par exemple, demain, après-demain ; choisissez le jour.

—En vérité, c'est aussi commode ?

Et ses yeux dardaient sur Mattéo, qui les reçut sans sourciller, des regards interrogateurs ressemblant à des éclairs.

—Eh bien ! j'accepte, Mattéo : ce soir même, pour quoi retarder ? Tu me feras voir le diable ! c'est dit !

—Un instant, capitaine. Vous avez fixé le jour ; à moi maintenant les conditions. A minuit... seul... dans le petit bois qui se trouve à gauche de la route de Catana, à six milles de Syracuse.

—Soit !... Mais, dis-moi donc : es-tu bien sûr que je ne puisse pas emmener quelques-uns de mes gens ? Cela les édifierait. Ils jouiraient de voir la science du *signor* Mattéo. Tu ferais des prosélytes ! Allons, nous irons une demi-douzaine de gens, c'est entendu.

—Capitaine, la chose est grave, elle n'admet pas la plaisanterie. Quand il s'agit de celui dont nous avons prononcé le nom, j'entends que devant moi on en parle avec crainte ; j'ai mes raisons pour l'exiger.

Je vous l'ai dit, seul... tout seul. Et ce n'est pas tout, j'ai bien d'autres conditions !

—Peste, Mattéo ! ce qui était commode tout à l'heure se fait maintenant bien difficile ! Serait-ce donc un moyen de m'échapper ? Je me suis trop avancé pour reculer. Mattéo, j'entends voir cette nuit même ce que tu appelles le diable, et malheur à toi si tu m'as trompé !

—Je ne trompe personne, capitaine. Vous m'avez défendu vous-même de parler de cela à vos soldats ; vous ne voulez pas que je les fanatise. Souffrez donc que je me conforme à vos ordres. Vous viendrez seul, ou bien nous mettrons qu'il n'a été question de rien entre vous et moi.

—Allons, *signor* Mattéo, j'irai seul... à minuit... à l'endroit désigné. Au reste, il ne faudrait pas, mon ami Mattéo, prendre trop à la lettre ce mot *seul* ; il va sans dire que j'aurai bien quelque compagnie. J'estime infiniment le *signor* Mattéo de Naples ; j'ai en lui la plus parfaite confiance. Oh ! cela est bien certain. Mais une vieille habitude, que nous avons conservée en Sicile depuis nos bonnes *vêpres sici-liennes*, fait que nous ne sortons point à minuit sans une bonne lame, sans quelques pistolets... Simple habitude, *signor* Mattéo, et dont il ne vous faut point offenser. Je vous préviens d'avance, mon maître, je joue cartes sur table.

—Oui, capitaine. Eh bien ! habitude pour habitude. Mais la mienne est de n'admettre point dans ma société, à minuit, des gens qui ont épée et pistolets. On vient sans armes, en serviteur très humble !

—Ah ! ah ! mon honnête gentilhomme ! mon digne et brave seigneur Mattéo ! je vous y tiens..., s'écria l'officier. Oh ! certainement, j'irai à minuit dans un bois, sans armes, me remettre entre les mains d'un

homme que je connais à peine et qui pourra occuper ses loisirs à m'assassiner tranquillement... Oui, oui, oh ! j'irai bien sûr...

Le soldat avait bondi comme un taureau sous la pointe aiguë du *picador* andalou.

—Moi, capitaine, vous assassiner ! moi, vous attirer dans un coupe-gorge ! Et que me fait à moi que vous viviez ou que vous mouriez ? Qui m'a appelé ici ? qui m'a demandé de lui faire voir une mystérieuse scène nocturne ? Oh ! si je suis un assassin, laissez-moi partir. Tout est rompu, mon officier ! Nous ne nous entendons point. Je vais à mon poste, car voici l'heure, et vous ne voulez pas que je manque à la discipline...

Cette indignation sincère avait rassuré le jeune homme. Il vit qu'on ne méditait point une embûche, comme il avait pu le redouter, dans ce pays de passions ardentes et de vengeances terribles. Il prit à l'instant son parti.

—Mattéo, ce que j'ai dit est sans conséquence. A minuit, sans armes, je te le promets, seul, dans le petit bois... Ta parole m'est donnée, tu as la mienne.

—A la bonne heure, capitaine ! mais j'exige autre chose encore...

—C'est donc un dessein formé de me décourager ?

—Nullement. Je vous ai parlé de deux autres conditions, vous n'avez entendu que la première. La seconde...

—La seconde ?...

—C'est que vous n'ayez sur vous aucun objet de religion, croix, chapelet, médaille ; rien absolument. Il y va de ma vie.

—Oh ! pour cela, dit en riant aux éclats le fier incrédule, tu peux te rassurer, ces amulettes ne sont point ma passion. Un sorcier comme toi ne trouve-

rait pas ces dignes objets-là dans un coin d'appartement où j'aie posé les pieds depuis six ans. J'accepte, Mattéo, j'accepte cette condition. Elle est déjà remplie.

—A ce soir donc, capitaine.

—A ce soir, et soyons exact.

Le soldat rentra à la caserne.

C'était un beau jour du mois de septembre, qui est encore si chaud sous le doux ciel de Sicile. Les deux militaires ne se revirent point de toute la journée. Seulement Mattéo, s'il fut attentif, et Mattéo l'était, put s'apercevoir que toutes ses actions étaient épiées. Il ne douta point que l'officier n'eut pris à son égard cette précaution, afin de l'empêcher de préparer aucune fantasmagorie pour la nuit suivante. La précaution fut inutile, car le soldat ne fit paraître ce jour-là ni plus d'empressement, ni plus d'inquiétude que les autres jours; on ne le vit, à aucun instant, préoccupé ou cherchant la solitude. L'officier fut frappé de cette assurance dans un homme qu'il persistait à regarder comme un jongleur du plus bas étage. Son désir de percer ce mystère s'en accrût.

Après une belle journée vient ordinairement, sur les côtes d'Italie, une de ces nuits admirables dont on trouve partout la poétique description. En Sicile notamment, ces nuits ressemblent à une féerie, à quelque chose d'un monde supérieur et divin, à quelque émanation céleste. Quand il m'arrive ici, dans nos brumeuses contrées où l'obscurité, la pluie, le vent humide et froid se disputent l'empire de l'atmosphère, de reporter ma pensée sur ces nuits étoilées à plein ciel, brillantes, parfumées et limpides, il me semble que je suis cristallisé au fond d'un glacier pour employer l'expression de M. Paul de Musset.

Mais ne nous arrêtons pas à ces trop douces réminiscences ; elles jettent sur le présent un épais nuage de tristesse. Poursuivons.

Tout était prêt. L'officier, après avoir laissé sur sa table un mot d'écrit, pour mettre sur ses traces, si par impossible il lui arrivait malheur, prétexta une affaire et sortit de sa demeure vers dix heures et demie, en recommandant à son domestique de ne le pas attendre avant trois ou quatre heures du matin.

La lune était dans son plein et projetait au loin sa pure et blanche lumière.

Pas le moindre bruit dans la ville ni sur la route ; de temps en temps seulement un mouvement plus rapide des vagues qui se brisaient sur la grève ; la brise courait par le feuillage, comme dit le poète, et le battait de ses ailes invisibles. Tout était recueilli dans la nature, tout y invitait au repos ou à la méditation. Mais qu'il y a peu d'âmes à qui ce langage de la création soit intelligible !

Le capitaine marchait rapidement, résolu à pousser jusqu'au bout l'aventure. " Enfin, se disait-il à lui-même, je vais assister à une étrange et curieuse scène ! Ce garçon m'a l'air convaincu. Voyons donc ce qui peut causer son illusion ; car, enfin, il n'y a point de diable, la chose est certaine, hors de conteste. Oh ! mais, au moins, monsieur Mattéo, je vous honore et je vous estime profondément ; vous êtes, par l'arc de Diane ! un fidèle et loyal militaire : malheur à qui en douterait ! Mais, voyez-vous, mon maître, rien n'est si fidèle qu'une bonne épée, et à tout hasard, qui sait ? j'en ai pris une avec moi. Je connais pourtant nos conventions et je suis homme de parole. Aussi jeterai-je cette arme à quelques pas de moi, dans les broussailles, pour la reprendre dans

certain cas qui vous paraîtrait imprévu, mais qui ne le sera pas pour moi. Marchons donc, et du courage ! Dans une heure nous aurons le secret."

Ce n'est pas qu'il ne ressentit une impression de terreur indéfinissable. Le lieu, l'heure, l'objet de sa course, cette crainte naturelle qui nous agite en présence de l'inconnu et de tout ce qui touche à l'ordre supérieur, agissaient sur lui plus qu'il n'aurait voulu se l'avouer à lui-même. On a beau se roidir contre le cri de sa conscience, elle nous avertit à haute et ferme voix qu'il y a un autre monde, et ceux qui combattent le plus violemment cette croyance sont presque toujours ceux qu'elle terrifie davantage.

Après une marche assez longue, vers onze heures et demie, notre homme aperçut au clair de la lune le massif qui lui avait été indiqué. La position était solitaire ; impossible de mieux choisir pour une conjuration ou un mystère quelconque. L'heure indue permettait, d'ailleurs, mieux que tout le reste, d'agir en parfaite liberté. L'officier s'arrêta à quelque distance, afin de s'assurer à la fois du terrain et de la présence du soldat. Il écoute en retenant son haleine : pas une feuille ne remue. D'un regard aigu il cherche à pénétrer le fourré ; il en distinguait bien les contours, mais l'intérieur, garanti par un rideau de chênes verts fort touffus, lui échappait. Dans tous les cas, s'il y avait quelque embûche dressée au-devant de son courage, elle ne paraissait pas bien formidable. Il marche droit au plus épais du massif, écartant les jeunes branches qui craquaient sous sa main nerveuse, après avoir caché son arme à quelques pas, dans une haie de cactus, où il pouvait d'un bond la saisir.

Bientôt une voix claire, mais impérieuse, qui le

fit tressaillir, sortit du milieu des arbres : "Par ici, capitaine ! vous êtes exact, voyez si je l'ai été moi-même."

Et aussitôt Mattéo paraît, dans son vêtement ordinaire de soldat, n'ayant à la main qu'une simple baguette, qui témoignait assez de ses dispositions pacifiques. Oubliant tout à fait sa condition, il commença à traiter son supérieur avec une hauteur et un ton d'autorité qui froissèrent celui-ci.

—As-tu donc oublié à qui tu parles, Mattéo ?

—Et vous, monsieur, avez-vous oublié à qui vous avez affaire en ce lieu ? Ce n'est plus le soldat qui obéit sans murmurer, dans les murs de Syracuse, aux ordres que vous lui donnez ; je l'ai dit, les rôles sont intervertis. Votre maître, jusqu'à l'achèvement de la cérémonie que vous avez voulu voir, votre maître est devant vous, capitaine !

—Mon maître, scélérat !

—Oh ! monsieur, rien n'est commencé encore. Nous pouvons nous retirer l'un et l'autre. Vous êtes libre et moi aussi. Ce n'est point Mattéo qui vous retiendra malgré vous. Il faut m'obéir en ce moment, ou tout est rompu entre nous.

—Allons, tu as raison. Je me sou mets. Mais dépêche-toi, Mattéo. Voici que minuit va sonner, et le plus tôt que nous rentrerons sera, pour toi comme pour moi, de beaucoup le meilleur.

—Venez donc près de moi, monsieur ; je dois vous fouiller avant tout, pour m'assurer que vos conditions sont gardées...

Cette idée d'être fouillé comme un criminel ou comme un homme suspect fut bien autrement dure pour le jeune officier ; il souffrit tout cependant avec la plus complète patience.

—Maintenant, capitaine, il y a, je vous l'ai dit,

s : "Par ici,
l'ai été moi-

êtement or-
une simple
dispositions
ion, il com-
hauteur et
i.

Mattéo ?
é à qui vous
e soldat qui
le Syracuse,
dit, les rôles
achèvement
voir, votre

ncé encore.
e. Vous êtes
éo qui vous
en ce mo-

ts. Mais dé-
onner, et le
toi comme

ur ; je dois
rer que vos

riminel ou
ement dure
t cependant

ous l'ai dit,

une condition plus importante que toutes les autres. Avez-vous sur vous quelque objet bénit, chapelet, scapulaire, médaille, crucifix ? Je m'en rapporte à vous. Il me suffit de vous rappeler qu'il y va de ma vie.

—Je te répète, imbécile, que tous ces instruments de la superstition ne m'ont jamais touché. Me prends-tu pour un bigot ? Je ne crois pas plus aux saints du paradis qu'à ton diable. Tu peux donc te rassurer à cet endroit.

—C'est bien, je vous crois sur parole, monsieur. Ainsi, vous désirez voir le diable ?...

—Oui, si tu peux me le montrer.

—Vous voudriez qu'il se présentât à vous ?

—S'il existe !

—Assez ! le silence, capitaine... J'ai entendu quelque chose...

Et la voix du soldat devint haletante. A la lueur incertaine de la nuit étoilée, on pouvait distinguer sur ce visage une horrible contraction ; les yeux semblaient lancer des éclairs. Mattéo allait, venait, traçant autour de lui des cercles concentriques, prononçant de mystérieuses invocations, vers l'orient, vers l'occident, vers le septentrion, vers le midi. Puis il s'arrêtait, écoutant avec inquiétude, la respiration pressée... Et il recommençait... Son ombre mouvante se dessinait sur le sol, à la clarté de la lune. Le capitaine ne pouvait arrêter sur lui ses regards, sans qu'une sueur froide lui coulât sur tous les membres.

—Incroyable ! s'écria le soldat... Il ne revient pas ! quelque défaut de forme l'arrête sans doute ! et je vois...

Il n'acheva pas sa phrase. Les cercles tracés sur la terre s'animent subitement, comme s'ils étaient de

feu ; un coup de tonnerre retentit, sec et déchirant ; les arbres s'agitent et s'inclinent comme les mâts d'une flottille que la tempête bouleverse ; la nue se fend, le sol tremble. Le capitaine entendit, sans rien voir, un dialogue rapide et fiévreux entre le soldat et un interlocuteur invisible. Puis, tout à coup, la foudre tombe, et la voix désespérée de Mattéo s'écrie :

— Ah ! mon officier, vous m'avez trompé, je suis perdu...

A ces accents lamentables, qui avaient résonné jusqu'aux fibres de son âme, le jeune homme se précipite vers le soldat ; il ne saisit que le vide... Il appelle ; Mattéo ne répond plus. Un silence lugubre avait succédé à toute cette scène, naguère si fantastique. Seulement, le capitaine crut un moment avoir entendu dans les airs comme un ricanement infernal...

Il était bien seul. Epouvanté, saisi d'un vertige subit, il tombe privé de connaissance.

Quand il revint à lui, il était une heure. Cette fois, le Sicilien ne discutait plus avec sa terreur, il s'y abandonna tout entier. Il ramasse son épée, et, plus mort que vif, regagne Syracuse, où l'on commençait à s'inquiéter de son absence.

Quinze jours durant il fut en proie à une fièvre qui le tint entre la vie et la mort. Il fit chercher partout Mattéo. Personne ne l'avait vu depuis la nuit fatale. Son signalement fut envoyé dans toute l'île et jusque sur les côtes de la Calabre. On retrouve seulement dans le buisson quelques fragments de ses habits accrochés aux branches supérieures des arbres, comme si le malheureux avait disparu sous l'étreinte d'une puissance de l'autre monde.

Personne, depuis cette époque, c'est-à-dire depuis quarante ans au moins, n'a pu rien savoir de Mattéo.

Pour le jeune officier, il avait eu le temps de réfléchir ; ce qu'il avait vu ne lui permettait point de douter maintenant de l'existence de l'esprit maudit. Un grand changement s'opéra donc dans ses idées ; une fois ébranlé, il n'eut pas de peine à comprendre que la réalité d'une autre vie lui faisait un devoir de la préparer bonne. Il se souvint des instructions de sa pieuse mère, morte deux années auparavant, les belles années que, simple enfant, il avait passées dans le service du Seigneur, et cette image acheva sa conversion.

Une chose le tourmentait jour et nuit, le dernier cri du soldat : *Vous m'avez trompé ! vous m'avez perdu !*

L'explication ne tarda point à lui en être donnée.

C'était le huitième jour de sa maladie. Le médecin était auprès de lui et s'assurait de l'état de son pouls. La chemise du jeune homme était entr'ouverte sur la poitrine.

“ Eh ! que portez-vous donc de noir sur la chair ? s'écria le docteur en regardant un objet qu'il n'avait pas encore remarqué.

Le capitaine y porte la main... C'était un scapulaire.

Sa mère, en lui disant le dernier adieu, le lui avait passé au cou, le priant de le garder toujours pour l'amour d'elle, et il s'était tellement habitué à le considérer comme partie indispensable de ses vêtements, qu'il ne le regardait même plus comme un objet de piété ; il n'y avait nullement songé lorsque le malheureux sorcier l'avait questionné. Il comprit alors le sens de l'exclamation du pauvre Mattéo, et il pria pour lui chaque matin.

Depuis cette histoire, qui courut bientôt toute la ville, on vit dans le régiment un officier d'une religion singulière ; il ne pouvait se rassasier de parler de Dieu et de l'autre monde ; il se frappait la poitrine comme un pécheur repentant. Grâce à son exemple, dix-huit de ses camarades, assure-t-on, revinrent à leurs devoirs et formèrent ensemble une sorte de ligue du bien aussi touchante en elle-même qu'elle fut féconde dans ses résultats.

Maintenant, lecteur, voulez-vous mon dernier mot sur ce récit ? Je le crois vrai. J'ajoute que pour le nier, en présence des phénomènes extra-naturels qui préoccupent la société parisienne la plus élevée, au moment même où j'écris ces lignes, il faut quelque peu de hardiesse ou des raisons d'une force et d'une nature que je n'ai point l'honneur de soupçonner.

L'abbé V. POSTEL



tôt toute la
d'une reli-
r de parler
rappait la
grâce à son
re-t-on, re-
semble une
elle-même

ernier mot
ue pour le
naturels qui
élevée, au
ut quelque
ce et d'une
çonner.

POSTEL.

PARLEZ DE NOUS.

Dans vos bras sur la terre
Jésus se reposa,
Et d'amour, heureux Père,
Votre cœur s'embrasa.

REFRAIN.

D'une mère chérie,
O virginal époux,
A Jésus, à Marie
Parlez, parlez de nous.
Notre voix vous supplie,
Notre espoir est en vous,
A Jésus, à Marie
Parlez, parlez de nous.

2me.

Obtenez que je l'aime
Cet aimable Sauveur,
Que je meure à moi-même,
Qu'il vive dans mon cœur.

3me,

Dans votre humble demeure
Il était près de vous,
Vous aviez à toute heure
Ses regards les plus doux.

4me.

Ah ! Jésus sur la terre
Est aussi près de moi ;
C'est mon Dieu, c'est mon Père,
Mon Sauveur et mon Roi.

5me.

En sa douce présence
Je veux marcher sans fard :
Je veux que nulle offense
N'attriste son regard.

6me.

Oh ! je veux, pour lui plaire
Travailler, obéir ;
Dans son cœur tutélaire
Me cacher et grandir .

7me.

Votre main virginal
Tient un beau lis en fleur ;
Les parfums qu'il exhale
Embaument de douceur.

8me.

Ce beau lis sans mélange
Placez-le dans mes mains ;
Gardez-le de la fange
Des terrestres chemins.



JEUNESSE NE REVIENT PAS.

Le laboureur déchire péniblement le sein de la terre, parce qu'il sait qu'au temps de la moisson il sera dédommagé de ses fatigues.

Le navigateur affronte les mers et les tempêtes avec une fermeté incroyable, parce qu'il sait qu'au-delà des mers il trouvera une récompense.

Le soldat se précipite avec ardeur au milieu des bataillons armés, parce qu'il espère le laurier de la victoire.

Et nous ne réunirions pas toutes les forces de notre âme pour atteindre cette couronne immortelle qui nous est destinée !

C'était à minuit !... Un vent glacial soufflait avec violence au dehors, une neige épaisse couvrait les campagnes... Un vieillard à cheveux blancs était couché dans sa chétive demeure et ne pouvait trouver le sommeil. Tout à coup, retentissent à ses oreilles les sons d'une joyeuse fanfare... Qu'est-ce ? se demanda-t-il avec anxiété. C'était au château voisin : une troupe de jeunes gens s'y était réunie pour célébrer gaiement la dernière heure d'une année et la naissance d'une autre. Soixante de ces mystérieux anniversaires avaient passé sur la tête du vieillard ; mais, pour la première fois de sa vie, il s'y arrêta avec effroi, comme devant une grande et terrible vision.

Autrefois, se disait-il, moi aussi je cueillais joyeusement les roses de la vie... tout y était si beau ! C'était à me croire une jeunesse immortelle ; et

maintenant... Et les soixante ans pesaient sur son âme comme une montagne. Il se lève avec précipitation et, toujours absorbé dans ses sombres méditations, il vole à sa fenêtre, regarde le ciel : ses cheveux se dressent sur sa tête, qui tombe lourdement sur sa poitrine haletante ; les traits de son visage s'altèrent, son regard devient terne, farouche, terrible comme celui d'un homme qui lutte contre l'agonie : un désespoir indéfinissable navrait son cœur, on l'eût cru prêt à devenir fou.

Que se passait-il donc dans son esprit ? Cette nocturne réjouissance d'une jeunesse tumultueuse l'avait ramené lui-même à son âge d'or ; mais à ce souvenir, en apparence si inoffensif, s'en était mêlé un autre qui l'accablait. Il se rappelait qu'un jour, son vieux père agonisant l'appela près de son lit et lui dit : " Mon fils !... et sa main déjà glacée par le froid de la mort pressait convulsivement celle de son fils, de son cher Adolphe ; mon enfant, reprit-il, je meurs !... mais non, je ne puis, je ne dois pas mourir avant de t'avoir parlé encore. Vois-tu, Adolphe, un poids énorme oppresse mon cœur de père à cette heure suprême... Tu as seize ans ; à cet âge, il s'ouvre droit devant nous deux chemins : l'un large, riant et parsemé de fleurs, mais aboutissant à un abîme sans fond : c'est le chemin du vice ; l'autre étroit, difficile, couvert de ronces et d'épines, mais menant à un palais magnifique, délicieux séjour du vrai bonheur : c'est le chemin de la vertu. Jure-moi, mon fils, de choisir ce dernier, je ne puis mourir sans cela...

— Mon père, je te le jure ! dit Adolphe d'un ton fortement accentué ; il veut embrasser son père : il était mort !

Un an se passe, et déjà les paroles du noble vieil-

ent sur son
vec précipi-
bres médi-
el : ses che-
ourdement
son visage
he, terrible
re l'agonie :
cœur, on

Cette noc-
multueuse
; mais à ce
était mêlé
qu'un jour,
e son lit et
acée par le
nt celle de
nt, reprit-il,
he dois pas
is-tu, Adol-
r de père à
cet âge, il
l'un large,
ssant à un
ce ; l'autre
pines, mais
séjour du
Jure-moi,
is mourir

e d'un ton
n père : il
oble vieil-

lard étaient mises en total oubli, et son indigne fils s'était jeté avec une sorte de frénésie dans la route fangeuse du vice ; et cela dura de longues années. Et maintenant, si tard, quand il se voyait près de descendre lui-même dans la tombe, il se demandait avec effroi : " De toutes ces années que te reste-t-il ? Une âme flétrie, une vieillesse déshonorée, de ridicules erreurs, des fautes sans nombre, des infirmités précoces... ; mais surtout là..., des remords d'enfer !... Et sa poitrine se soulevait avec violence, et il lui semblait sentir des milliers de serpents lui verser lentement leur poison dans les veines. Sous la puissance meurtrière du remords, le malheureux vieillard ressemblait au vautour des anciens qui s'acharnait à déchirer des entrailles immortelles. Ah ! mon père, s'écria-t-il en levant les yeux vers le ciel, ah ! s'il m'était donné de choisir une route meilleure !... Reviens, ô jeunesse, reviens..., " et il resta quelques minutes muet et frémissant sous le poids accablant de ses souvenirs.

Tout à coup un rapide frisson le saisit, et comme si une main de fer l'avait secoué, il s'éveille de son rêve... car tout cela n'avait été qu'un véritable rêve... Adolphe n'était pas un vieillard, mais bien un grand et beau jeune homme de seize ans, fils unique resté orphelin par la mort récente de son père. Toutefois, il n'oublia pas la leçon qu'il s'était donnée lui-même, remercia la Providence d'être jeune encore et de pouvoir choisir ; et il choisit, en effet, le chemin de la vertu ; et il y persévéra jusqu'à la mort.

Vieillards qui lisez ces lignes, vous dont le pied touche déjà au bord de la tombe, si ce rêve était pour vous une réalité et comme l'histoire de votre vie, qu'au moins il éveille en vous un remords tardif, mais réparateur.

Jeunes gens, sur le point peut-être de marcher sur la pente si rapide du vice, imitez Adolphe ; comme lui, choisissez à temps le bon chemin, parce que jeunesse passe vite et bientôt arrive la soucieuse vieillesse ; alors, peut-être vous diriez-vous aussi : Reviens, ô jeunesse, reviens ! Mais ce serait en vain, ce serait trop tard, car

Jeunesse ne revient pas !

L'abbé HOFFMAN.



de marcher
ez Adolphe;
hemin, parce
la soucieuse
z-vous aussi :
erait en vain,

EXEMPLE TERRIBLE D'IMPËNI- TENCE FINALE.

L'entêtement est à la force ce
qu'est la fausse monnaie à la
véritable.

é HOFFMAN.

Qui de vous, chers lecteurs, n'a entendu répéter cette vieille sentence, bien propre à inspirer aux uns crainte et tristesse, aux autres, espérance et consolation : On meurt comme on a vécu ! ou bien encore : Telle vie, telle mort !

Sans aucun doute, Dieu ne veut pas la mort du pécheur. Au contraire, il veut dans son infinie miséricorde que le pécheur se convertisse et qu'il vive éternellement heureux. De grands criminels se sont rencontrés qui, cédant aux mouvements efficaces d'une grâce actuelle, ont fait miraculeusement à l'heure de la mort un bon *peccavi*. Est-ce à dire pour cela que l'abus obstiné des grâces dont le Ciel a la générosité de nous rendre l'objet habituel ne soit pas un signe trop manifeste de réprobation ? Hélas ! l'expérience de chaque jour nous donnerait, si nous nous y exposions, un cruel démenti.

Toutes les réflexions que pourrait m'inspirer ce lamentable sujet ne feraient pas sur votre esprit l'impression salutaire que j'attends d'un exemple frappant dont le triste souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. Vous me pardonnez, chers lecteurs, de vous inviter à un spectacle aussi lugubre et aussi affligeant. Ce n'est pas sans quelque regret que je

laisse à vos autres correspondants la meilleure part ; je veux dire la jouissance de joindre l'agréable à l'utile. Malgré tout, faites-moi le plaisir de m'écouter attentivement. Je raconterai avec une exacte simplicité. Malheureusement l'imagination n'est point de mise en pareille matière. Ma tâche se trouve réduite à une trop pénible réalité. Pressons notre cœur à deux mains et commençons.

Une jeune femme, dès longtemps condamnée comme poitrinaire, touchait à sa fin. Tous les symptômes d'une mort prochaine se déclaraient successivement avec une effrayante rapidité. Les personnes qui l'entouraient de leur sollicitude et de leur dévouement avaient perdu tout espoir de prolonger cette existence qui s'éteignait sensiblement, et qui leur était chère à des titres différents. Seule, l'infortunée malade ne se doutait pas de la gravité de sa position. Tant s'en fallait ! Elle se disait infiniment mieux. Comme toutes les aveugles victimes de ce mal, qui répand au sein des familles de trop justes terreurs, elle formait pour les premiers beaux jours les plus magnifiques projets. Autant de châteaux en Espagne que le souffle glacial de la mort ébranlait déjà jusque dans leurs fondements si mal assis.

Pour comble de malheur, sa famille ne cherchait aucunement les moyens de se ménager la seule consolation que l'on puisse éprouver dans une si cruelle épreuve. Disons-le sans crainte, à la honte de l'humanité : c'était chez elle plus que cette faiblesse mal entendue qui chaque jour laisse tomber entre les mains du Dieu vivant tant d'âmes peu préparées à cette entrevue redoutable. Un époux, un père, un frère, une sœur attendaient, avec une stupide indifférence des jugements de Dieu, le coup qui les menaçait et qui ne tarda pas à les frapper. Cepen-

dant une ancienne et pieuse amie de la pauvre mourante eut la charité de toucher la corde délicate et qu'elle savait devoir être très sensible. Profitant avec habileté d'un moment qui lui semblait opportun :

—En venant ici, dit-elle, j'ai rencontré monsieur le curé qui sortait de chez M. X., assez gravement malade. Je lui ai dit que j'allais aussi, moi, de ce pas visiter une infirme. Il ne te savait pas alitée, il m'a chargée de t'annoncer qu'il prierait Dieu de te rendre la santé et qu'il s'empresserait de venir s'informer de tes nouvelles, si cela te faisait plaisir. Faut-il, ma chère amie, lui répondre que tu seras heureuse et reconnaissante de sa visite ?

—Garde-toi bien de me jouer un pareil tour !

Et en disant ces mots précipités, la malade roulait des yeux inquiets, hagards et pleins d'un inexprimable effroi. Au même moment elle fut prise d'une violente quinte de toux qui fit rentrer dans la chambre les membres de la famille, tous absents depuis quelques minutes. Ce fut donc en vain que l'amie dévouée et saintement préoccupée fit cette première tentative. Elle changea prudemment de sujet de conversation, moins par timidité que dans l'espérance de ne pas se rendre impossible. Elle se retira le cœur bien gros, parfaitement résolue à retourner le lendemain, avec les mêmes intentions de charité chrétienne, au chevet de son amie.

Dans l'intervalle, elle eut occasion de voir un prêtre à qui elle raconta la scène de la veille et toutes ses craintes, trop justement fondées sur la connaissance qu'elle avait des antécédents de son amie et des dispositions de son entourage.

—Mon enfant, dit le prêtre auquel elle venait de faire de tristes confidences sur l'état physique et

moral de sa chère malade, il faut prier et espérer contre toute espérance.

—Je vous le promets, monsieur, répondit-elle ; certes, je le ferai de bien bon cœur, avec la plus absolue confiance dans la miséricorde de Dieu. Mais, je ne saurais vous le cacher, je tremble pour le sort éternel de ma pauvre amie. Il me semble la voir encore distraite et même dissipée pendant la messe de son mariage ; je me rappelle, non sans effroi, qu'elle se vantait dans la même circonstance solennelle avec un sourire que je n'ose qualifier, de n'avoir pas remis les pieds dans l'église depuis sa première communion, et qu'elle se promettait bien de ne pas y revenir de sitôt. Hélas ! elle n'a que trop tenu sa parole !...

—Quoi qu'il en soit, mon enfant, prions Dieu de dissiper toute cette ignorance et de réchauffer ce pauvre cœur à demi-glacé. Tâchez de m'obtenir une visite. Comme je ne fais point partie du clergé de la paroisse et que je suis connu de votre amie, elle consentira, je l'espère, à me voir, à causer avec moi. Dieu, s'il lui plaît, fera le reste.

Cette importante commission fut faite avec empressement. La malade répondit qu'il lui serait très agréable de recevoir ce monsieur-là, mais qu'elle ne voulait entendre parler ni du curé ni de ses vicaires ; car ils la feraient mourir.

Le prêtre était impatient de connaître le résultat de cette démarche. La zélée commissionnaire ne le laissa pas longtemps dans l'attente et dans l'incertitude. Il la vit revenir vers lui, le même jour, heureuse d'apporter une réponse favorable et qui permettait de concevoir d'autres espérances. Il fut convenu, par mesure de prudence, qu'il ne se présenterait que le lendemain chez la malade. Ce délai

et espérer

dit-elle ;
ec la plus
Dieu. Mais,
our le sort
ble la voir
t la messe
ans effroi,
ance solen-
ualifier, de
e depuis sa
mettait bien
de n'a que

ns Dieu de
chauffer ce
e m'obtenir
e du clergé
votre amie,
causer avec

e avec em-
serait très
s qu'elle ne
es vicaires ;

le résultat
naire ne le
ns l'incerti-
jour, heu-
et qui per-
es. Il fut
ne se pré-
e. Ce délai

était d'autant plus sage que le médecin venait de déclarer qu'il ne craignait rien pour la nuit suivante.

La malade fut avertie par son amie, dans la matinée du lendemain, que monsieur l'abbé se proposait de venir la voir l'après-midi. Il n'y manqua pas. Il trouva cette pauvre femme assise au coin de son feu. Elle l'accueillit sans trop d'émotion et avec une satisfaction bien marquée. C'est elle-même qui l'invita à prendre une chaise, s'excusant de ne pouvoir la lui présenter. La conversation s'engagea tout naturellement. Plusieurs personnes, entre autres une petite fille, se trouvèrent là fort à propos. La malade prenait plaisir à tout ce qui se disait. De temps en temps elle s'efforçait de placer son mot ; mais les paroles sortaient si péniblement de sa poitrine haletante et oppressée qu'on lui évitait autant que possible cette fatigue qui pouvait provoquer une nouvelle crise. Après avoir réitéré l'assurance d'un vif intérêt, l'ecclésiastique demanda la permission de revenir le jour suivant reprendre cette agréable et trop courte causerie. La malade le remercia avec reconnaissance de ses bonnes intentions.

—A demain donc, dit le prêtre en se retirant ; je prierai Dieu pour vous et avec vous.

Cette fois la pauvre malade ne répondit pas. Ces dernières paroles lui causèrent un embarras sensible ; ses traits subirent une sorte de contraction nerveuse ; son regard devint insaisissable ; une pâleur plus grande sembla s'étendre sur son front déjà cadavéreux. Le prêtre sortit, le cœur triste, l'âme en peine des moyens à prendre pour arriver à son but.

Le lendemain, nouvelle visite, précédée d'une fervente prière, qui ne devait pas, hélas ! être exaucée... La malade, plus affaiblie que la veille, n'avait pu

quitter le lit. Le mal avait fait des progrès effrayants. Evidemment la mort approchait à grands pas.

—Je vous trouve au lit ! dit-il en entrant ; seriez-vous plus souffrante aujourd'hui ?

—Oh ! non, monsieur ; je me trouve bien mieux. Mais le mauvais temps qu'il fait ne m'engage pas à me lever...

La conversation continuait sur ce ton insignifiant lorsque les personnes qui se trouvaient dans la chambre sortirent. Le prêtre resta seul avec la malade. Il profita de ce tête-à-tête. Il n'y avait pas de temps à perdre.

—Vous savez que c'est demain dimanche, dit-il. Ce jour là j'ai moins de loisirs ; je trouverai bien quand même un petit moment pour venir causer avec vous.

—Vous me ferez plaisir.

—Ce plaisir sera bien partagé, je vous assure. J'entrerai ici en revenant de la grand'messe, après avoir prié Dieu pour les malades et tout particulièrement pour vous. Ces paroles furent accueillies d'un air distrait et embarrassé. Le prêtre ne perdit pas courage ; il ajouta : Il faut mettre votre confiance en Dieu, ma pauvre femme : c'est le meilleur de tous les médecins ; c'est un très bon Père, toujours empressé de secourir ses enfants, dont il connaît parfaitement toutes les misères, tous les besoins, et ceux du corps et ceux de l'âme.

La malade manifesta un sentiment de mécontentement très prononcé, et répondit avec vivacité :

—Je comprends où vous voudriez en venir, monsieur. Je vous reçois avec bien du plaisir et suis sincèrement reconnaissante de votre bonté ; mais si je savais que vous eussiez l'intention de m'amener

monsieur le curé ou ses vicaires, je vous demanderais absolument de ne plus rentrer ici.

—Tranquillisez-vous, ma chère femme. Je ne pense aucunement à vous amener ces messieurs. La crainte qu'ils vous inspirent est sans fondement : ce sont tous des prêtres respectables, bons et affectueux. Néanmoins il vous sera facile, lorsque vous éprouverez le désir de remplir vos devoirs religieux, de vous adresser à d'autres. Chaque personne est libre de se confesser à qui bon lui semble.

—Assez, assez de grâce, ou sortez... Encore une fois, ne me parlez plus ainsi. Cela me fait trop souffrir. Moi, me confesser ! et pourquoi ? Je n'ai fait de mal à personne. D'ailleurs il y a longtemps que je suis revenue de cette superstition-là...

Le prêtre voulut répliquer, ce qui lui était aisé. La malade lui imposa silence par ces mots impérieux et trop significatifs :

—Laissez-moi tranquille.

Il se tut. Au même instant la porte s'ouvrit. C'était le père de la jeune femme, homme sans foi, plein d'ignorance, plus capable de détourner sa fille de la pratique de ses devoirs religieux que de lui inspirer un bon sentiment de repentir et de conversion. Il se douta de ce qui avait fait l'objet de cet entretien particulier. Cependant il fut poli, mais froid : la présence de l'ecclésiastique lui pesait. Celui-ci n'en doutait pas, et voyant la pauvre moribonde dans un tel endurcissement, il se retira désolé et sans beaucoup d'espoir.

Il se demandait le lendemain avec la plus vive anxiété s'il devait tenter une nouvelle démarche. Avant tout il crut prudent d'envoyer la personne dont il a été question sonder les dispositions de son amie. Quelques instants après il était informé que

la malade, après avoir passé une très mauvaise nuit, restait sous l'empire d'une crise des plus violentes qui ne pouvait guère manquer de l'emporter, mais qu'elle conservait sa pleine connaissance.

—A la grâce de Dieu, se dit-il ; je vais m'exposer à un nouveau refus et sans doute à des désagréments dont je fais bon marché. Il ne perdit pas un moment. De la chambre de la mourante on l'aperçut qui traversait la cour. Le père, assez peu content de ses instances dont il ne comprenait ni le motif ni le but, s'empressa de sortir.

—Je viens d'apprendre, lui dit le prêtre, que l'état de votre chère malade s'est bien aggravé depuis hier. Pourrai-je entrer ?

—Si vous y tenez ! mais surtout ne lui parlez de rien.

N'écoutant que son zèle, le prêtre profita, sans répondre un seul mot, de cette permission négative. Quel horrible spectacle s'offrit à ses yeux pleins de larmes ! C'est à peine s'il reconnut ce squelette animé, retenu sur son séant par un amas d'oreillers superposés, et qui s'agitait par soubresauts dans les étreintes de l'agonie. Ses traits bouleversés, ternes et livides, qui déjà n'avaient presque plus rien d'humain, un regard ardent, mobile, égaré, disons le mot désespéré, les rendait plus affreux encore. Une assistance qui faisait mal à voir gardait un morne et stupide silence. Un époux, un père, un frère, se promenaient lentement et machinalement, l'œil sec et le front soucieux, dans cette chambre en désordre. Nul d'eux ne se préoccupait de l'éternel avenir de cette malheureuse, qu'ils entendaient râler sur sa couche funèbre. Et cependant le hoquet de la mort marquait précipitamment, de ses sons inarticulés, les derniers et déplorables instants d'une vie d'igno-

rance et d'oubli. Evidemment l'heure de la justice allait sonner.

Consterné et comme anéanti de tout ce qui paralysait sa charitable compassion, le ministre des miséricordes du Seigneur fit signe au père de sortir avec lui et, une fois hors de la chambre, il lui dit sans plus de précautions oratoires :

—Vous ne pouvez en douter, votre fille n'a plus que quelques moments à vivre ; elle n'a pas encore perdu connaissance ; et vous ne me permettrez pas de l'exhorter à bien mourir !

—De bonne foi, répondit-il avec une audacieuse ignorance et une sécheresse de cœur qui honore peu la nature humaine, croyez-vous à l'efficacité des prières que vous auriez envie de prononcer sur elle ? L'empêcheront-elles de mourir ? La ressusciteront-elles ? Lorsque nous sommes morts c'est pour longtemps, et il ne reste de nous que cette poussière que le vent emporte.

Et ce misérable osait accompagner cet odieux langage d'un sourire satanique. Et comme son interlocuteur restait muet d'indignation, il se permit d'ajouter, oubliant que sa fille se mourait dans la chambre voisine :

—Voyons ! raisonnons un peu sérieusement, monsieur l'abbé.

Le prêtre se faisant une sainte violence, lui coupa la parole en disant :

—Un homme d'esprit et de cœur choisit mieux son temps et ses discours pour raisonner et pour manifester sa coupable indifférence. Prenez garde que Dieu ne vous demande un compte rigoureux de l'âme de votre fille, et qu'il ne vous punisse dès cette vie comme vous le méritez ! Je me retire le cœur navré des plus justes et des plus amers regrets.

Et il s'en alla triste et pensif. A peine était-il rentré chez lui qu'on vint lui annoncer que tout était fini sur cette terre pour la malheureuse femme qu'il avait vainement essayé d'arracher à l'enfer, où elle se précipitait avec un aveuglement si déplorable... Alors tombant au pied du crucifix :

—O mon Dieu ! s'écria-t-il, vos jugements sont impénétrables. Je ne jugerai point afin de n'être point jugé. Qu'il vous plaise d'agréer la prière que je vous fais du fond de l'âme pour tous ceux de mes frères qui au sortir de cette misérable vie se sont trouvés redevables envers votre justice !

L'abbé J.-M. BÉCEL.



ait-il ren-
tout était
mme qu'il
r, où elle
lorable...

ents sont
de n'être
rière que
ux de mes
e se sont

BÉCEL.

LA CHARITÉ.

Voyez-vous cet enfant au teint pâle et livide
Comme il lève vers vous son regard suppliant,
La honte est sur son front, et son geste timide
Ose seul implorer la pitié des passants.

Chrétiens, faites l'aumône,
Faites la charité,
C'est un Dieu qui l'ordonne ;
Chrétiens, ayez pitié !

2me.

Ah ! s'il osait parler, il dirait que sa mère
Ne possède plus rien pour apaiser sa faim ;
Qu'elle est triste et mourante, en proie à la misère
Que ses petits enfants lui demandent du pain.

3me.

Mais on reste insensible à sa plainte touchante,
Et le riche en passant ne voit pas sa douleur ;
S'il élève en pleurant une voix suppliante,
Il redoute un refus qui briserait son cœur.

4me

Et déjà sur sa lèvre expire la prière,
Quand un ange d'amour vers lui porte ses pas ;
Cet enfant qui gémit, cet enfant c'est un frère
Que, pour l'amour de Dieu, l'on sauve du trépas.

LES SAINTS JUMEAUX.

(LÉGENDE CHAMPENOISE.)

La bonté est à l'âme ce que la beauté est au corps ; elle charme, elle plaît, elle séduit et elle a sur la beauté le mérite de ne se flétrir jamais.

Il y a quelques années, ma famille vint habiter la Champagne. Notre résidence était Langres, ancienne métropole du pays des Lingons.

La ville, assise sur un promontoire escarpé, à 480 mètres au-dessus du niveau de la mer, et entourée de remparts noircis par le temps, se trouve, après Briançon, la plus élevée de France ; elle passe aussi pour une des plus froides, et c'est avec un frisson glacial que je me rappelle ses hivers longs et rigoureux. Son âpre climat a perpétué, même parmi les habitants, une vieille complainte populaire. En voici un couplet, dont la rime laisse peut-être à désirer :

Pan, pan, pan.

— Qui est-ce qui frappe ici si tard ?

— C'est la sainte Vierge, qui demande un peu d'feu
Pour chauffer les pieds de Dieu.

Malheureusement, le divin voyageur ne put trouver une chaleur suffisante au pays des Lingons ; car, poursuit la complainte :

Dieu s'en alla clopin-clopant
En grelottant.

Il ne faudrait pas inférer de là que Langres est un repaire de mécréants. Bien au contraire, la ville est tout épiscopale depuis le troisième siècle, et ses habitants sont d'une grande piété. On voit à chaque pas, au-dessus de la porte des maisons, de petites niches abritant la statue de la sainte Vierge ou l'image de saint Mammès, le patron vénéré du pays.

Dans cette cité, qui se prétend la plus ancienne de l'Europe, il n'est point d'amateur d'antiquités qui ne possède une curieuse collection de bijoux, de médailles ou d'ustensiles romains. Aux moindres fouilles, on découvre les traces de ces maîtres du monde, dont le séjour est d'ailleurs attesté par d'imposantes ruines. De son côté, le moyen âge y a laissé une profonde empreinte chevaleresque et religieuse. Les débris de ces deux époques se font surtout remarquer dans les vieilles murailles de cette formidable place de guerre, qui est regardée comme la clef de la France. Ces murailles sont entièrement construites de fragments de bas-reliefs, de pierres tumulaires romaines et gothiques, amalgamées de la façon la plus bizarre. Une maison, qui sert de bains publics, n'est pas autrement bâtie, et les cabinets sont entourés d'épithaphes qui semblent inviter les baigneurs à de funèbres réflexions. Les autres habitations ont au moins quelques pans de murs ou quelques salles dallées de cette sorte. Une bigarrure non moins étrange se fait surtout remarquer dans les niches qui surmontent les portes de la ville et la façade de quelques monuments publics. Ce sont tantôt des saints et des vierges Marie naïvement peinturées ; tantôt des Amours, des Minerves, des Bellones et autres divinités païennes mutilées et noircies par le temps.

Ce mélange incohérent du sacré et du profane ne

nuit en rien à la prédominance de la pensée chrétienne, et la tradition a popularisé dans la contrée des légendes qui remontent à l'origine du christianisme. C'est une de ces légendes que je vais raconter.

En sortant de Langres par la porte du sud, l'une des plus monumentales de la cité, on voit se dessiner sur la droite une double ligne d'arbres, qui forment autour de la ville une agréable promenade. En face se présente la belle avenue de Blanche-Fontaine que terminent trois allées séculaires et qui aboutit à une fontaine dont l'eau, recueillie dans trois bassins, s'écoule au pied de la colline et va se réunir dans ce qu'on appelle la *Mare-aux-fées*. Château-briand, après quarante ans, conservait encore un doux souvenir de cette charmante promenade, où le philosophe Diderot s'était souvent reposé sur un banc de pierre qui a gardé son nom.

C'est de cette porte du sud que l'on découvre, au bas de la montagne de Langres, la gothique flèche d'ardoise du clocher de Saint-Geoînes.

Un jour, j'allai à ce village pour faire visite à une famille que nous avions connue en ville pendant l'hiver. En me promenant dans le jardin avec la demoiselle de la maison et un vénérable ecclésiastique, son oncle, nous entrâmes ensemble sous une grotte artificielle. Je remarquai dans la muraille une table de marbre sur laquelle était gravée une inscription latine. Je hasardai une question à ce sujet, en m'adressant au digne prêtre, qui me répondit : " Cette inscription rappelle une légende du pays écrite en latin au septième siècle par MM. Velserus et Warnahaire. Mon père a fait graver l'inscription que vous voyez, parce que, d'après la tradition, ce serait ici même que se consumma le dernier acte d'un saint martyr.

—Ce que vous venez de m'apprendre, dis-je au vieillard, m'intéresse vivement, et je vous serais bien reconnaissante, monsieur le curé, si vous aviez la bonté de me dire cette légende.

—Volontiers, me répondit-il, car j'en ai fait la traduction dans ma jeunesse, et je puis vous la rapporter telle que mes souvenirs me la rappellent parfaitement.

Sous le règne d'Aurélien, parmi les personnes illustres qui habitaient l'importante cité des Lingons, une famille patricienne se faisait remarquer par des vertus que le christianisme naissant n'avait encore pu généraliser. Aussi était-ce à la pratique secrète de notre sublime religion que cette famille devait l'inspiration des bienfaits qui la faisaient bénir. Ce vertueux ménage possédait une jeune fille nommée Junie, dont l'expression de bonté et de modestie ajoutait un charme de plus à sa remarquable beauté.

Un jour, Léonille et Junie brodaient de riches tissus de l'Inde avec de fines aiguilles d'ivoire enfilées de lamelles d'or. Léonille dit à sa fille : " Chère enfant, un homme d'une haute naissance et d'une grande fortune, le questeur Plautus, a demandé ta main ; mais il est dur, ambitieux, avide, ennemi juré des chrétiens ; cette union ne pourrait faire que le malheur d'une pieuse chrétienne. Aussi, ma chère Junie, nous ne songeons qu'à t'unir à un homme de notre religion.

—O ma mère ! répondit Junie, je me sou mets avec joie à toutes vos volontés ; mais dans un siècle où la sainte religion chrétienne est encore si peu répandue, il me semble que nous devrions saisir avec empressement toutes les occasions de la propager, et cette proposition de mariage avec le cruel Plautus me paraît un avertissement du ciel et une occasion de

le convertir. Si vous donniez votre consentement à cette union, je me regarderais donc comme appelée à une mission divine.

Les parents de Junie furent touchés de son zèle à propager la foi chrétienne ; et malgré leurs appréhensions, ils consentirent à donner leur fille en mariage au farouche Plautus.

Le père de Junie étant mort peu de temps après, Léonille vint demeurer avec sa fille. Elles entreprirent la rude tâche de convertir Plautus. Mais à peine sut-il que les deux femmes étaient chrétiennes que, répondant à leurs tendres exhortations par une épouvantable fureur, il les menaça de les livrer aux bourreaux si elles persistaient à l'entretenir de leurs croyances. Junie, profondément affligée de l'endurcissement de son époux, mourut de chagrin, après lui avoir donné trois jumeaux.

Les trois frères grandirent en beauté et en force ; enflammés par une noble émulation, ils ne songeaient qu'à surpasser leurs ancêtres et à donner une nouvelle illustration à leur famille. Aussi leur habileté dans tous les exercices du corps était telle que nuls autres jeunes gens ne pouvaient leur être comparés ; et, comme leur intelligence n'était pas en arrière de leur adresse physique, on les citait également pour leur érudition et leurs talents dans les belles-lettres. Mais, Léonille, surveillée et menacée par Plautus, n'avait pu leur donner aucune notion du christianisme ; aussi une profonde douleur se mêlait-elle à l'orgueil que lui inspiraient ses petits-fils. Elle passait les nuits et les jours à supplier le Seigneur de lui faciliter la conversion de ces chers enfants. Léonille eut enfin la joie de voir ses vœux exaucés. Plautus fut obligé de s'absenter pour faire rentrer de force des tributs que des rebelles refu-

saient de payer. Les trois jumeaux, très zélés pour le paganisme, avaient coutume de se rendre chaque matin dans un lieu appelé Pasmusus, où se trouvait un temple renommé, dédié à la déesse Némésis, à laquelle ils offraient de fréquents sacrifices. Le lendemain du départ de Plautus, les trois jumeaux revinrent du temple avec les portions qui leur étaient échues de leur sacrifice, et les présentèrent, selon leur habitude, à la bénédiction de leur aïeule, en l'invitant à leur festin. Mais celle-ci, qui avait passé la nuit à se fortifier par la prière, prit les viandes, et, au lieu de les bénir, appela les chiens du logis et les leur jeta avec dégoût, comme des choses immondes.

Voyant alors ses petits-fils la regarder avec stupeur : "O chers enfants, leur dit-elle, second fruit de mes entrailles, il est temps que vous appreniez que tout votre savoir n'est qu'une vaine science, et que vous avez été plongés jusqu'à ce jour dans les ténèbres de l'erreur. Apprenez enfin à reconnaître le Christ, notre sublime rédempteur, comme le seul vrai Dieu, comme le véritable créateur du ciel, de la terre et de l'univers entier." Elle continua, avec un regard inspiré, une parole abondante et pleine d'onction, en les instruisant de la chute d'Adam, des crimes et des malheurs qui affligèrent depuis l'humanité. Ensuite, elles les entretint de l'admirable dévouement du Christ pour racheter les hommes et leur ouvrir les portes de la vie éternelle. Elle leur exposa les principaux dogmes du christianisme et les miracles des confesseurs de cette sublime religion ; puis, revenant sur les idoles qu'ils avaient adorées jusqu'alors, elle les leur présenta comme d'impures créations de l'esprit humain, indignes des adorations des hommes, comme un reste de ces

péchés et de ces erreurs que le Christ était venu racheter de son sang et remplacer par sa pure religion.

Enthousiasmés par l'éloquence naturelle de leur aïeule, dont chaque parole avait été autant de traits de lumière, les trois frères s'écrièrent simultanément :

—O notre aïeule chérie ! pourquoi nous avoir si longtemps caché des vérités de cette importance ?...

—Chers enfants, reprit Léonille, votre mère pratiquait la sainte religion que je viens de vous exposer, et, à son lit de mort, elle me fit jurer de travailler à votre conversion. Malheureusement, votre père y était un obstacle invincible ; l'esprit faussé par des principes et des exemples pervers, il refusait d'entendre les vérités du christianisme. Aussi ne pouvais-je, pendant qu'il était avec nous, me hasarder à travailler à votre conversion, dans la crainte que ses conseils ne vous détournassent pour jamais du sentier de la vérité et de la justice. Mais Dieu soit loué ! car il a écarté cet obstacle. Hâtez-vous donc d'ouvrir les yeux de l'esprit et du corps et de vous fortifier contre l'esprit du mal.

Ces paroles de Léonille rappelèrent à la mémoire des trois frères un songe que chacun d'eux avait fait la nuit précédente. Dans ma vision, s'écria Speusippe, je me voyais sur le cœur de mon aïeule, qui tenait à sa main un vase rempli d'une liqueur délicieuse, me disant :

—Bois cette liqueur, Speusippe, et plus tu en auras bu, plus tu auras de forces pour remporter la victoire, lorsque tu descendras dans l'arène des épreuves et des tourments.

Après Speusippe, Eleusippe s'écria :

—Dans ma vision, ayant levé par hasard les yeux

au ciel, j'aperçus un personnage d'une majesté extraordinaire, qui était assis sur un vaste trône éblouissant d'or, d'argent et de pierreries, dont l'éclat trop vif me blessait la vue. La peur qui s'empara alors de moi m'ôta la faculté de penser. Mais l'être surnaturel m'invitant alors, avec un geste gracieux, à m'approcher, me dit d'une voix mélodieuse :

— Ne crains rien, Eleusippe, tu vaincras ton ennemi, et après la victoire, tu cueilleras la palme du bonheur.

Ce fut le tour de Méleusippe à prendre la parole :

— J'ai vu, dit-il, en songe, je ne sais quel monarque paraissant très puissant et portant à la main des sceptres admirables. Mes frères et moi nous étions enchaînés et destinés à l'esclavage ; mais ce roi nous racheta en donnant une rançon énorme ; puis il nous revêtit chacun d'une chlamyde magnifique, nous ceignit de baudriers enrichis de pierreries et nous présenta des armes d'un or pur, en nous disant :

— Votre aïeule m'a offert pour vous ces riches présents, et m'a adressé jour et nuit d'ardentes prières pour que vous combattiez dans mon armée.

Alors il nous envoya au combat sur de magnifiques coursiers, et il enregistra en lettres d'or les récompenses qui devaient couronner nos exploits.

Cette concordance de leurs visions avec les paroles de leur aïeule frappa vivement les trois frères, qui restèrent un moment dans le silence de la stupéfaction. Reprenant enfin leurs sens, ils la prièrent de continuer ses instructions, et lui demandèrent ce qu'ils devaient faire pour honorer ce Dieu dont elle les entretenait.

Le premier mouvement de Léonille, ravie des

dispositions de ses petits-fils, fut de tomber à genoux pour en rendre grâce au Seigneur ; puis, elle passa le reste de la journée à répondre aux questions des nouveaux convertis. Mais leur désir de s'instruire et leur zèle pour leur nouvelle religion augmentant toujours, la pieuse aïeule leur apprit qu'elle connaissait la grotte qui, sous Vespasien, avait été témoin, pendant neuf années, du touchant dévouement d'Eponine pour son époux Sabinus. Elle ajouta que cette caverne, connue seulement des chrétiens, était devenue l'asile de deux saints prédicateurs, que de cruelles persécutions avaient forcés de s'y réfugier, et qu'ils y instruisaient tous ceux qui allaient les trouver. Les jeunes gens ayant témoigné le désir de les entendre, elle les fit revêtir de bruns manteaux d'esclavés, et sortit avec eux par une porte dérobée. Tous quatre descendirent dans l'ombre et le silence la pente rapide du sentier étroit et abrupt qui tourne trois fois autour du rocher à pic sur lequel Langres est perchée comme un nid d'aigle. Arrivés au terme du sentier, ils s'engagèrent sous les voûtes séculaires de noirs sapins qui mugissaient comme cent voix de taureaux. Ils rencontrèrent bientôt des anfractuosités et des éboulements de rochers parmi lesquels Léonille les dirigea jusqu'à une étroite ouverture cachée par des broussailles. Elle leur fit alors allumer les torches dont ils s'étaient munis, puis ils s'engagèrent dans un labyrinthe dont les voûtes menaçantes semblaient prêtes à les écraser sous leur chute ; ils arrivèrent enfin dans une grotte assez spacieuse, où ils virent briller les flammes rougeâtres de quelques torches. En approchant de ces lumières, ils aperçurent plusieurs groupes de chrétiens à la posture recueillie. Deux hommes à peine vêtus, dont la physionomie resplen-

dissait d'un éclat surnaturel, leur adressaient des instructions religieuses. Ces deux hommes étaient saint Macaire et saint Bénigne, qui souffrirent le martyre peu de temps après. Léonille s'avançant jusqu'à eux, leur présenta ses petits-fils, qui témoignèrent aux saints confesseurs leur ardent désir de participer aux devoirs et aux bienfaits de la religion chrétienne. Ils s'agenouillèrent ensuite aux pieds des deux confesseurs de la foi, dont ils écoutèrent avec ravissement les instructions entraînant sur les dogmes et les mystères de la religion chrétienne. Mais alors un jeune homme ayant élevé la voix pour annoncer que la nuit commençait à blanchir, et qu'il serait prudent de rentrer dans la ville avant le jour, l'assemblée se dispersa, et les trois jumeaux, avant de quitter la grotte, reçurent la douce promesse du baptême, s'ils persévéraient dans leur conversion.

Le lendemain, au jour, les trois jumeaux, profondément touchés des vérités du christianisme, ne purent supporter la vue de douze autels surmontés d'idoles, qu'ils possédaient dans leur demeure et qu'ils avaient servies avec zèle jusqu'alors; ils appelèrent leurs esclaves pour leur aider à les briser. A cette vue, Léonille tombant à genoux, joignit les mains en s'écriant.

—Voilà bien de tes œuvres, ô Tout-Puissant ! tu as révélé ton règne à mes chers enfants ; tu les as délivrés du péché, en brisant les chaînes dont les idoles les accablaient, et maintenant tu viens d'affermir leur courage !...

Mais la renommée eut bientôt répandu dans tous les quartiers de la cité des Lingons ce qui venait de se passer. Une épouvantable rumeur répond à cette nouvelle ; une foule croissante et furieuse vient

vociférer des menaces de mort sous les fenêtres des trois frères qui, à genoux dans l'intérieur de leur maison, se fortifiaient et s'exaltaient par la prière contre les dangers qui les menaçaient. Les principaux patriciens de la ville fendirent la foule, à la suite des ministres du culte, du prêteur, des juges et des licteurs; ils pénétrèrent chez les trois jumeaux, auxquels ils adressèrent les plus sévères reproches. Mais loin de s'en laisser ébranler, les saints jeunes gens, remplis de l'esprit divin, leur répondirent :

—O insensés ! n'espérez pas nous contraindre à adorer des pierres ou des métaux figurés à l'image de l'homme et de ses vices ! Notre Dieu seul a créé l'univers, lui seul a toujours été, est, et sera toujours.

Les patriciens, juges et prêtres, qui entouraient les trois jumeaux, furent exaspérés de leurs réponses. Le prêteur Quadratus, ne pouvant plus se contenir, se rua sur Speusippe et Eleusippe, qui seuls avaient parlé, et les frappa violemment du poing au visage. Chagrin de cette préférence, Méleusippe, rompant alors le silence, s'écria :

—Pourquoi ne m'as-tu pas fait participer avec mes frères à la fureur de cet outrage ? Eh bien ! sache que notre profession de foi dans le Christ est unanime.

Quadratus s'écria :

—Nous venons d'arrêter à l'instant que votre mépris envers les dieux serait puni par le supplice.

—Eh bien ! reprit Eleusippe, plus vos tourments seront barbares, plus la grâce de notre Dieu nous soutiendra.

—Mais, malheureux ! s'écrièrent les deux juges

Palmatius et Hermogènes, votre vœu est donc de hâter l'instant de votre mort ?...

— Mourir pour le nom du Christ est le sort le plus glorieux ! répliqua Speusippe ; c'est le moyen d'arriver plus tôt à la vie éternelle ; là, plus de douleurs, mais des joies sans fin !...

Voyant leur persistance à confesser le Christ, le préteur Quadratus fit saisir les trois jeunes gens par des licteurs qui les conduisirent, à travers la foule mugissante, à la prison de la ville. Cette prison, qui sert aujourd'hui de poudrière, est une énorme tour ronde, dont le temps a noirci et rongé les élégantes sculptures, et qu'envahissent de plus en plus le lierre et les pariétaires. Sous les Romains, c'était un véritable lieu d'horreur, par la disposition des cachots et les affreux supplices qu'on y infligeait aux prisonniers. Ainsi, il y a peu d'années encore, on y découvrit, dans des cachots souterrains, des squelettes enchaînés que divers indices ont fait reconnaître pour des malheureux qui avaient été condamnés à mourir de faim.

Les trois jumeaux furent dépouillés de la pourpre patricienne et enchaînés par le cou, les mains et les pieds à la muraille humide d'un profond cachot, où ils passèrent la nuit à célébrer les louanges de Notre Seigneur Jésus-Christ et à se réjouir de leur prochain martyre.

Pendant ce temps, le préteur Quadratus et les deux juges Palmatius et Hermogènes délibéraient sur le sort des trois frères. Poussés par un reste de pitié, ils firent venir Léonille et lui dirent :

— Va trouver tes petits-fils et, si tu tiens à les sauver des tortures et des ignominies qui les attendent, emploie toutes ces caresses et tous ces mots de mère si persuasifs, pour tâcher de les ramener à la reli-

gion de nos pères. Va, et s'ils consentent à se prosterner de nouveau devant nos dieux, ils retrouveront l'amitié et l'estime dont ils jouissaient.

Loin d'obéir à de pareils conseils, Léonille, lorsqu'elle fut près de ses petits-fils, les félicita de leur persévérance et de leur courage ; puis elle adressa au ciel de ferventes actions de grâces, après lesquelles elle embrassa tendrement les saints confesseurs qu'elle baigna de larmes.

— Chers enfants, leur disait-elle, vous assurez votre bonheur éternel par cette éclatante profession du Christ. Bientôt, dans le céleste séjour, vous jouirez d'ineffables délices que rien ne pourra plus vous enlever.

Voyant ses enfants affermis dans leur profession de foi, elle les abandonna à leurs propres réflexions, pour aller dire aux juges que les enfants persévéraient à confesser le Christ.

Le lendemain le préteur et les juges, suivis d'une foule immense, se rendirent à la prison ; ils sommèrent encore une fois les trois frères d'abjurer la religion du Christ, et, sur leur refus, ils donnèrent l'ordre de les traîner au supplice.

On les entraîna à Pamasus, où ils furent pendus tous trois par les mains à un même arbre. On les tira ensuite par les pieds, à l'aide de poulies, de manière à déboîter les os et à tendre les nerfs comme les cordes d'une cithare. Les trois jeunes gens, le visage couvert de sueur, rendaient grâce à Dieu malgré leurs souffrances. Le préteur Quadratus leur demanda avec ironie :

— Où est donc votre Dieu ?

— Il est en nous, répondit Speusippe, et sa divine présence nous donne non-seulement la force de sup-

porter vos tourments, mais encore celle de nous en réjouir.

—Malheureux et misérable ! reprit Quadratus étonné de leur courage, un même esprit vous pousse à hâter l'instant de votre mort.

Speusippe reprit :

—La même mère nous mit au monde le même jour ; ce même arbre va donner à Dieu trois martyrs.

Les juges, les voyant affermis par la douleur au lieu d'en être abattus, leur crièrent :

—Non, vous ne mourrez pas sur cet arbre comme vous l'entendez, mais notre vengeance va vous préparer un bûcher où tout à l'heure le feu vous dévorera.

—Eh bien ! dit Méleusippe, ce sera un même bûcher qui offrira en sacrifice notre trinité à la triple essence de Dieu.

Alors les juges, poussés par les clameurs de la foule exaspérée, font amasser du bois et tous les combustibles employés dans un bûcher. Les trois frères profitèrent du temps que les esclaves publics employèrent à ces préparatifs pour s'adresser à leur aïeule :

—Souvenez-vous de nous dans vos prières, lui dirent-ils.

A peine eurent-ils prononcé ces paroles, qu'ils furent jetés, pieds et poings liés, au milieu du bûcher. Une épaisse fumée et une forte odeur résineuse s'en échappèrent d'abord, puis des flammes immenses en jaillirent et se recourbèrent en dôme au-dessus des trois jumeaux, dont la foule stupéfaite vit tomber les liens. Alors ils marchèrent sur le bûcher en chantant les louanges du Seigneur, et, sous leurs pas, les flammes s'abaissaient sans les brûler, comme s'ils eussent foulé l'herbe d'une

prairie. Ils disaient aux esclaves publics qui jetaient sans cesse aux flammes de nouveaux aliments :

—Voyez, et ne vous laissez pas séduire par ces hommes impuissants ; ne les craignez plus, et cessez de prendre part à leurs sacrifices.

Les esclaves, épouvantés du miracle qui se passait sous leurs yeux, refusèrent d'apporter d'autre bois. Les juges acharnés se mirent à jeter eux-mêmes dans les flammes des torches, de l'huile, de la poix, de la cire ; mais tout se consuma sans que les flammes atteignissent les serviteurs de Dieu, qui finirent par rester joyeux et intacts sur les cendres de leur bûcher. Ils adressèrent alors ces paroles à leurs juges confondus et pleins de rage :

—Notre Dieu nous est apparu au milieu des flammes, en nous laissant libres de mourir de suite ou de rester sur la terre pour y être un éclatant témoignage de sa puissance. Nous l'avons seulement prié de nous laisser la vie jusqu'au moment où vous pourriez contempler un effet de son pouvoir dans nos corps restés sans aucune brûlure après l'extinction totale de votre brasier. A présent que ce miracle est accompli, nous allons l'implorer pour qu'il nous appelle auprès de lui.

A ces mots, les trois jumeaux se prosternèrent la face contre terre et rendirent l'esprit.

Alors une jeune mère de famille se précipita au milieu de la populace en s'écriant :

—Je suis chrétienne, je crois au seul vrai Dieu Jésus-Christ !...

Le greffier Néo, le second greffier Turbon et un grand nombre d'assistants, profondément touchés de ces événements, se convertirent à la foi chrétienne et souffrirent également le martyre.

Les corps des saints jumeaux furent recueillis le

lendemain avant le jour par un pieux chrétien, qui les ensevelit dans la cave de sa maison ; elle devint le rendez-vous d'un célèbre pèlerinage, récompensé par de fréquents miracles. Aussi, quand le temps des persécutions fut passé, on remplaça l'humble masure par une magnifique église entourée d'une profonde vénération, et qu'enrichirent les nombreuses donations des personnes pieuses. Enfin, le bourg quitta son nom de Pasmusus pour celui des Saints-Jumeaux. Ce nom est devenu par corruption Saint-Geômes, qui est le nom actuel du village où reposent les reliques de ces glorieux martyrs. On célèbre leur fête avec une grande pompe le 17 janvier de chaque année.

Tel est le récit qu'a bien voulu nous faire le vénérable curé de Saint-Geômes, et qui explique la dévotion des pieux habitants du pays pour les saints jumeaux.

M^{lle} P.....



A MON ANGE

POUR MARIE !

Angé fidèle,
Dont la tutelle
Me rend heureux ;
Angé des cieux,
Je t'en supplie,
Ecoute, écoute mes accents.
Porte à Marie
Mes transports, mes vœux et mes chants.

REFRAIN

Je ne puis dire,
Ce que le cœur m'inspire,
Je l'aime tant, je l'aime tant.
Saint protecteur, dis à ma mère les soupirs de son enfant.

2me

Vois de mon âme
La vive flamme,
Angé divin !
Et de ta main
Douce et bénie
Recueille mes tendres soupirs ;
Porte à Marie
Et mes souhaits et mes désirs.

3me

Dis à ma mère
Que sur la terre
Tout mon bonheur
Est dans son cœur ;
Il est ma vie,
Et mon refuge et mon espoir.
Dis à Marie
Comme il me tarde de la voir !

4me

Oh ! que j'envie
Ta douce vie,
Ange divin !
Tu vois sans fin
Dans la patrie
La mère de mon doux Sauveur ;
Sur toi, Marie
Répand les flots du vrai bonheur.

5me

Loin d'elle encore,
Moi je déplore,
Au sein des pleurs,
Mes longs malheurs.
Douce patrie
Quand brillera ton jour heureux ?
Près de Marie
Quand règnerai-je dans les cieux ?

6me

Viens sur ton aile,
Ange fidèle,
Prendre mon cœur :
Saint protecteur,
Je t'en supplie
C'est le plus ardent de mes vœux.
Près de Marie
Place-moi bientôt dans les cieux !



UN PÈLERINAGE AU TOMBEAU DE SAINTE PHILOMÈNE

(PRÈS DE NAPLES.)

La douceur est le plus beau
fleuron d'une couronne de jeune
fille ; c'est son trésor, son charme
le plus vrai ; sans elle, elle peut
plaire un instant ; mais elle ne
saurait captiver l'action de ceux
qui l'entourent.

Il y a quelques années, l'Italie, la France et le monde entier retentissaient du bruit des miracles opérés par une sainte martyre, et des chants de reconnaissance ou de dévotion que lui adressaient les fidèles de toutes les contrées.

Révlée à la piété chrétienne longtemps après l'époque de ses glorieuses souffrances, la thaumaturge du dix-neuvième siècle, sainte Philomène, semblait prédestinée de Dieu à être pour nos jours de peu de foi le canal des plus merveilleuses faveurs, et à ressusciter dans les âmes, par l'éclat des prodiges, le sentiment affaibli d'une religion profonde, telle que la pratiquaient nos pères.

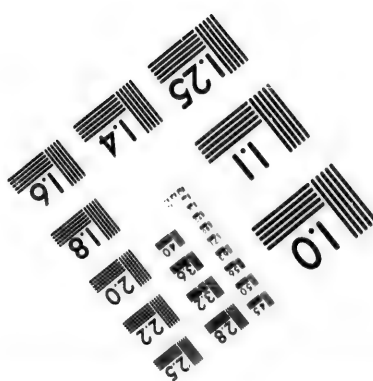
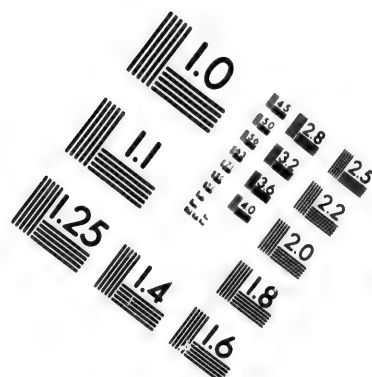
On en a parlé beaucoup moins depuis ; mais ni le concours des pèlerins, ni les grâces obtenues, ni les hymnes secrets du cœur n'ont cessé un instant. D'une part, la même bonté ; de l'autre, une égale gratitude.

“ Les miracles les plus grands, dit saint Grégoire, sont ceux de l'ordre spirituel ; ceux qui opèrent, non la résurrection des corps, mais la conversion des âmes. ” Et, par ces paroles, je n'entends nullement dire que sainte Philomène ait cessé d'obtenir les guérisons du corps, et de procurer à ses serviteurs les autres avantages temporels que plusieurs ont réclamés de son intercession puissante ; ce serait manquer à ma conscience et mentir à la vérité.

Mugnano, où reposent les vénérables reliques, est une petite ville d'environ quatre mille habitants, du royaume de Naples, et à six ou sept lieues de cette grande capitale. J'avais le bonheur d'habiter Naples en 1849 ; il n'est pas un lecteur qui ne comprenne l'ardeur avec laquelle je désirais faire le saint pèlerinage. Le jour en fut fixé au 31 janvier.

Le soleil, qui ne déserte jamais ces latitudes privilégiées, commençait à briller dès le matin, nous annonçant un temps doux et agréable. Aussi montâmes-nous, pleins de joie, mes amis et moi, dans une voiture italienne à trois chevaux disposés en flèche. Le fouet claque, les roues s'ébranlent, le bruit des larges dalles en lave du Vésuve se fait entendre sous nos pieds ; nous voilà partis. Naples est vraiment belle, vue ainsi par une pure matinée, avant que la foule inquiète et agitée qui s'y meut tout le jour l'ait fait sortir du tranquille silence de la nuit. C'est à ce moment qu'il faut la voir, ou bien encore à la chute du jour, lorsque ses mille et mille lumières se réfléchissent dans le golfe azuré, si l'on veut comprendre l'enthousiasme des poètes et les larmes des voyageurs disant pour jamais adieu à ces rives fortunées !

Nous longions la villa Reale, jardin royal situé sur le bord de la mer, comme celui des Tuileries, à



2.8
2.5
2.2
2.0

01

Paris, longe le cours de la Seine ; le palais de Châtamone, qui reçut le dernier petit-fils de saint Louis, dans une des stations de son exil ; le quai Sainte-Lucie ; la rue du Géant, magnifique ouvrage de Murat ; et, à chaque pas de la voiture, en face de chaque hôtel, nous découvrons des points de vue plus admirables les uns que les autres. On ne se lasse pas d'admirer en présence du golfe de Naples ; on admire tous les jours, et tous les jours on se sent forcé à une admiration nouvelle. Le palais royal, masse imposante et qui ne manque pas de grâce, avec la belle colonnade qui lui fait face, était à notre droite ; puis les places, les longues grilles du port surmontées de la fleur de lis ; les coupoles dorées qu'on aperçoit, de distance en distance, au milieu des maisons blanches ; le bâtiment de la douane, consacré par une inscription à la Vierge conçue sans péché, et ensuite le plus pauvre quartier, celui des lazzaroni pêcheurs. Là, sur le port, étaient exposées des montagnes de citrons et d'oranges, qu'il faut avoir vues pour en avoir une idée. La plus brillante douzaine de ces fruits délicieux s'y donne pour trois ou quatre grains, trois sous à peu près de notre monnaie ! Pourquoi ce port de la Marinella est-il si loin ? Nous laissons à gauche la tour et l'église *del Carmine*, où gisent, sous les voûtes de marbre, les restes du jeune et malheureux Conradin, et nous prenons la superbe route d'Avellino et de la Pouille, couverte, l'espace d'une demi-lieue, de petites constructions, fontaines, arcs de triomphe antiques, chapelles à la Madone, jusqu'au Campo-Santo-Nuovo, splendide cimetière qui le dispute à tout ce que Paris peut offrir en fait de mausolée et de luxe mortuaire.

Nous avons à faire six lieues dans cette direction.

Elles devaient nous coûter, malgré les trompeuses promesses du soleil, par l'effroyable vent qui se mit à souffler et qui nous accompagna, en redoublant, jusqu'au milieu des Apennins; par intervalles, c'était une tempête, un renversement général. Le mois de janvier a partout des rigueurs, même à Naples, même à Séville, même à Constantinople et au Caire. Les campagnes, de ce côté, sont très boisées, bien que, suivant la coutume italienne, on n'y rencontre pas de vieux arbres. Les champs reçoivent à la fois le blé, la vigne et des plantations d'ormeaux; les branches de la vigne, s'élevant sur ces ormeaux qui leur servent de tuteurs, s'entrelacent avec eux, courent de l'un à l'autre, et forment ainsi, à perte de vue, des festons et des guirlandes du plus poétique aspect. Les villages attestent d'ailleurs une grande pauvreté, une malpropreté plus grande encore. Il semble écrit que, là où la Providence a placé un paradis terrestre, les hommes s'appliquent, instinctivement, à créer une œuvre contraire, et à lutter, par leur négligence, leur inintelligence et leur paresse, contre les bienfaits qui les accablent. C'est la remarque de tous les voyageurs, non-seulement pour cette partie de l'Italie, mais pour les autres et pour les lieux les plus enchanteurs du globe.

Nous traversâmes ainsi un long ruban de campagnes; deux villes de troisième ordre dont l'une, Marignano, est large et jolie; plusieurs gros bourgs, quelques villages assez peuplés. L'horizon, devant nous, se terminait aux sommets couverts de neige des Apennins, vers lesquels nous dirigions notre course impatiente. Tout ce temps, le Vésuve semblait nous suivre sur la droite; cette montagne est si large à sa base de dix lieues de tour, qu'on ne la perd de vue que très loin, et sa présence majestueuse

et terrible ajoute à la solennité, au grandiose du paysage. Le cœur n'a pas de peine à s'élever à Dieu, croyez-le, quand les yeux montent des riantes vallées napolitaines, toujours fleuries, toujours douces et parfumées, au cratère menaçant qui mugit et qui tient sur ses lèvres gigantesques la mort, prêt à la répandre, en flots bouillants, sur un peuple insouciant et joyeux ! Une prière du matin, en face du Vésuve et sur la route du saint pèlerinage, est chose dont l'âme garde de longues années la vivifiante impression.

Enfin, à midi et demi, après quatre heures de marche, où les sujets de conversation, de méditation et de prière avaient été bien riches, nous entrions dans le bourg, dans la ville de Mugnano, si vous voulez ; quel que soit le nom que lui attribuent les hommes, ce lieu est célèbre désormais dans l'univers par le trésor auguste qu'il possède et par les miracles qui s'y sont accomplis. Les livres qui parlent de ces miracles, les images où est peinte la thaumaturge, ont été portés, par de zélés missionnaires, dans la Chine, dans le Japon, en Amérique, aux îles Océaniques ; ils ont inondé, pour ainsi dire, les paroisses catholiques de l'Europe. Adossée, au nord et à l'ouest, contre les Apennins, la ville s'étend assez régulièrement sur le flanc pittoresque de ces montagnes qui parcourent dans toute sa longueur la péninsule italique, et qui vont mourir à Reggio de Calabre, en face du détroit de Messine. L'entrée en est longue et belle ; les maisons de la grande rue sont peu élevées, mais propres, quelques-unes même sont très élégantes. Après une cinquantaine de pas sur la gauche, s'ouvre une chaussée neuve et bien entretenue, s'élevant avec le terrain ; la chapelle où repose sainte Philomène est au bout de la chaussée, et l'église paroissiale un peu plus loin.

Le vent et le froid nous aveuglaient. Il fallut entrer de suite, en mettant pied à terre, dans un café dont il nous paraissait qu'Eole en fureur démantelait à plaisir les portes fermées. C'était cependant le plus confortable hôtel du pays... Ce qui veut dire que nous pénétrâmes dans une première pièce servant de boutique d'épicerie; puis, au moyen d'un escalier extérieur, dans une chambre à galerie donnant sur de beaux jardins plantés d'orangers qui s'étendaient, comme une verte nappe, jusqu'au pied de la montagne, et où le soleil de midi vint de nouveau se jouer; on eût dit qu'il voulait par cette faveur inespérée, nous récompenser de notre constance et fêter l'arrivée des pèlerins français. On apporta néanmoins un brasier allumé, sur lequel furent jetés quelques grains d'encens; les cheminées ne sont point en usage dans l'Italie méridionale; on se chauffe avec ces seuls brasiers portatifs, faciles à renvoyer d'une salle à l'autre. Dans quelques endroits même, plus avant dans les terres, les paysans ont leur foyer au milieu de l'appartement, avec un simple trou dans le plafond, pour donner passage à la fumée, à peu près à la manière des Hottentots. J'ai vu cela, notamment à Sainte-Agathe-des-Goths, dont saint Liguori fut évêque il y a soixante ans.

En 1778, naquit, à Mugnano, l'ancienne Lithos des Grecs, un enfant de la famille des Lucia qui avait eu des évêques et, je crois, un cardinal; il fut nommé Francesco. D'abord religieux dans une ville voisine, il fut ordonné prêtre, professa la théologie à Naples, y soutint quelques thèses avec distinction, puis revint dans son village, où le rappelaient autant sa mauvaise santé que l'occupation de la capitale par les Français et l'établissement de la république parthénopéenne en 1799. C'était un saint

prêtre, dévoué à tous les genres de mortification, plein d'un zèle apostolique et d'une charité que rien ne diminuait jamais ; ne vivant que pour les pauvres, comme un pauvre, avec les pauvres. Don Francesco avait été choisi, dans les desseins éternels, pour être à la fois l'imitateur et le prédicateur infatigable des vertus de la vierge ignorée que Dieu allait révéler à l'Italie et au monde. Voici comment la chose arriva.

Un tel homme, livré sans partage à l'amour des souffrances, devait désirer la vue de Rome, où tant de monuments sacrés des martyrs et des saints réveillent, animent, fortifient et consolent la foi. Il s'y rendit avec don Barthélemy de Césarée, institué évêque de Potenza. C'était en 1805. Francesco désirait vivement obtenir, pour sa chapelle domestique, un corps saint dont le nom fut connu ; et l'évêque de Potenza l'ayant secondé dans les instances qu'il fit pour cela, il reçut la promesse qu'on acquiescerait à sa demande avant son départ. Il n'est point de lecteur qui ignore que chaque année, dans les fouilles qui se pratiquent aux catacombes, vastes tombeaux des martyrs et des premiers chrétiens, on découvre les ossements de martyrs dont les uns sont inconnus quant à leur nom, les autres connus déjà par les actes anciens et le martyrologe ; des marques certaines, dont la plus commune est une fiole de sang, ne permettent pas à l'erreur de se glisser dans les appréciations. Le saint-siège est toujours là, d'ailleurs, qui veille et qui préside à tout.

Or, trois ans auparavant, en 1802, le 25 du mois de mai, dans les fouilles qui se poursuivaient aux catacombes de Sainte-Priscille, on avait découvert une pierre sépulcrale qui s'était fait remarquer par sa singularité ; elle était de terre cuite, comme une

sorte de brique de couleur foncée, et offrait aux regards plusieurs symboles mystérieux qui faisaient allusion à la virginité et au martyre. Ils étaient coupés d'une ligne transversale, formée par une inscription dont les premières et les dernières lettres paraissaient avoir été effacées par les instruments des ouvriers qui cherchaient à la détacher de la tombe; elle était ainsi conçue: "Philomena, pax tecum! Amen." Ce qui signifie: "Philomène, la paix soit avec toi! Ainsi soit-il."

Quand on avait enlevé la pierre, des ossements avaient apparu, et, tout à côté, un vase de terre extrêmement mince, moitié brisé, et dont les parois étaient couvertes de sang desséché. Ce sang, indice irrécusable du martyre de Philomène, avait été, suivant l'usage de la primitive église, recueilli par des chrétiens pieux. Mais, pendant que l'on s'occupait à en détacher les fragments et qu'on en réunissait, avec le plus grand soin, les moindres parcelles dans une urne de cristal; les personnes qui étaient présentes, et parmi lesquelles se trouvaient des hommes de talent et d'un esprit cultivé, s'étonnèrent en voyant tout à coup étinceler à leurs yeux l'urne sur laquelle, depuis quelques instants, leurs regards étaient attachés. On racontait qu'ils s'étaient approchés de plus près; qu'ils avaient considéré à loisir ce prodigieux phénomène et en avaient constaté authentiquement tous les détails. Il y a mieux: les parcelles vénérables, en tombant de la fiole dans l'urne, s'étaient transformées en divers corps précieux et brillants; les uns présentaient l'éclat et la couleur de l'or le mieux épuré, les autres de l'argent; d'autres des diamants, des rubis, des émeraudes. On avait répété tout cela; mais, suite de cette circonspection extrême que les intérêts sacrés de la foi com-

mandent à la cour de Rome, on avait attendu que le Seigneur manifestât plus clairement sa volonté, et les restes de sainte Philomène avaient continué d'être cachés et confondus au milieu de plusieurs autres corps de saints martyrs qu'il n'avait pas plu à Dieu d'honorer d'une manière aussi éclatante.

Don Francesco, exaucé dans sa demande, fut donc amené dans la salle où se trouvaient rassemblés tous ces précieux dépôts, afin qu'il pût arrêter lui-même son choix. Quand il fut en présence des ossements de la sainte martyre, il éprouva, comme mille fois il l'a raconté depuis, une joie subite et toute extraordinaire qui lui fit déterminer à l'instant même sa préférence. Des difficultés survinrent; on ne cédait guère qu'à des évêques ou des églises des reliques de cette importance; mais les obstacles s'aplanirent d'eux-mêmes; et, après avoir fait part à ses compatriotes du bonheur qu'il leur avait procuré, don Francesco n'eut plus à s'occuper d'autre chose que de la translation à Mugnano; elle eut lieu dans la voiture de l'évêque de Potenza. Le corps, exposé quelque temps dans une chapelle de Naples, où se fit un immense concours, fut enfermé dans la châsse qu'on lui avait préparée, après avoir été revêtu d'habillements riches et élégants. Trois guérisons subites signalèrent cette première station de la sainte martyre. Les habitants de Mugnano n'en furent que plus empressés à réclamer la possession du trésor que le ciel leur envoyait; ils arrivèrent et emportèrent processionnellement la châsse par ce même chemin que je viens, lecteur, de vous faire parcourir avec moi.

Depuis plusieurs mois la terre souffrait d'une grande sécheresse. Lorsqu'au milieu du jour qui précédait l'arrivée du saint corps le peuple eut en-

tendu le bruit joyeux des cloches de toutes les églises, il se disait, plein d'espoir : " Nous avons déjà pour cette sainte nouvelle de la vénération et de l'amour ; oh ! si elle voulait augmenter en nous ces sentiments, il y aurait pour elle un moyen bien facile et bien sûr, ce serait de nous envoyer une pluie abondante pour arroser nos champs. " Les cloches n'avaient pas fini de sonner, que la pluie désirée tombait sur tout le territoire de Mugnano ; et, de toutes parts, l'on s'écriait, dans de vifs transports d'allégresse : Vive Dieu ! vive la sainte ! vive la Madone ! " Ce dernier cri n'est jamais séparé des joies de l'Italien. La nuit survient ; mais, si l'eau qui tombe à torrents empêche aucune torche d'éclairer la marche, une colonne de lumière se forme tout à coup dans l'air ; la partie inférieure vient reposer sur la châsse, où elle se tient constamment fixée jusqu'au jour, et la partie supérieure se perd dans la hauteur du ciel.

La grande solennité eut lieu le lendemain dimanche 11 août 1805. L'église paroissiale, dédiée à Notre-Dame-des-Grâces, avait reçu la châsse ; c'est là que se précipite une incroyable multitude de fidèles. Les guérisons se multipliaient : C'est Ange Bianco, délivré subitement d'une goutte cruelle ; c'est une enfant de dix ans, estropiée, abandonnée de la science, redressée en un instant ; c'est une autre enfant de deux ans, du village d'Avella, devenue aveugle par suite de la petite vérole, et recouvrant la lumière en présence de tout le peuple ; ce sont nombre d'autres malades dont la confiance est recompensée. La gloire de sainte Philomène se répand aux alentours et grandit de jour en jour.

Le vertueux don Francesco était au comble du bonheur. Il se voua corps et âme au service de la

sainte ; son patrimoine, ou du moins ce que ses aumônes lui en avaient laissé, il le lui consacra ; sa plume, il la lui dédia sans retour ; il s'établit près de son sanctuaire, l'embellit, le construisit de nouveau, s'enferma pour ainsi dire dans ses murs. Les anachorètes de la Thébaïde ne menaient pas une vie plus rude que la sienne ; ses pénitences, ses macérations étaient réellement effrayantes ; on ne savait comment sa vie pouvait se soutenir encore. Homme de pénitence avant tout, s'il la rappelait sans cesse dans ses exhortations, il l'enseignait mieux encore par ses exemples. Ses nuits se passaient en prières ; sa couche était une pailleasse ; son appartement un mauvais grenier ; ses vêtements de la plus vulgaire et de la plus grossière étoffe ; sa nourriture ne se composait que d'aliments insipides et en très petite quantité. Il était mort quelques mois avant notre arrivée, laissant après lui l'odeur d'une sainteté que Dieu récompensera peut-être un jour, après l'avoir couronnée, dans le ciel, de la gloire qui s'attache en ce monde aux plus parfaits imitateurs de Jésus-Christ.

Ces détails nous furent confirmés, sur les lieux, par les habitants accourus en grand nombre auprès de nous dès qu'ils avaient connu notre arrivée. Nous ne fûmes pas, on le pense bien, sans demander aussi des explications sur la vie même de sainte Philomène. Elles nous furent données, autant qu'il est possible à la tradition de préciser des faits si anciens, et je me ferai un devoir de les rapporter ici, quand j'aurai décrit la chapelle et le tombeau, vers lesquels nous tardâmes peu à nous diriger.

Qu'elle est donc extraordinaire cette religion chrétienne qui place sur ses autels, non plus comme le paganisme autrefois des princes, des héros, des

hommes marqués par la puissance de leur bras ou par l'éclat d'œuvres surprenantes et grandioses, mais les plus humbles, les plus ignorés, les plus éprouvés des hommes, ceux que le monde a méprisés, honnis, tués, privés de sépulture ! Son fondateur est un Dieu crucifié ; ses apôtres, des bateliers sans lettres, sans naissance et sans fortune ; ses disciples, des pauvres ; ses saints, des hommes qui ont passé au milieu des tribulations une vie cachée, méprisée souvent, méconnue toujours. Ce n'est pas la nature qui enseigne ces choses, c'est Dieu seul ; et voilà pourquoi plus on étudie la religion, plus on se sent chrétien ; l'horizon s'embellit et s'étend à mesure qu'on le parcourt avec plus d'attention ; l'œil s'affermi, se dilate et se fixe, parce qu'il découvre là le ciel avec toute sa vérité, toutes ses joies, toute sa splendeur.

L'histoire de sainte Philomène n'est connue que par les symboles peints sur la pierre sépulcrale et par certaines révélations qui paraissent avoir les caractères d'authenticité désirables en pareille matière. Plusieurs âmes pieuses, très dévotement à la sainte martyre, ont eu en même temps, à de grands intervalles de distance, des révélations absolument identiques, sans se connaître mutuellement, sans même avoir entendu parler l'une de l'autre ; leur récit est empreint d'un cachet de vraisemblance qui frappera tout lecteur attentif. Au surplus, ces questions de détail ne sont pas un embarras ; nous savons que sainte Philomène a joint la palme du martyre à celle de la virginité ; c'est plus qu'il n'en faut pour nous la rendre chère et pour exciter dans les âmes le désir et la volonté de prendre à sa suite la route du ciel et le chemin difficile du bonheur qui ne doit pas finir.

“ La poésie, écrivait M. L. Veuillot dans son beau

livre de *Rome et Lorette*, ne peut rien inventer de charmant, d'élevé, de dramatique (on voudra bien, j'espère, me pardonner le mot), dont les récits qui se font entre chrétiens m'apportent à toute heure des exemples délicieux. Nulle part le grand spectacle de l'intervention divine n'apparaît plus souvent et avec plus de douces clartés; nulle part l'action de ce pouvoir souverain, qui veille paternellement sur le monde et sur chaque individu, ne vient plus à propos consoler, raffermir, éclairer le cœur." Et déjà, avant lui, un autre écrivain catholique non moins digne d'admiration, avait dit : "Quand même il faudrait se résigner à ne regarder la légende que comme la mythologie chrétienne, selon l'expression méprisante des grands philosophes de nos jours, encore nous paraîtrait-elle une source de poésie bien autrement pure, abondante et originale que la mythologie usée de l'Olympe... Sous le point de vue purement historique, les traditions populaires, et notamment celles qui se rattachent à la religion, si elles n'ont pas une certitude mathématique, si ce ne sont pas ce qu'on appelle des faits positifs, en ont du moins toute la puissance, et ont exercé sur les passions et sur les mœurs des peuples une influence bien autrement grande que les faits les plus incontestables pour la raison humaine. A ce titre, elles méritent assurément l'attention et le respect de tout historien sérieux et solidement critique. .. Partout et toujours elles gravaient dans les convictions populaires la victoire de l'esprit sur la matière, de l'invisible sur le visible, de la gloire innocente de l'homme sur son malheur, de la pureté primitive de la nature sur sa corruption. La moindre petite légende catholique a gagné plus de cœurs à ces immortelles vérités que toutes les dissertations des

philosophes (Montalembert, *Vie de sainte Elisabeth*).
La légende de sainte Philomène, racontée par des âmes dévouées à toutes les austérités de la vie religieuse, dans l'ardeur d'une foi naïve et sainte, n'aura donc rien qui ne puisse édifier et toucher ; à ce titre, je la raconterai ici telle qu'elle nous fut dite à Mugnano.

Philomène, dont le nom signifie "bien-aimée," ou, suivant don Francesco, "fille de la lumière (*Filia luminis*)," était fille d'un prince qui gouvernait un petit Etat dans la Grèce, au temps de l'empereur Dioclétien, persécuteur acharné du nom chrétien (303). Sa mère était aussi du sang royal. Les deux époux se trouvant sans enfants, l'un et l'autre, encore idolâtres, offraient continuellement à leurs faux dieux, pour en avoir, des sacrifices et des prières. Un médecin de Rome, nommé Publius, vivait dans le palais. Comme il était chrétien, il fut poussé par l'Esprit-Saint à prêcher la vérité autour de lui, et il n'hésita pas à promettre au prince grec une postérité s'il consentait à recevoir le baptême. La grâce dont ses paroles étaient accompagnées éclaira l'entendement du mari et de la femme, et triompha de leur volonté ; s'étant faits chrétiens, ils eurent le bonheur si désiré dont Publius avait promis que leur conversion serait le gage. Philomène naquit, pour la consolation et la gloire de ses parents, et ceux-ci ne se lassaient point de l'avoir auprès d'eux, de l'embrasser, de veiller sur ses premiers pas, de l'instruire eux-mêmes dans les sciences qui convenaient à son âge et à sa condition. Ce fut la raison pour laquelle ils l'emmenèrent à Rome, dans un voyage que le prince se vit contraint d'y faire, à l'occasion d'une guerre dont il se voyait menacé par l'orgueilleux Dioclétien. Philomène avait alors treize

ans. Arrivés dans la capitale du monde, tous les trois se rendirent au palais de l'empereur et furent admis à l'audience. Aussitôt que Dioclétien eut aperçu la jeune fille, ses regards s'attachèrent sur elle ; il parut ainsi préoccupé pendant tout le temps que mit le prince à lui développer avec chaleur ce qui pouvait servir à sa défense. Dès qu'il eut cessé de parler, l'empereur lui répondit qu'il n'eût plus à s'inquiéter, mais que, bannissant toute crainte, il ne songeât plus qu'à vivre en paix.

—Je mettrai, ajouta-t-il, à votre disposition toutes les forces de l'empire, et, en retour, je ne vous demande qu'une chose, la main de votre fille !

Le prince, ébloui par un honneur auquel il était loin de s'attendre, accéda sur-le-champ et bien volontiers à la proposition de l'empereur. Rentré dans sa maison, il fit tout ce qu'il put pour engager Philomène à condescendre à la volonté de Dioclétien et à celle de ses parents.

—Quoi donc ! leur dit-elle tout émue, voulez-vous que, pour l'amour d'un homme, je manque à la promesse que j'ai faite à Jésus-Christ, il y a deux ans ? Ma virginité lui appartient, je ne saurais plus en disposer.

—Mais, lui répondit son père, vous étiez alors trop enfant pour contracter un tel engagement.

Et il joignait les menaces à l'ordre d'accepter l'offre de Dioclétien. Ces instances se répétèrent vainement plusieurs fois ; un jour, le père et la mère tombèrent aux genoux de leur fille, et lui dirent, les larmes aux yeux :

—Ma fille, aie pitié de ton père, de ta mère, de ta patrie, de nos sujets.

—Non, non, leur répondit elle, Dieu est mon patron ; je lui ai promis ma virginité ; j'ai juré que,

pour sa gloire, je renoncerais au monde, afin de me faire, à sa suite, humble, pauvre, pure ! Je tiendrai cet engagement. Mon royaume, c'est le ciel.

Ces paroles les plongèrent dans le désespoir, et ils la conduisirent devant l'empereur, qui fit aussi tout ce qui était en son pouvoir pour la gagner ; mais ses promesses, ses séductions et ses menaces furent également inutiles. Il entre alors dans un violent accès de colère, et, poussé par le démon, il fait jeter la jeune vierge dans une des prisons du palais, où bientôt elle se vit couverte de chaînes. Croyant que la douleur et la honte affaibliraient le courage de Philomène, il venait la voir tous les jours, et alors, après l'avoir fait détacher, pour qu'elle prit le peu de pain et d'eau qu'il lui donnait pour nourriture, il recommençait ses attaques, mais toujours inutilement ; la prière soutenait la sainte enfant. Cette captivité dura trente-sept jours, quand, au milieu d'une lumière céleste, Philomène voit Marie tenant son divin Fils entre ses bras.

—Ma fille, lui dit-elle, encore trois jours de prison, et, après ces quarante jours, tu sortiras de cet état pénible pour soutenir le dernier combat qui doit t'assurer la palme du triomphe. Courage donc ! ton ange gardien, Gabriel, qui fut aussi le mien, viendra à ton secours, et moi, ta Mère, je ne te perdrai pas de vue.

Tout ceci tarda peu à se réaliser. Furieux de ne pouvoir en venir à ses fins, l'empereur condamna Philomène au supplice de la flagellation publique.

—Puisqu'elle n'a pas honte, disait-il dans son délire, de préférer à un empereur tel que moi, un malfaiteur condamné par sa nation à une mort infâme, elle mérite que ma justice la traite comme il fut traité.

Il la fit dépouiller de ses vêtements, lier à la colonne et battre avec tant de violence, que son corps tout sanglant n'offrait plus qu'une seule plaie. Ramenée en prison, elle fut visitée par deux anges resplendissants de lumière, qui, versant sur ses blessures un baume salulaire, la rendirent plus vigoureuse qu'elle n'était avant le tourment. Le lendemain, Dioclétien en étant informé, la fait venir en sa présence, la considère avec étonnement, puis cherche à se persuader qu'elle est redevable de sa guérison au Jupiter qu'il adore lui-même.

—Il vous veut absolument, lui dit-il, impératrice de Rome.

Mais Philomène, saisissant cette occasion d'annoncer devant toute la cour la vérité chrétienne, fit un discours auquel personne des assistants ne put répondre. L'empereur ne se possède plus ; il commande qu'on ensevelisse la prisonnière, avec une pierre au cou, dans les eaux du Tibre. L'ordre s'exécute ; mais Dieu permet qu'il ne pût réussir ; car, au moment où on la précipitait dans le fleuve, deux anges vinrent encore à son secours, et, coupant la corde qui l'attachait à l'ancre, tandis que celle-ci tombait au fond du Tibre, ils la transportèrent doucement, à la vue d'un peuple immense, sur les bords du fleuve. Ce prodige convertit à l'instant un grand nombre de spectateurs ; mais Dioclétien, l'attribuant à quelque secret magique, la fit traîner à travers les rues de Rome, et ordonna ensuite que l'on décochât contre elle une foule de traits. Philomène en était toute hérissée ; son sang coulait de toutes parts ; il la fit reporter, épuisée, mourante, dans son cachot. Le ciel l'y honora d'une nouvelle grâce. Elle entra dans un doux sommeil, et se trouva, à son réveil, parfaitement guérie. Dioclétien l'apprend :

—Eh bien ! s'écria-t-il dans un accès de rage, qu'on la perce une seconde fois de dards aigus, et qu'elle meure dans ce supplice.

On s'empressa de lui obéir. Les archers bandent leurs arcs, rassemblent toutes leurs forces ; mais les flèches se refusent à les seconder. L'empereur était présent ; il ordonne que les dards soient rougis et dirigés une seconde fois contre la martyre. Ils le furent en effet ; mais ces dards, après avoir traversé une partie de l'espace qu'ils devaient parcourir, prenaient tout à coup la direction contraire et volaient frapper ceux qui les avaient lancés. Six des archers en moururent, plusieurs d'entre eux renoncèrent au paganisme, et le peuple se mit à rendre un témoignage public à la puissance du vrai Dieu. Ces murmures et ces acclamations firent craindre au tyran quelque accident plus fâcheux encore, et il se hâta de mettre un terme à ce supplice, en ordonnant que l'on tranchât la tête à Philomène.

Ainsi son âme s'envola-t-elle vers son céleste époux, qui, avec la couronne de la virginité et les palmes du martyre, lui donna un rang distingué dans l'admirable et éternelle société des élus, réservant à des âges plus éloignés le bonheur de posséder les précieuses reliques qui furent alors, suivant l'usage des chrétiens, ensevelies au fond des catacombes. Sur la pierre du sépulcre on grava une ancre, symbole, non-seulement de force et d'espérance, mais du genre de martyre par immersion dans le Tibre ; ainsi le pape saint Clément, jeté par ordre de Trajan au fond de la mer, eut-il également une ancre sur sa tombe. On y mit encore, pour Philomène, plusieurs flèches, un fouet, un lis et une palme, indications simples et claires dont le sens ne pouvait échapper à personne ; langage que l'Eglise

a su comprendre, dans son cœur maternel, après quinze siècles de silence et d'obscurité.

Plusieurs écrivains ont consacré à Philomène leur plume et leur talent, en Italie, en Espagne, en France ; plusieurs de nos poètes l'ont chantée. L'un d'eux, mû par sa piété, par la reconnaissance des faveurs qu'il avait obtenues à Mugnano, a composé tout un poème sur ce beau et grand sujet. Je voudrais pouvoir en citer ici quelques fragments ; mais je dois être court, et je reviens à mon pèlerinage.

Nous nous rendîmes vers midi, mes amis et moi, à la chapelle de Mugnano. Elle est bâtie sur la gauche en arrivant, au bout d'une avenue plantée d'arbres et au pied même des Apennins, qui entourent la ville de trois côtés. C'est une gracieuse construction de pierres noires aux angles et à tous les rebords, tandis que le fond des murs est peint en blanc. A droite de la grande porte on a élevé une tour carrée assez haute et qui, du bas du chemin, semble en hiver couronnée par la neige de la montagne : effet qui ajoute considérablement au grandiose et même à la grâce du tableau. Une école a été fondée près de l'église ; elle est dirigée par les sœurs françaises de Besançon, qui ont aussi une maison à Naples. On comprend quel plaisir ce fut pour nous de les rencontrer là. L'intérieur de l'édifice est, comme toutes les églises d'Italie, très orné ; au dessus du maître-autel on voit une coupole encore sans peinture ; la nef, droite et sans bras, a quatre chapelles de chaque côté, huit en tout ; l'autel de sainte Philomène est le troisième à gauche, c'est à dire le plus près du chœur ; une grille très haute l'entoure et le sépare de l'église en quelque sorte. La sainte est couchée dans sa châsse au dessus du tabernacle, telle que chacun l'a vue dans les nom-

breuses gravures qui ont été répandues parmi les fidèles, mais couverte des plus riches ornements et même de bijoux, offrandes de la piété publique. Aux murs sont appendus les *ex-voto*, consistant pour la plupart en moulures argentées représentant les membres guéris ; vers la porte sont les portraits de plusieurs princes de la maison de Naples, offerts par eux-mêmes, et celui d'une impératrice d'Autriche. Le sang est conservé dans une sorte de tabernacle creusé près de l'autel, dans le mur, du côté de l'évangile. Comme celui de saint Janvier, dont j'aurai bientôt occasion de parler pour établir l'incontestable vérité du miracle permanent qui lui est attribué, on l'a enfermé, parmi des diamants, dans un reliquaire d'argent, où il prend différentes formes ; tantôt semblable à du sable blanc et noir, tantôt (et c'est ainsi que nous le vîmes) changé en sable à grains épais, brillant des couleurs de l'argent et de l'or. Les habitants assurent qu'ils lisent dans ces variations le bonheur ou les calamités publiques. Les lampes suspendues devant l'autel, l'une au-dessus de l'autre, et dont quelques-unes brûlent jour et nuit, sont au nombre de quarante-cinq. Quand un pèlerin arrive, on appelle le prêtre chapelain, qui, revêtu du surplis et de l'étole, fait certaines prières prescrites, et applique sur la tête le sang de la sainte. Nous reçûmes cette faveur avec une joie particulière ; c'est elle que nous étions venus chercher si loin ; et nous ne regrettions pas, ainsi payés, notre course et ses quelques incommodités légères. La foi fait tant de bien au cœur ! Les jouissances de l'âme sont si pures ! et il fait si bon près des saints de Dieu !

Les sœurs en nous reconduisant, nous racontèrent le fait que voici, dont une d'elles avait été témoin

quelques mois auparavant, en même temps que toute la ville :—Au 15 mai 1848, lorsque la capitale, Naples, était livrée à une révolution dont il était impossible alors de prévoir l'issue, quelques âmes ferventes accoururent à la chaise pour conjurer le ciel d'aider au rétablissement de la paix et de l'ordre. Alors, en présence de nombreux témoins, la sainte ouvrit les yeux et les tint en cet état toute la journée.

Ce n'est pas la seule merveille de ce genre dont on nous ait parlé ; mais si je voulais en raconter seulement une partie, il me faudrait plusieurs volumes.

J'aime donc mieux m'arrêter là et laisser deviner au lecteur chrétien ce que la vue de tant de prodiges excite de foi, de bonheur et de reconnaissance d'une part, et, de l'autre, combien cette foi et cette gratitude sont de nature à ne pas tarir la source des célestes bénédictions. Je n'omettrai pas de dire que la pierre sépulcrale de la sainte, où se lisent parfaitement son nom et les symboles de son martyre, est aussi exposée à la pieuse curiosité du fidèle. Tout à côté a été déposée la chaise où s'était fait apporter une dame française, percluse de tous ses membres, et guérie instantanément devant l'autel.

Pour nous, à trois heures, nous reprenions le chemin de Naples, les yeux toujours attachés sur ces montagnes à la cime neigeuse, au pied desquelles nous pûmes voir les ruines d'un ancien château, que les gens du pays appellent le château des barons, et qui me parut être quelque vestige de l'occupation normande. Nous répétions aussi, le cœur plein de joie, le beau refrain du cantique composé par M^{re} de N** :

Là-bas, bien loin, au pied des monts silencieux,
Comme un trésor divin isolé dans la plaine,
Le monde avec orgueil garde une part des cieux ;
Les pasteurs et les rois y cherchent Philomène !

Là, jamais, sans espoir, le malheur à genoux
N'implora la pitié de la vierge endormie.
Car son âme toujours flotte et veille sur nous,
Et le malheur sourit et retrouve une amie....

L'abbé V. POSTEL,

Ancien professeur au petit-séminaire de Paris.



LA PLAINTÉ DU MOUSSE.

Pourquoi m'avoir livré l'autre jour, ô ma mère,
A ces hommes méchants qu'on nomme matelots
Qui toujours aux enfants parlent avec colère,
Et se plaisent à voir leurs cris et leurs sanglots.
Toi, mère, tu rendais la douleur moins amère,
Ta voix était plus douce à celui qui pâtit ;
Si ces gens sont mauvais, la mer est bien terrible.
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ?

2me

Dans ton logis, le pain était bien noir, ma mère,
Mais ta main le donnait avec des mots si doux,
Que, pour moi, la saveur en était moins amère ;
Et puis, je le mangeais assis sur tes genoux.
Ici, point de pitié, personne, hélas ! qui m'aime ;
Et, lorsque le repas des autres se finit,
On me jette ma part en lançant un blasphème.
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ?

3me

Mais, qui vient donc encor troubler ma rêverie ?
Un bruit qui m'épouvante a retenti partout.
Voici l'aigre sifflet du maître qui nous crie :
Quittez votre hamac, allons, debout, debout !
On se parle tout bas, et chacun s'inquiète ;
J'entends les mâts craquer, et la mer qui mugit.
Tout le ciel est en feu, grand Dieu ! c'est la tempête !
Ma mère, qu'as-tu fait de ton pauvre petit ?

LES DEUX FRÈRES.

L'étude modeste orne l'esprit,
améliore le cœur, développe l'intelligence; mais si elle s'entoure
de présomption, malheur à elle,
elle devient mère de l'orgueil.

Il y a bien des écrivains qui s'en vont cherchant dans les hautes classes du monde des scènes à décrire, et qui écoutent aux portes des palais des rois, pour savoir les choses du siècle et les redire; moi, je n'agis point ainsi; sur les hauts lieux, il y a maintenant trop de sécheresse; la foudre du ciel y est tombée trop souvent; trop de visiteurs les ont explorés pour qu'il y ait encore quelque chose à y prendre. Et puis, si je parlais des rois, eux ne m'entendraient pas: les peuples font tant de bruit!... Je raconterai donc des choses simples, qui seront écoutées par les humbles et les petits. Les cèdres n'ont pas besoin de la main des hommes pour être arrosés; mais les fleurs mourraient, si le jardinier ne leur portait chaque jour leur part d'eau, et ne leur faisait avoir leur rayon de soleil...

Deux frères, nés le même jour, dans le même village et de la même mère, étaient destinés à gagner leur pain par leur travail; car leur famille n'avait jamais pu s'enrichir, et cependant ni le père ni la mère n'avaient été oisifs; mais, vous le savez, en ce monde il y a heur et malheur, et c'était le malheur qui s'était établi sur le seuil de leur pauvre maison,

et était resté là comme une sentinelle qu'on a oublié de relever de sa faction.

Les deux frères dont je vais aujourd'hui essayer de vous raconter l'histoire s'appelaient l'un Joseph, l'autre Robert. Leur père était menuisier, il leur fit apprendre son état dès qu'ils furent en âge de travailler.

Tous deux étaient adroits, et à seize et dix-sept ans on les citait déjà comme de bons ouvriers. Leur vie dans la petite ville de province qu'ils habitaient, n'était pas toute de peine et de travail ; ils avaient le dimanche et les fêtes pour le repos, et le soir, quand ils sortaient de l'atelier de menuiserie, ils avaient, avant les heures du sommeil, quelques heures de loisir.

Joseph, d'un caractère plus posé, plus réfléchi que son frère, allait à la veillée chez les frères des écoles chrétiennes, qui, après avoir enseigné à prier Dieu, à lire, à écrire aux petits enfants, trouvaient encore, quand venait le soir, de la force et du temps pour montrer l'arithmétique et un peu de dessin aux jeunes ouvriers. A ces enseignements, comme on le devine aisément, ils mêlaient toujours des préceptes de religion, ce qui faisait grand bien aux jeunes hommes, que les passions allaient saisir pour les égarer... Robert, lui, avait une fois travaillé pour un directeur de théâtre, et, depuis ce jour, obtenait souvent ses entrées au spectacle.

Vous voyez que les éducations étaient bien différentes. Chacune d'elles donna les fruits qu'elle devait porter.

Les deux jeunes menuisiers venaient d'atteindre leur dix-huitième année quand leur père mourut. A ses derniers moments, le vieil artisan fit venir ses fils près de son lit d'agonie, leur donna de sages

conseils et sa bénédiction, puis alla se reposer dans le ciel, après une vie toute de travail et de probité... Quand la mort frappe à une porte, elle ne s'en va pas tout de suite; un malheur en appelle souvent un autre : la femme du menuisier suivit de près son mari... Et voilà les deux jeunes gens maîtres d'eux-mêmes, à cet âge où on a le plus besoin de guide, à cet âge où les passions sont sur le chemin de la vie, comme des sirènes, pour chanter aux jeunes gens des paroles douces et trompeuses. Pour se garder des séductions, les deux frères eurent quelque temps le souvenir des conseils que leur père et leur mère leur avaient donnés avant de mourir.

Voir mourir ses parents, recevoir leurs derniers conseils, leur dernière bénédiction, c'est vraiment comme un *autre sacrement*. Il y a, dans cette terrible solennité de la mort, une grâce qui touche, qui remue le cœur, et qui quelquefois y demeure toujours.

Joseph et Robert partirent pour faire leur *tour de France*... et Robert, qui avait un ami à Paris, persuada à Joseph qu'il fallait commencer par là. Joseph avait un caractère doux et facile, et se laissait trop aisément conduire; lui qui n'avait pas de paresse quand il s'agissait de travailler, en avait quand il fallait renoncer à la volonté de quelqu'un; alors il se laissait aller sans résistance au courant de désirs qui n'étaient pas les siens.

Robert avait vu, bien jeune, cette disposition de son frère, et il agrandissait sa liberté de toute celle qu'il prenait à Joseph...

Paris n'a pas que de la boue et des rues sales et malsaines, il a aussi de beaux monuments; Paris n'a pas que des vices, il a aussi des vertus; et la religion, cet ange gardien de la terre, a, dans Paris, des cœurs bien voués à elle. Là où la corruption est

habile, la religion s'est faite ingénieuse. Comme une mère tendre, elle sort des villes, et va sur les chemins au-devant des jeunes gens qui arrivent... Craignant que le vice ne les héberge, elle va leur offrir des asiles purs.

C'est là le but d'une œuvre que l'on ne peut trop admirer, celle de *Saint-Joseph* ; elle veille à ce que les jeunes ouvriers qui viennent des provinces soient tout de suite placés en apprentissage chez des maîtres artisans qui puissent joindre de bons exemples à l'ouvrage qu'ils leur donneront.

Quand Joseph et Robert arrivèrent à Paris, ils rencontrèrent, un peu au-delà de la frontière, un pieux émissaire de l'association, qui sut facilement entrer en conversation avec eux, et leur faire son offre...Ce fut un grand soulagement pour les deux jeunes gens. A l'entrée de la ville immense, ils se sentaient oppressés d'inquiétude. Je crois que beaucoup d'arrivants à Paris pour la première fois éprouvent ce que ressentaient les deux ouvriers. A l'entrée de ce labyrinthe immense, où s'agitent tant de passions, d'où s'élèvent tant de bruits divers, le cœur est saisi par quelque chose de vague, et l'on se dit : Ici que m'advient-il ?...

Un honnête maître menuisier reçut chez lui Joseph et Robert, et les deux jeunes provinciaux n'avaient pas été deux jours chez lui qu'ils s'étaient déjà répété entre eux : Il ressemble à notre père ; il est bon et actif comme lui.

Dans cette maison, tout était réglé ; les heures du travail étaient bien fixées, les heures des repas également, et quand on s'asseyait à table, une douce aisance y régnait. Le maître et la maîtresse du logis, remplissant exactement tous leurs devoirs, n'avaient aucun de ces soucis que donnent les remords ; leurs

propos étaient gais, et jamais médisants. La chère qu'ils faisaient faire à leurs apprentis était la leur.

Que nous sommes heureux d'avoir été conduits chez de si braves gens ! disait souvent Joseph à son frère ; et Robert répondait alors : Oh ! oui, c'est comme chez nous... Mais bientôt ce dernier eut rencontré l'ami qui l'avait invité à venir s'établir à Paris. Un dimanche soir, il le rencontra sur le boulevard, en face du théâtre de la Porte-Saint-Martin... La rencontre fut ce qu'elle devait être entre deux amis ; ils s'embrassèrent cordialement, et se firent toutes les questions que l'on s'adresse lorsqu'on a été longtemps sans se voir. Robert apprit que son ami était maintenant machiniste du théâtre, et que, s'il voulait, il lui donnerait de l'emploi auprès de lui. Certes il y avait de quoi réjouir beaucoup Robert dans une semblable proposition, et cependant elle lui fit autre chose que du plaisir... ; il pensa subitement à Joseph, à son père, à sa mère, et cet éclair de ressouvenir l'empêcha d'accepter tout de suite.

—Tu hésites, lui dit le Parisien ; un théâtre, cela te fait peut-être peur !... tu es peut-être encore dévot ?... Robert ne répondit rien de bien distinct... Joseph, lui, aurait répondu plus franchement...

Le machiniste revint plusieurs fois voir Robert, et bientôt il fut facile de voir l'effet que produisaient sur lui ces visites ; elles lui faisaient prendre en ennui la vie réglée qu'il menait avec son frère chez l'honnête menuisier... Enfin, un soir il ne rentra pas, et Joseph reçut une lettre ainsi conçue :

“ Mon cher ami, c'eût été folie à moi de refuser les offres avantageuses que me faisait depuis quelque temps le machiniste du théâtre de la Porte-St-Martin... Tu sais que j'ai toujours eu du goût pour la mécanique ; je vais donc travailler avec lui, et là

je gagnerai beaucoup d'argent...Je n'ai pas voulu te dire cela ce matin, parce que tu m'aurais parlé de notre mère et des dangers que je vais courir. Sois sûr que l'on peut s'attacher à un théâtre sans se damner...Adieu, mon cher Joseph, nous nous reverrons *souvent*.

“Ton frère Robert.”

.....
Non, ces deux frères ne se revirent pas *souvent*; les routes qu'ils suivaient tous les deux étaient trop divergentes pour qu'ils pussent se rencontrer.

Robert, une fois dans ce monde de plaisir et de distraction, ne s'en tint pas à son état de menuisier; il était joli garçon, avait une belle voix; le directeur vit qu'il y avait en lui de quoi faire *un bon sujet*. Il le fit débiter dans les rôles d'amoureux. A dater de ce début, ce fut un entraînement, un tourbillon de succès pour Robert; succès qui, au bout de deux ans, ne se bornèrent pas au théâtre...car une célèbre cantatrice, passant par Paris pour se rendre à Londres et à Saint Pétersbourg, devint éprise du jeune comédien et l'épousa.

Dans sa nouvelle et brillante fortune, Robert n'oublia point Joseph; il lui envoya de l'argent, le vit le soir, mais pas chez lui, car il aurait rougi de laisser connaître à sa femme que son frère était menuisier.

Joseph, à peu près à la même époque, se maria aussi; il épousa la nièce du maître-menuisier chez lequel il était toujours resté à travailler. Au mariage de Robert, il y avait eu de la magnificence; au mariage de Joseph, il y eut beaucoup de joie et de bonheur.

L'éclat, la prospérité avaient tenté Robert. L'inno-

cence, la douceur avaient séduit Joseph. La fortune de la femme de Robert, c'était la faveur du public.

La fortune de la femme de Joseph, c'était l'ordre, le travail et l'économie du maître-menuisier qui, n'ayant point d'enfants, avait adopté sa nièce, et la regardait comme sa fille...

En ce monde, il y a bien des choses variables et inconstantes ; mais, certes, la plus ondoyante des choses humaines, *c'est la faveur du public*. Ce que le public, ce grand enfant, aime aujourd'hui, il le dédaigne demain. La femme de Robert, pendant son séjour à Saint-Petersbourg, attrapa du froid à un concert de la cour ; de ce froid, provint un rhume ; de ce rhume, la perte d'une note ; et de cette note perdue, et de ce rhume, et de ce froid résulta la froideur du public.

La femme qui n'a appuyé son bonheur que sur des applaudissements et des bravos, qui n'a vécu, pour ainsi dire, que d'encens, quand cet encens lui manque, ne vit plus qu'à demi, et dépérit bientôt comme une fleur qui manque d'air... Ces célèbres cantatrices qui parcourent le monde comme des reines, gagnant d'immenses sommes d'argent en chantant quelques airs, dépensent facilement ce qu'elles ont eu sans beaucoup de peine ; ce qui leur est venu aisément s'en va de même.... La fortune de Robert ne dura donc que peu de temps, car les créanciers de sa femme, ayant appris que les premiers théâtres des premières villes du monde ne la recherchaient plus, se mirent à sa poursuite, et bientôt diadèmes de diamants, bracelets d'or et manteaux de pourpre furent saisis et vendus...

Robert s'était marié à la prospérité de cette femme ; cette prospérité ayant fondu, comme la gelée d'une nuit devant un rayon de soleil, il se crut délié... et

abandonna la cantatrice devenue pauvre... Lancé dans le monde des théâtres, Robert en avait adopté les mœurs. Dans ce monde-là, on quitte tout de suite ce qui gêne, ce qui empêche de faire son chemin...

Un beau matin, Robert arriva à Paris ; sa première visite ne fut pas pour son frère ; elle fut pour le machiniste... Mais lui aussi *avait fait son temps de faveur* ; un autre, plus habile, l'avait remplacé.

Le directeur du théâtre avait aussi changé, car, sur les planches, les hommes s'usent encore plus vite qu'ailleurs. Robert alla voir le nouveau suzerain de la troupe comique, et n'obtint de lui que ces paroles : "*Monsieur, tous les emplois sont pris... ; et puis il me semble que vous avez beaucoup vieilli pour les rôles que vous désirez remplir...*"

Pauvre Robert ! tant de désappointements lui jetèrent du découragement dans l'âme, et le découragement lui amena une grave maladie... Le voilà, malade, dans un hôtel qui n'est guère fréquenté que par les comédiens ; ces hommes qui ne vivent que du plaisir des autres, qui passent leurs jours et leurs nuits à chanter ou à rire pour amuser le public, sont de mauvais gardes-malades... Robert fut donc bien isolé, bien délaissé... Et cependant la maladie devenait grave... ; l'argent commençait à manquer... Qui, dans ce cruel moment, va lui venir en aide ?...

Vous allez le voir.

Plus sage que son frère, Joseph avait cru que si la félicité existait quelque part en ce monde, c'était dans l'accomplissement de ses devoirs. Il avait pratiqué ce qui lui avait été enseigné et à l'église et sous le toit de son vieux père ; il s'était souvenu des derniers moments et des derniers conseils de sa mère, et ce souvenir l'avait empêché de prendre la

mauvaise route... Le souvenir d'une mère vertueuse, c'est comme un ange gardien.

Joseph, d'un caractère doux, d'un naturel obligeant, disposait chacun à l'aimer, et, pour être heureux, c'est bien quelque chose que de se faire aimer de ceux avec lesquels on doit vivre. Vous savez bien que dans les fabriques on humecte d'huile les rouages des machines pour les empêcher de crier ; eh bien ! l'amitié fait aussi aller la vie doucement et sans bruit.

Le premier bonheur de Joseph fut donc de se faire des amis ; et pour gagner la bienveillance des jeunes hommes avec lesquels il travaillait, et pour plaire au maître de la maison où il vivait, que faisait-il ? Il était prévenant et respectueux envers les personnes âgées, et bon camarade avec ses compagnons de travail.

Savoir bien parler, c'est beaucoup ; mais savoir écouter, c'est plus encore. L'homme à qui vous racontez vos aventures, vous l'intéressez peut-être ; mais vous vous faites un chemin sûr au cœur de l'homme que vous écoutez bien.

L'amour-propre fait parler.

La bienveillance fait écouter.

Joseph avait ce bon vouloir pour tous ; aussi, aucun ne lui était hostile... Ses camarades d'atelier savaient qu'il était pieux, et ils respectaient sa piété, parce qu'ils la savaient sincère. Quand la journée était finie, quand l'heure du repos était venue, le maître-menuisier était bien aise d'avoir quelqu'un qui l'écoutât (car, vous le savez, le vieil âge aime à raconter), et notre jeune ouvrier se trouvait toujours là le soir, écoutant le patron qui redisait sa vie passée, ses voyages et ses travaux. Pour être narrateur véridique, il faut que je dise tout : Angélique, la

nièce du maître-menuisier, avait dix-sept ans, était bonne et jolie, et elle se trouvait à toutes les veillées. Si elle n'avait pas été là, peut-être Joseph aurait manqué quelquefois à ces soirées, à ces soupers de famille ; mais, sans s'en rendre compte, il trouvait du charme à regarder la modeste jeune fille travaillant à côté de sa tante ; et elle aussi aimait à voir Joseph écouter respectueusement les récits un peu longs, un peu répétés de son oncle.

De part et d'autre il y avait attrait ; de part et d'autre, innocence ; c'était là un de ces amours dont les anges gardiens peuvent être témoins sans avoir à se voiler de leurs ailes.

Après le modeste souper, la prière du soir était dite en commun, et c'était Angélique qui la récitait tout haut... Joseph ne trouvait jamais la voix de la jeune fille si douce que lorsqu'elle priait ainsi pour toute la famille ; et quand elle disait : *Détournez, Seigneur, de cette maison, tout mal, toute embûche*, il se sentait un redoublement de ferveur ; il se disait au-dedans de lui : " Elle prie pour moi, prions pour elle," et alors il répétait : *Détournez, Seigneur, de cette maison, tout mal, toute embûche*. Et, de toute la prière, c'étaient les paroles qui lui portaient le mieux du cœur.

Or, s'il y a quelque chose de bon, de délectable sur la terre, c'est, certes, un amour comme celui qui naissait entre Angélique et Joseph, un amour que Dieu et les parents approuvent ; un amour qui sera une consolation pour cette vie, et qui ne fera rien perdre pour le bonheur de l'autre.

Qu'il y avait loin de cet amour né si pur, sous le toit de famille, dans cette atmosphère d'innocence, à cet autre amour que Robert avait, pour ainsi dire,

aspiré avec la fumée des quinquets et la poussière des théâtres !

Les fleurs sont belles partout, mais il y a comme du danger à se couronner de celles qui croissent près des mares fangeuses et empestées.

Quelquefois on dépense beaucoup de paroles, on écrit de gros volumes pour prouver aux jeunes hommes que la vertu donne plus de bonheur que le vice. Moi, je m'épargne tous ces longs discours, et je dis : Voyez Robert et Joseph ; l'un a cherché sa félicité dans le plaisir, et il a trouvé la misère et le délaissement ; l'autre a cru qu'il ne serait heureux qu'en restant bon chrétien, et le Dieu qu'il n'a point abandonné lui donne la paix et l'aisance, et comme un autre ange gardien dans une épouse douce et chaste, belle et pieuse.

Quelquefois sur un beau ciel vous apercevez un petit nuage noir qui fait tache sur l'azur... eh bien ! sur le bonheur de Joseph il y avait aussi quelque chose qui faisait tache, c'était la pensée de son frère... Depuis bien longtemps il n'avait reçu aucune nouvelle de lui... Qu'était-il devenu ? Sa position si brillante durait-elle toujours ?... Tant d'éclat ne s'était-il pas usé... comme un de ces feux qui brillent et qui s'éteignent tout de suite ?... Ces doutes lui pesaient sur le cœur. *A tout homme né de la femme*, il faut bien une peine quelconque ; celle de Joseph c'était l'incertitude de la destinée de son frère...

Le jour où Angélique venait d'être mère pour la première fois, le jour où Joseph avait senti doubler son existence, quand la voix d'un nouveau-né avait retenti dans son heureuse demeure, au moment où il se rendait à l'église..., une vieille femme presque en haillons l'arrêta, et lui remit un chiffon de papier sur lequel Joseph lut ces mots : *Viens avant que je*

meure ; viens embrasser ton pauvre frère Robert...

—Où demeure-t-il ? demanda Joseph à la vieille messagère ; où est-il ?

—Je vais vous y conduire.

—Il faut que je porte mon fils à l'église, et tout de suite après...

—Si la cérémonie dure longtemps, vous ne le trouverez plus en vie.

—Il est donc bien mal ?

—A la mort.

—Je cours auprès de lui... Mes amis, rendez-vous à l'église ; dans un quart d'heure, je serai avec vous... Mon enfant est bien, mon frère va mourir.

—Oui, et mourir sans un prêtre, sans lui parler de Dieu...

—Que dites-vous ?

—Que le pauvre moribond voudrait bien se confesser...mais que ses amis ne veulent pas qu'il fasse venir le curé....Quand il prie, quand il appelle le bon Dieu et la bonne Vierge, et son bon ange gardien à son secours, ils se moquent de lui, l'appellent capucin, jésuite, et leurs ricanements et leurs impiétés me donnent le frisson rien que d'y penser seulement....

—Dans ce cas, je n'irai pas seul auprès de lui ; je vais chercher le prêtre, et le mener au mourant.

—Ils ne le laisseront pas entrer...

—Nous verrons.

—Ils le maltraiteront.

—Avant qu'ils le touchent, il faudra qu'ils me tuent.

Et, en parlant ainsi, la douce figure de Joseph avait pris une expression de sainte colère ; son geste, de la force et du commandement. En un instant, il fut rendu chez le curé... et, peu de temps après,

conduit par la vieille garde-malade, il arriva au misérable réduit où gisait Robert, étendu sur un mauvais grabat.

Comment vous peindre la scène qui frappa alors ses regards et ceux du curé ?... Le moribond, pâle, la tête nue, les cheveux hérissés, le front ruisselant de sueur, les yeux hagards, agitant en l'air ses bras décharnés et ses mains amaigries, et, dans son délire, débitant des fragments de ses anciens rôles, redisant des paroles impures sur son lit d'agonie... Puis tout à coup, entrevoyant la mort, devinant son état... et criant : "Un prêtre... mes amis, un prêtre ! Ma mère m'a fait jurer de mourir chrétien." Et quand Robert venait à prononcer ces mots de *prêtre* et de *chrétien*, ses camarades, qui étaient assis à l'entour d'un bol de punch enflammé, se mettaient à éclater d'un horrible rire, d'un rire satanique.... Ce rire, mêlé de blasphèmes, retentissait, horrible, auprès du lit du mourant, quand Joseph entra dans la chambre. Sa douceur habituelle ne put tenir à pareille impiété : "Sortez !... sortez tous d'ici, cria-t-il d'une voix forte en s'avançant ; sortez, ou je vous écrase !..." Parlant ainsi, il avait saisi une chaise, et menaçait les buveurs impies...

— Qui es-tu, pour commander ici ? demanda un comédien, camarade de Robert.

— Le frère de celui qui se meurt ici.

— Eh bien ! nous, nous sommes ses amis.

— Vous, ses amis ! et pendant qu'il râle ses derniers soupirs, vous buvez et chantez !... Sortez ! je vous l'ordonne.

— Il faudrait être plus fort que tu ne l'es, pour nous faire peur...

A ces mots, une lutte allait s'engager : une bataille auprès du lit de l'agonisant !... Le curé s'élança entre

ceux qui étaient prêts à en venir aux mains, et dit avec sang-froid :

—Frappez-moi, mais laissez-moi remplir mon ministère auprès de celui que vous appelez votre ami.

—Il ne veut pas de votre ministère ; il ne croit ni en votre Dieu ni en vous.

—Cependant, il a demandé un prêtre.

—Il avait le délire.

—Et vous, avez-vous votre raison ? Comment ! cet homme va mourir, et vous lui refusez la consolation qu'il demande à grands cris !... Laissez-moi seul avec lui ; à mon tour, je vous l'ordonne, sortez... Au nom du Dieu qui a consolé vos mères à leurs derniers moments, je vous le répète, sortez...."

Le vieux prêtre prononça cet ordre d'une voix forte, et avec une autorité qui lui venait d'en haut. Cependant les impies hésitaient encore, quand Robert, tiré de son délire par la grâce divine, comprit tout à coup ce qui se passait auprès de lui ; et, se levant comme un fantôme, étendant ses bras sur ceux qui n'obéissaient pas au prêtre, cria d'une voix forte : "SORTEZ, OU JE VOUS MAUDIS !"

Il faut être dix fois impie pour ne pas craindre la malédiction d'un mourant ; aussi les camarades de Robert eurent peur, et se retirèrent... Alors Joseph jeta ses bras autour du cou de son frère, en lui disant comme le Joseph de la Bible :

—Je suis ton frère !... Je suis ton frère !...

Quand on est près de mourir, la joie peut tuer comme la maladie ; quand la lampe est près de s'éteindre, une douce brise comme un ouragan fait disparaître la flamme... Robert en était là ; aussi, il fut au moment de rendre son dernier souffle quand il se trouva seul avec le curé et son frère Joseph. Mais Dieu ne voulut pas qu'il mourût encore ; et le

frère vit aujourd'hui sous le toit de son frère, et le petit enfant que l'on portait au baptême quand la vieille garde-malade vint chercher Joseph, est devenu le bien-aimé de Robert... ; et celui-ci, en le caressant, répète souvent : " Dieu nous a tendu la main à tous les deux le même jour ; à toi, enfant, pour te recevoir dans la vie ; à moi, pour m'y retenir... ; que son saint nom soit béni ! "

Vte WALSH.



A SAINT JOSEPH.

Noble époux de Marie,
Digne objet de nos chants ;
Notre cœur t'en supplie,
Veille sur tes enfants.

2me

Le Sauveur sur la terre
Reçut tes soins touchants ;
Toi qu'il nomma son père,
Veille sur tes enfants.

3me

Témoin de sa naissance
Et de ses jeunes ans,
Gardien de son enfance,
Veille sur tes enfants.

4me

Au jour de la colère,
Tu ravis aux tyrans
Le Sauveur et sa Mère ;
Veille sur tes enfants.

5me

Toi dont l'obéissance,
En ces dangers pressants,
Devint leur providence,
Veille sur tes enfants.

6me

Toi dont la main féconde
A nourri si longtemps
Le Créateur du monde,
Veille sur tes enfants.



LES TRÉPASSÉS

2 NOVEMBRE

La mélancolie se trouve entre la joie et la tristesse ; elle convient mieux à notre nature que ses deux voisines ; mais ce qui convient à la nature ne suffit pas à la vertu qui, toujours contente de ce que Dieu fait, ne se plaint en rien tant que dans une aimable égalité d'âme.

Que de souvenirs amers, que de tendres regrets, que de larmes ce douloureux anniversaire ne ranime-t-il pas parmi nous ! Mais aussi que de précieux enseignements ne renferme-t-il pas pour le chrétien qui sait les comprendre !

Un jour, une âme de païen, mais une âme relativement pleine de vigueur et de nobles sentiments, se sentit trop à l'étroit dans l'enceinte même d'un palais de prince ; assez grande pour trouver plus petit qu'elle tout ce qui l'environnait, elle désespéra d'y rencontrer le bonheur et la paix. Riche, jeune et hardi, le sage Sadi quitte le toit paternel, et, dévoré du désir de découvrir quelque part cette autre pierre philosophale qu'on appelle le bonheur, il prend, dans ce but, la résolution de faire le tour du monde. Splendeurs des cours, jouissances des richesses, paisibles délices de la science, facile vie des camps, modestes félicités des petits, étourdissantes

illusions des grands, magnificences de la ville, poétiques retraites de la campagne, il vit, il goûta tout ; mais, nouveau Tantale, après cinquante ans d'infatigables recherches, sa soif restait, comme au premier moment, toujours brûlante et insatiable.

Un jour, c'était vers le soir, comptant demander au silence de la nature le loisir de s'abandonner à ses solitaires méditations, il s'en va sombre, désespéré, faire un dernier essai, se disant à lui-même : " Parmi les hommes, rien ; dans les choses mortes d'ici-bas, rien ; il faut arracher à la solitude son dernier mot aussi... " Et il arrivait insensiblement au milieu d'une vaste forêt. Tout y était majestueux ; la grande et solennelle voix du Créateur semblait passer et repasser avec la brise du soir à travers les taillis de la forêt séculaire ; la lune, comme pour éclairer les mystérieux tableaux, y lançait en abondance sa douce et pâle lumière. Le philosophe rêvait. Tout à coup il regarde autour de lui ; il voit, s'étendant à perte de vue, comme une charmillle immense au fond de laquelle il aperçoit un vaste, un gigantesque édifice, un temple dont l'imposante et sévère architecture jetait dans l'âme un invincible effroi. S'approchant, il lit sur le portail du temple ces mots étranges :

Ici, plus de larmes, plus de douleur ;
Ici, repos pour tous, paix et bonheur !

—O jour le plus heureux de ma vie ! s'écria alors le philosophe, dans une sorte d'extase ; ô bonheur ! chère divinité de ma vie, je t'avais cherché partout en vain ; je t'ai donc enfin rencontré !... Ici, sur le seuil béni du repos et de la paix, je veux terminer ma vie.

Il dit, et son noble visage était tout transfiguré

par la joie ; son œil plein de feu dévorait une à une chaque lettre de la mystérieuse inscription. Puis il avança d'un pas, et, d'une main tremblante de bonheur et d'impatience, il saisit la clanche de la sombre porte, la pousse. Elle s'entr'ouvre, il regarde et frémit... il voit, tout au fond, dans l'obscurité, quoi ? un tombeau !!!

L'histoire ne dit pas ce qu'est devenu le philosophe chinois, après cette foudroyante vision ; mais toujours est-il que son aventure reste, entre mille autres, comme un type frappant, une vivante image des douloureuses déceptions, des vaines inquiétudes et du sérieux dénouement de toute vie sur terre. Nous nous donnons successivement les uns aux autres la même leçon, sans en devenir plus sages. Tôt ou tard nous allons tous nous briser contre un tombeau. C'est sur ce monument, silencieux portique de l'éternité, que vient se rompre la longue chaîne de douleurs que nous traînons souvent de si mauvaise grâce. C'est là aussi que Dieu nous a donné la plus grande leçon :

Rois, magistrats, législateurs suprêmes,
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,
Dans ce sincère et fidèle miroir
Peuvent apprendre et lire leur devoir.

(J.-B. ROUSSEAU.)

Mais le tombeau et sa terrible épitaphe n'ont de signification profonde que pour ceux qui y voient une porte qui ferme un monde et en ouvre un autre, une halte entre deux vies, faite pour jeter une vive lumière sur l'une et l'autre. Enigme inextricable pour le païen d'autrefois, comme pour ceux d'aujourd'hui, la mort ne leur apprend rien ni sur cette vie ni sur l'autre, parce qu'ils ignorent ou veulent

ignorer le but de l'une et les grandeurs, les sublinités, les espérances, les châtiments de l'autre. Quand elle vient à eux à l'heure marquée, ils la regardent en face, ils la laissent faire, avec cette effrayante assurance, cette plate et grossière insouciance qui montre bien qu'à leurs yeux elle n'apporte ni mieux ni pire que les misères d'ici-bas. Ne vient-elle pas assez vite au gré de leurs dégoûts et de leurs désespoirs, ils se la donnent avec cet imbécile orgueil qui n'est que la lâcheté à supporter courageusement le poids de la vie. Pour eux, la vie n'est rien autre chose que la longue et pénible course d'un champion insensé qui, sans raison, sans but ni objet, lutte contre tout ce qu'il rencontre jusqu'à ce que blessé, fatigué, mourant d'inanition, il vienne s'abattre contre la porte de l'amphithéâtre. Mourir, pour eux, c'est finir, dans toute la force du mot. Et voilà pourquoi la vue d'un tombeau isolé, du dogme de notre immortalité et de nos destinées ultérieures, ne dit rien à leur âme.

Mais quelle bienfaisante lumière, quels reflets de bonheur la foi ne jette-t-elle pas sur le tombeau du chrétien ! Il y lit toute une autre épitaphe que le mécréant. Pour celui-ci, c'est l'écueil épouvantable où viennent s'évanouir son bonheur et ses espérances ; pour celui-là, le terme où finissent ses combats et ses travaux. Pour l'un, la fin ; pour l'autre, le commencement de la vie ; pour l'un, une nuit éternelle, le néant sans espoir ; pour l'autre, l'aurore d'un jour sans fin ; l'un y est précipité pour ne se plus relever ; l'autre y tombe doucement pour en sortir triomphant ; à l'un, il ôte tout ; à l'autre, il rend tout ce qu'il a aimé sur la terre. Voilà sous quelles couleurs différentes le tombeau apparaît aux individus ; de là vient une différence semblable, dans

le culte des tombeaux, entre les peuples anciens et les peuples chrétiens. Chez les premiers, qui ne voyaient rien au delà du tombeau, ce culte se réduit à rien ou à de froides et insipides formalités sans âme et sans vie ; là il n'y a ni tendresse ni souvenir, parce que le cadavre humain n'y est plus glorifié à cause de l'âme qui y demeura. Si parfois près d'un cercueil il échappe une larme, on cesse d'*aimer* ceux que l'on a perdus. Les traditions bibliques ont bien déposé chez eux un certain respect pour les morts. Ainsi, l'Egyptien conservait dans une urne la cendre de ses morts ; le Romain allait le 21 mars jeter les violettes du printemps sur les tombeaux, et le 21 mai, à la cérémonie appelée *Rosalia*, il y portait quantité de guirlandes de roses, et y faisait des festins somptueux, sans doute pour prouver aux morts que leur souvenir pouvait se mêler même aux plaisirs de ce monde.

Mais n'a-t-on pas vu, à Rome, des pleureuses de profession, salariées selon la quantité de larmes qu'elles pouvaient répandre ou feindre, aux funérailles des grands ? Ces fiers conquérants suivaient en cela, non la nature et les sentiments du cœur, mais la maxime d'un de leurs philosophes qui dit : " Le sage ne se laisse point émouvoir par la mort de ses enfants ou de ses amis (Sénèque)." Ainsi, les barbares, qui n'avaient pas un asile où reposer leur tête, pas un temple pour leurs divinités, apprirent cependant à remuer une pierre pour abriter les os de leurs aïeux, comme l'indiquent les monuments druidiques répandus sur la surface de l'Europe. Mais encore que de fois en cela n'étaient-ils pas guidés par des idées bien étrangères au respect pour les morts ! Ainsi, si Attila, qui n'eut durant sa vie qu'une habitation de planches battue par l'orage,

fut, à la suite d'une orgie, déposé dans trois cercueils d'or, d'argent et de fer ; si les soldats d'Alaric détournent le cours du Busenta, creusent dans son lit une fosse profonde et y déposent le corps de leur illustre chef, c'était par orgueil national, pour ôter à l'ennemi la satisfaction d'une dernière vengeance qu'il eût pu exercer sur le cadavre du conquérant.

Ainsi l'on voit que, si le paganisme a consacré la cendre des morts, il n'y a rien soupçonné, ni compris, ni senti de ce que le culte chrétien fait pour eux. Le christianisme a appris aux hommes à croire à l'éternité des affections, à ne voir entre ce cadavre que nous honorons, entre l'âme que nous regrettons et nous, qu'une séparation momentanée ; laissant entre vivants et morts des rapports vrais, efficaces et sacrés, il nous permet, nous ordonne d'aimer nos morts... de les aimer non seulement par une pieuse fiction et de loin, mais de les atteindre par l'action, de la communion des saints et de la rémission des fautes, de tendre ainsi la main à travers la porte du sépulcre et de porter aide et secours à ceux qui ne reposent pas encore en paix. De ces principes résulte quelque chose d'inouï, d'unique dans le monde ; ce qu'on peut appeler la douleur chrétienne. Voyez, un chrétien fait une perte douloureuse ; ce ne sont alors ni les cris sauvages de la nature aux abois, ni la stoïque et orgueilleuse insensibilité du païen et du philosophe ; s'il pleure, ce n'est point comme ceux qui n'ont point d'espérance ; la nature, chez l'homme de foi, souffre de ces dures séparations, mais l'âme parle à la nature le divin langage de l'éternité, celui-là même qu'elle tient du patient de Gethsémani ; comme lui, quand notre âme est triste jusqu'à la mort, quand la nature est comme brisée contre terre, suant sang et eau, nous disons aussi : Mon Père, s'il

se peut, que votre calice s'éloigne ! Aussitôt, l'ange de l'espérance nous relève, et sous son souffle, le côté divin de notre être nous fait ajouter ce mot sublime de résignation et d'amour : Cependant, que votre volonté soit faite et non la mienne ! Dans ce *fiat* divin, il y a quelque chose qui n'est plus de la terre, quelque chose que la douleur purement humaine n'eût jamais deviné ; secret du chrétien qui a fait dire à un roi d'Angleterre, Jacques II, ce mot sublime : "Je vous remercie, ô mon Dieu ! de m'avoir ôté trois royaumes, si c'était pour me rendre meilleur." C'est bien ici le cas de répéter le mot si plein de sensibilité et de foi que l'on trouve dans une lettre de Fénelon au P. Lamy : "Notre situation est triste ; mais la vie entière n'est que tristesse, et il n'y a de joie qu'à vouloir les choses tristes que Dieu nous envoie."

L'incrédulité est donc un monstre de cruauté à l'endroit des douleurs humaines ; sans cœur et sans entrailles, elle est d'une imbécillité grotesque devant un cercueil. Voyez cet infortuné qui a vu la mort moissonner à la fleur de l'âge un père, une mère, une sœur, un frère, un fils, une épouse, un ami ; voyez-le triste et solitaire errer près de la tombe où toute la vie de son cœur est ensevelie. Il pleure, mais il espère ; sa douleur est celle que le poète élégiaque exprimait si élégamment sur la tombe de son ami, sous la gracieuse allégorie d'une fleur : *Tanquam flos* :

Dès la première aurore, ah ! déjà, fleur chérie,
J'ai dû te voir faner.

Et ta belle corolle à peine épanouie
Vers le sol se pencher.

Je te reçus joyeux d'une main étrangère,
Et bientôt mes soins assidus

Te firent préférer mon jardin solitaire
 A ton premier jardin... Mais, hélas ! tu n'es plus...
 Quoi ! l'on voit prospérer et l'épine et l'ortie,
 Et la fleur, mon amour,
 La fleur qui seule encor pouvait charmer ma vie,
 N'a pu durer qu'un jour !...
 Mais aurait-elle ainsi passé sans espérance ?
 Non, la main de Celui qui donne l'existence
 Du calice a tiré le germe précieux ;
 Et de ce sol aride
 Elle l'a transplanté dans le jardin splendide
 De l'immortalité des Cieux !
 Puissé-je, tendre fleur, à l'abri des alarmes,
 Sur mon sein t'y voir à jamais !
 Jusques-là, d'ici-bas, chaque jour, mes regrets
 T'offriront quelques larmes.

(*Élégie de PŒFFEL, trad.*)

Ainsi se console le chrétien par l'espérance de re-
 voir les siens au céleste rendez-vous. Mais vous, ô
 apôtres du néant et des séparations éternelles !
 qu'auriez-vous à lui dire ? Ah ! par pitié, éloignez-
 vous ; souffrez que le malheureux *espère* encore, afin
 qu'il puisse toujours aimer ; laissez l'ange de la
 prière lui dire comment d'un monde à l'autre les
 âmes s'unissent et s'entendent par le commerce sa-
 cré de la foi, de l'espérance et de la charité ; car ces

Ineffables vertus, filles de la prière,
 Trois chastes sœurs, au pied du trône de lumière,
 Attendent que le Ciel, ensemble ou tour à tour,
 Les envoie en message au terrestre séjour.

(MILLEVOIE.)

A leur voix, le nuage funèbre est dissipé aux yeux
 de l'infortuné qui reste ; un charme divin pénètre
 son âme attendrie, mais non brisée ; ce ne sont plus
 alors ces effrayantes ombres du tombeau, ces restes

déplorables dont la vue soulève le dégoût ; mais c'est un être tendrement aimé qu'il voit, qu'il sent près de lui et qu'il vient en quelque sorte de ressusciter par la vivacité de son espérance. Il comprend alors le vrai sens et la consolante profondeur de ce mot que chante l'Eglise : "*Vita mutatur, non tollitur* : la vie n'est pas enlevée à ceux que vous pleurez, elle n'est que changée." O espérance chrétienne ! quand on sait te comprendre, tout ici-bas change de face de sens et de couleur ! Alors

On sent que ta tendre parole
A d'autres ne peut se mêler,
Seigneur, et qu'elle ne console
Que ceux qu'on n'a pu consoler.

(LAMARTINE.)

Cette voix secrète, qui semble sortir des tombeaux chrétiens, explique peut-être pourquoi il est des âmes sur terre qui aiment à conserver leurs regrets et leur douleur dans leur primitive fraîcheur ; qui s'attachent à leurs tristes souvenirs, comme d'autres à leurs plaisirs, et qui, dans un autre sens que le poète anglais Selley, sur un cimetière de Rome, pourraient dire du leur : "Ce lieu rend amoureux de la mort." C'est qu'il est pour eux un livre toujours ouvert. Et, en effet, est-il une perte qu'il ne puisse adoucir ? La privation de la fortune ? il vous montre qu'elle dure si peu ; — les déceptions de la gloire ? il vous montre là tant de gloires oubliées ; — les misérables contrariétés de la vie ? ici elles finissent ; — la perte d'un être bien-aimé ? tout parle ici du moment de la réunion, le *rendez-vous* est connu et certain.

O vous tous qui avez prié en ces jours de deuil universel, n'entendez-vous pas déjà les âmes qui, du rivage de la patrie, vous crient en chœur :

Oh ! maintenant je suis noyée
Dans une volupté sans borne, et payée
De quelques peines d'un moment...
Oh ! malgré les hauteurs où son désir s'élance,
Le monde n'en saurait avoir l'intelligence :
C'est une éternelle espérance
Satisfaite éternellement.

(REBOUL, *le Dernier jour—l'âme d'une épouse.*)

Telles sont les idées, la doctrine, les mystères et les consolations que réveille en nous en ce jour, le glas de la mort ; qu'il tombe des sveltes tourelles d'une cathédrale ou du modeste clocher du village, c'est partout un même cri de l'éternité, une solennelle invitation à se souvenir du passé, à bien user du présent et à aspirer sans cesse vers un meilleur avenir, dans la commune patrie des âmes.

L'abbé HOFFMAN.



LA MORT CHRETIENNE

Je me voyais au milieu de ma course,
Dans la vigueur de l'âge le plus beau.
Et je me meurs, mon mal est sans ressource ;
Je vais entrer dans la nuit du tombeau.

2me

A ce moment, mon âme est interdite,
Elle se trouble, elle frémit d'horreur.
Trop courte vie ! Ah ! faut-il que je quitte
Tes faux plaisirs avec tant de douleur ?

3me

Oui, c'en est fait, j'entends Dieu qui m'appelle,
Il faut sortir du séjour des vivants :
En vain mon âme à ses ordres rebelle,
Dans ce séjour veut rester plus longtemps.

4me

Tel qu'un berger qui change de demeure,
Qu'on voit plier sa tente en un instant :
Ainsi, je pars, voici ma dernière heure,
Avant la nuit, le sépulcre m'attend.

5me

Je vois, Seigneur, votre main qui réclame,
Et qui reprend les dons que j'ai reçus ;
Je sens le coup qui va trancher la trame
Des jours heureux qu'elle m'avait tissus.

6me

Tel qu'une fleur, qu'au matin l'on voit naître
Et que le soir on verra se flétrir ;
A peine, hélas ! commençais-je à paraître,
Qu'il a fallu me résoudre à mourir.

7me

Je me flattais d'une espérance vaine ;
Mon cœur formait d'ambitieux projets,
Lorsque la mort dans le tombeau m'entraîne,
Et me ravit tant de charmants objets.

8me

Mes yeux frappés de mille objets funebres,
Portaient au ciel des regards languissants ;
La mort déjà les couvre de ténèbres
Et se saisit du reste de mes sens.

9me

Tout me refuse un secours que j'implore ;
Parents, amis, ils disparaissent tous ;
Point de remède au mal qui me dévore :
Ciel ! vous aussi, m'abandonnerez-vous ?

10me

Oui, c'est au ciel que s'adresse ma plainte,
C'est du Seigneur que j'attends mon secours ;
Mais c'est du ciel que me vient cette crainte :
C'est le Seigneur qui va trancher mes jours.

11me

Dans ce moment l'horreur de mon offense
A mon esprit, tout à coup, vient s'offrir.
Tant de péchés ! si peu de pénitence !
Et cependant je vois qu'il faut mourir.

12^{me}

Dieu tout-puissant, écoutez ma prière
Et laissez-vous désarmer par mes pleurs.
Que je jouisse encor de la lumière,
J'irai partout publier vos grandeurs.

13^{me}

Si cependant, il faut que je succombe ;
Si votre arrêt, Seigneur, est sans appel ;
Ah ! je consens à pourrir sous la tombe,
Mais recevez mon âme dans le ciel.



LE SERVICE DU MONDE

COMPARÉ AU SERVICE DE DIEU.

L'ordre est la source de tout bien ; le désordre est la source de tout mal.

Comme ces malheureux dont la faim torture les entrailles parlent sans cesse de pain qui nourrit et de viandes qui fortifient ; de même l'homme, né pour obéir, vante les charmes de la liberté ; et celui dont l'existence dépend d'un coup de vent, d'une goutte d'eau, d'un grain de sable ; qui tremble nuit et jour pour sa réputation, pour sa santé, pour ses plaisirs, pour sa fortune, n'a de louanges et d'estime que pour l'indépendance.

Bizarre contradiction ! souvenir égaré d'une grandeur qui n'est plus ! de quelque nom que ce superbe esclave décore sa servitude, elle n'en est pas moins réelle ; il peut la nier, mais il ne peut s'en affranchir ; seulement, il a le pouvoir de choisir entre deux maîtres, d'aller de l'un à l'autre, d'essayer de les servir tous les deux à la fois ; mais sa liberté ne va pas au-delà ; il faut qu'il en ait un qu'il servira plus ou moins ; comme il faut qu'il ait, pour vivre, un cœur, des poumons, du sang.

Ces deux maîtres, uniques objets de notre choix, chacun les a déjà nommés ; ce sont Dieu et le monde :

Dieu, qui nous a créés, de qui nous tenons tout ce que nous avons, qui nous conserve la vie, et qui nous en réserve une autre éternellement heureuse ou éternellement malheureuse, selon l'usage que nous aurons fait de celle-ci ; Dieu, qui peut tout contre nous, et contre qui nous ne pouvons rien ; Dieu, toujours fidèle dans ses promesses, toujours juste dans ses jugements, toujours bon dans ses actes, toujours saint dans ses préceptes ; Dieu, enfin, qui ne souffre que nous lui désobéissions que pour nous éprouver, et parce que nous ne pouvons lui échapper ; et le monde, réceptacle impur de tous les vices, de toutes les abominations, de toutes les erreurs, de toutes les misères ; le monde, qui n'a de pouvoir sur nous que quelques instants, qui nous tyrannise par ses exigences, nous fatigue par ses vicissitudes, nous dégoûte par son injustice, nous désespère par son néant ; le monde, enfin, qui paye en mépris les hommages qu'on lui rend, et en hommages les mépris dont on l'accable.

Hommes ! qui que vous soyez, habitants de la zone torride ou de la zone glaciale, barbares ou policés, grands ou petits, riches ou pauvres, jeunes ou vieux, ne dites donc plus que vous êtes indépendants ; voilà les deux maîtres entre lesquels vous êtes forcés de faire votre choix. La raison vous indique l'un, les passions vous conseillent l'autre ; prononcez...

Mais, prenez garde, votre éternité en dépend. Bien plus, votre bonheur même dans cette courte vie !

Que de tourments, en effet, que de craintes, que de soucis, que de déceptions, que de gênes, que d'assujettissements, que d'humiliations d'un côté ! Que de paix, que de contentement, que de satisfaction, que de confiance de l'autre ! Ebloui par le charme

trompeur des plaisirs dont la carrière s'ouvrait devant moi, immense et comme sans bornes, j'ai dit dans mon cœur, jeune alors : Je m'enivrerai de délices, je me rassasierai de tous les biens de la vie, je boirai à la coupe de toutes les voluptés, et chacun de mes jours sera marqué par de nouvelles jouissances. J'ai dit, et la fumée légère que le vent disperse, et la trace du navire sur les eaux, ne sont pas plus promptement dissipées que ma coupable illusion. Détrompé bientôt par la dure réalité, j'ai reconnu que tout, ici-bas, n'était que vanité, hors vous aimer, ô mon Dieu ! et vous servir.

Oui, tout n'est que vanité dans ce monde. Où sont ceux qu'il ait pleinement satisfaits ? Où sont ses partisans qui n'aient point de reproches à lui faire ? Si je jette les yeux autour de moi, je n'aperçois, aussi loin qu'ils peuvent découvrir, que vœux déçus, qu'espérances trompées, que regrets amers, que remords cuisants, que pleurs, que rage, que fureurs, que misères enfin, sous mille formes différentes. On dirait que, jaloux d'augmenter les supplices de ses esclaves, ce maître perfide et barbare en sait chaque jour inventer de nouveaux. Voyez cet ambitieux trompé dans ses projets, cet homme puissant et déchû du haut rang qu'il occupait, ce riche devenu subitement pauvre, comme ils se désespèrent ! comme ils se désolent ! comme ils se lamentent ! Nous avons travaillé pendant de longues années, s'écrient-ils, pour nous assurer ce qui faisait l'objet de nos désirs, et nous ne l'avons enfin possédé un instant, après une vie entière de soins, de soucis et de peines, que pour en sentir plus douloureusement la perte ! Belles années, que nous eussions pu mieux employer, vous êtes perdues pour nous sans retour ! Veilles, fatigues, humiliations que nous avons sup-

portées, votre récompense nous échappe ; il ne nous reste que la honte et les regrets !

Voyez cet homme, jeune encore, qui naguère excitait l'envie de tous ses compagnons de plaisirs, combien il est changé aujourd'hui ! Morne et silencieux, on ne le voit plus prendre part aux fêtes du monde ; sa vie s'écoule triste et solitaire ; le chagrin l'abat, l'ennui le ronge, le désespoir l'accable. Blasé sur toutes les jouissances de la vie, il s'en est rassasié, il s'en est enivré ; et voilà maintenant qu'elles lui paraissent fades et insipides ; voilà qu'elles n'excitent plus que son dégoût et son mépris ; il en voudrait maintenant inventer de nouvelles, et dans son impuissance, il languit, il se dessèche ; il ne vit plus que pour regretter le passé, déplorer le présent et craindre l'avenir.

Tout paraît sourire à ce grand de la terre, les obstacles se rangent devant lui comme pour laisser un champ plus libre à son ambition ; tout ce qu'il désire, il l'obtient ; tout ce qu'il entreprend, il l'exécute ; il est riche, il est puissant, il est jeune ; de nombreux serviteurs sont constamment occupés à prévenir ses désirs ; partout on chante ses louanges, on célèbre sa magnificence, on exalte son bonheur. Gardez-vous cependant de le croire heureux ; un chagrin domestique détruit tout ce vain échafaudage de félicité ; il n'est, pour ceux qui le connaissent, qu'une idole richement parée ; sous la pourpre qui le recouvre, ils ne voient qu'un tronc vide, séjour odieux dont les plus dégoûtants reptiles se disputent la possession.

Par combien d'autres nombreux et éclatants exemples chaque jour ne vient-il pas révéler aux hommes la perfidie du monde et la vanité de ses promesses ! Et qu'ai-je besoin de les retracer ici ? ce

ne sont point choses bien rares que des amis trahis par leurs amis, que des époux déshonorés par leurs épouses, que des pères malheureux dans leurs enfants, que des enfants malheureux dans leur père ; ce ne sont point choses si rares non plus que des infortunés qui gémissent, les uns de l'injustice des hommes, leur imputant à blâme les actions les plus innocentes, souvent même les plus vertueuses ; les autres, de la perfidie d'un ennemi qui sème contre eux la médisance et la calomnie ; ceux-ci de la dureté de leur supérieur ; ceux-là, de l'ingratitude de leurs inférieurs. Combien aussi qui pleurent la mort prématurée de leurs proches ! Combien à qui leur amour-propre fait éprouver le plus douloureux des martyres ! Combien qui tremblent journellement pour leur santé compromise par leurs excès, ou pour leur vie menacée par la vengeance d'un rival supplanté ! Combien qui se désespèrent en voyant leurs sueurs infécondes ne produire pour eux que des ronces et des épines ! Ce sont là de ces tristes vérités que personne n'ose nier ; tous en conviennent, tous en sont témoins, tous en ont de déplorables preuves à citer, et, plus insensés que ces barbares qui tiennent au singulier bonheur de se faire écraser sous les roues du char de leur idole, tous se précipitent en aveugles au-devant des coups du tyran qui se plaît à les immoler. L'expérience n'y peut rien ; la raison n'y est pas moins impuissante ; leurs intérêts eux-mêmes se taisent devant ce fanatisme de leur imagination abusée. Un peu de boue recouverte d'une enveloppe séduisante leur est offerte, et les voilà qui se jettent avidement dessus, qui se disputent sa conquête, comme des poissons affamés se disputent l'appât trompeur auquel ils vont devoir

la mort. Oh ! que le partisan du monde serait ridicule s'il n'était si à plaindre !

Car vous l'avez dit, ô mon Dieu ! et le ciel et la terre passeront, mais vos paroles ne passeront point. L'espérance des méchants est comme ces petites pailles que le vent emporte, ou comme l'écume légère qui est dispersée par la tempête, ou comme la fumée que le vent dissipe, ou comme le souvenir d'un hôte qui passe, et qui n'est qu'un jour en un même lieu...

Ils ne verront partout qu'afflictions, que ténèbres, qu'abattement, que serrement de cœur, et qu'une nuit sombre qui les persécuera, sans qu'ils puissent échapper à cet abîme de maux... Un vent violent s'élèvera contre eux et, comme un tourbillon, les dispersera ; leur iniquité changera toute la terre en un désert, et le trône des puissants sera renversé par leur malice.

Fuyons donc, ô mon âme ! fuyons un maître aussi dangereux ; sortons de cette Babylone impure, et gravissons la montagne sainte où réside le Dieu aussi fidèle dans ses promesses que magnifique dans ses récompenses. Si les abords en sont rudes et escarpés, sa main paternelle nous soutiendra, et les anges veilleront à ce que notre pied ne heurte point contre la pierre. Prenons confiance ; il n'en est pas ici, comme sous la tente des pécheurs ; pour réussir, il suffit d'une volonté entière et persévérante ; Celui qui peut tout se chargera du reste. C'est lui qui nous appelle, c'est lui qui nous invite ; il saura aplanir les difficultés du chemin. Nul n'a voulu aller vers lui, qui n'ait trouvé des secours suffisants pour triompher des obstacles. Marchons donc avec courage, avançons pleins de joie et d'espérance vers ce terme fortuné de notre voyage ; un Dieu nous y

convie ; les saints nous y attendent ; une éternité de bonheur nous y est préparée.

Pensées consolantes ! ineffables espérances ! Qu'avez-vous, mondains, qui puisse se comparer aux douceurs qu'elles répandent dans l'âme du véritable chrétien ? L'ombre et le temps, la terre et les créatures, voilà votre partage ; la vérité, le ciel, l'éternité, et, pour tout dire en un mot, Dieu, la possession de Dieu, tels sont, à lui, le but de ses veilles, le terme de ses travaux ! Elevé par sa foi au-dessus de tout ce qui passe, ah ! que sans regret et sans envie il vous laisse ce misérable monde où vous végétez, un jour, dans les déceptions et les larmes, et d'où vous sortez justiciables d'un éternel enfer ! Plus généreux et plus sage que vous, il n'a pas ravalé si bas ses affections ; il a voulu des biens plus dignes de son grand cœur ; et pendant que, victimes de vos folles erreurs, vous prostituez votre vie à la recherche de vaines jouissances que voit s'évanouir le moment qui les voit naître, lui, il projette la conquête d'un royaume qui durera encore lorsque, depuis des millions de siècles déjà, vous aurez déploré votre fatal aveuglement, d'un royaume qui subsistera éternellement. Venez donc encore, dans le délire de votre orgueil, insulter à ce que vous appelez notre faiblesse ! Venez donc encore nous vanter vos vastes conceptions, vos hardis projets, vos glorieux travaux, vos éclatants succès, vos plaisirs, vos fêtes, vos joies. Vanités, déceptions que tout cela ! L'espérance seule du chrétien demeurera éternellement ; seule elle survivra à cette dernière catastrophe qui terminera toutes les révolutions et fixera dans un néant stable et permanent l'instabilité des choses humaines. Oh ! qu'alors vos pensées seront bien changées ! Qu'alors vous verrez avec mépris ce que vous adorez aujour-

d'hui ! Mais, je vous le dis, l'heure des miséricordes sera passée.

Ainsi placé, par sa foi, bien au-dessus de tous les événements humains, le chrétien véritable jouit, dès ce monde, séjour de tant de misères pour l'impie, d'un avant-goût des délices du ciel. Il aime son Dieu, et il en est aimé ; il a placé en lui toute sa confiance, et il sait qu'elle ne sera point trompée ; que peut-il être ajouté encore à son bonheur ?

Heureux dans la prospérité, plus heureux encore dans l'adversité, qui lui offre les moyens d'augmenter ses mérites ; sa vie est une fête continuelle ; chaque jour qui s'écoule, emportant les regrets du mondain, le rapproche de la félicité qu'il attend, et augmente sa joie. Toujours content de lui et des autres, exempt de repentir et de remords, ou trouvant dans le remords un asile dans le repentir, il rentre en lui-même sans honte et sans reproche. " Il n'a pas besoin, pour exciter en sa faveur le plus tendre attachement, le plus vif intérêt, de ce vernis d'une politesse étudiée, de cette affectation, de ces marques de sensibilité qui disparaissent à la plus légère épreuve, et qui n'en imposent que quelques instants. Il plaira, sans même penser à plaire, parce que son cœur sera sur ses lèvres, et que ses dispositions affectueuses et bienfaisantes se peindront dans toutes ses actions... Ayant tout fait pour mériter la confiance de ceux qui l'environnent, il l'obtient, il en jouit ; il devient l'arbitre des différends qui s'élèvent autour de lui ; il concilie les intérêts les plus opposés ; il rétablit et fait régner la paix au sein des familles ; il règne lui-même sur tous les esprits, dans tous les cœurs ; et, témoin des hommages qu'on rend à sa vertu, le méchant est forcé d'envier ses succès, sa tranquillité et son bonheur."

Exempt de tous les vices, il n'en a pas à craindre les redoutables suites ; les poisons de l'envie ne souilleront jamais son âme innocente ; les soucis de l'ambition, les fureurs de la haine, les transports de la colère ne viendront jamais non plus troubler la paix dont il jouit ; l'amour ne l'emportera jamais au-delà des bornes d'une sage modération, et, fuyant tous les excès, il échappera à tous les regrets qu'ils traînent après eux ; il méprise les sales voluptés ; il a horreur de l'intempérance ; sa bouche, vierge de tous les propos offensants, ne s'ouvre que pour prononcer des paroles de paix et d'amitié ; fidèle aux devoirs de son état, courageux dans les travaux qu'ils lui imposent, compatissant aux misères du pauvre, bon époux, bon père, bon fils, bon ami, bon citoyen, tel est, tel doit être le véritable chrétien. Si, avec de telles qualités, tu le crois encore malheureux, toi-même, ô monde insensé ! prononce ta propre condamnation.

Toutefois, j'en conviens, si ses vertus le garantissent du plus grand nombre des maux qui pèsent sur l'impie abandonné sans règle et sans frein à ses passions, les misères de cette vie néanmoins sont si multiples, qu'il en est encore beaucoup dont le chrétien n'est point à l'abri ; mais il sait qu'il subit un temps d'épreuves destiné à lui faire mériter une félicité éternelle ; vos saintes Ecritures lui ont appris, ô mon Dieu ! que si sa vie est éprouvée, elle sera couronnée ; que si vous l'affligez, il sera délivré ; que si vous le châtiez, il pourra obtenir miséricorde ; il n'a pas oublié qu'il vogue sur une mer orageuse, dans un vaisseau dont vous-même voulez bien diriger la course ; et, confiant en un tel pilote, il se rit de la fureur des vents et de la violence des tempêtes. Plus son voyage aura été pénible, plus sa

récompense sera grande. Pénétré de cette consolante assurance, que peuvent contre lui les caprices du sort, les revers de la fortune, les douleurs de la maladie, l'injustice des hommes ? Tous ces maux n'auront de prise que sur son corps, jamais leurs fureurs ni leurs ravages n'arriveront jusqu'à son âme. S'ils lui font un moment payer son tribut à l'humaine faiblesse, bientôt sa tête abaissée se relèvera ; un regard tourné vers le ciel l'aura fortifié, et il retournera au combat plein d'un nouveau courage et d'une nouvelle vigueur. Car, qui est demeuré fidèle au Seigneur, et en a été abandonné ? ou qui l'a invoqué, et en a été méprisé ?... J'ai été jeune, dit le prophète-roi, et me voici arrivé à la vieillesse ; mais dans le cours de ma longue vie, je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni ses enfants réduits à mendier le pain....

Loin donc d'ici tous ces vains reproches que l'ignorance ou la mauvaise foi adresse à la religion du chrétien ! Elle est le plus beau de tous les codes de morale ; ses préceptes sont autant de bienfaits, ses espérances autant de riches consolations, ses menaces autant de salutaires avertissements. C'est elle qui soutient l'homme au milieu des nombreuses tribulations dont abonde sa courte vie, qui le relève de sa bassesse et lui garantit la noblesse de sa nature. En encourageant la vertu et en intimidant le vice, en excitant le repentir, elle ouvre aux individus et aux sociétés les plus abondantes sources de paix et de bonheur. Avec elle, tout est dans l'ordre ; chacun sème avec assurance ce qu'il récoltera avec joie ; sans elle, tout est dans la confusion ; le fort opprime le faible, en attendant qu'il soit lui-même opprimé par un plus fort ; l'homme n'a que le fer pour dernier remède contre le malheur ; et le mon-

de n'est plus qu'une arène sanglante où tous les vices et tous les crimes se disputent l'empire de toutes les misères. Que ceux-là l'apprennent, qui feignent de l'ignorer encore ; et s'ils n'ont pas le courage de la pratiquer, que du moins, à la vue de ses mérites et de ses bienfaits, ils aient la pudeur de ne pas l'insulter.

Pour nous, chrétiens, félicitons-nous de lui être restés fidèles ; et si parfois nos passions rebelles voulaient nous faire entendre qu'il est dur de vivre sous ses sévères lois, souvenons-nous aussitôt qu'il est plus doux encore de mourir dans ses sublimes espérances. C'est cette pensée qui a fait tressaillir de joie tant de saints au milieu des plus pénibles épreuves et des plus dures privations ; ce qu'elle a fait pour eux, elle peut encore le faire pour nous. Ayons leur foi ; comme eux, levons les yeux vers la montagne d'où nous attendons notre secours ; et comme eux aussi, nous aimerons à chanter avec le prophète royal : " Que le Dieu d'Israël est bon pour ceux qui le servent avec un cœur pur ! "

D'EXAUVILLEZ.



LA COMMUNION DU JOUR DE L'AN

Je n'ai jamais su goûter les plaisirs bruyants du monde, parce que je n'ai jamais pu en voir le commencement sans en voir la fin.

La conversation prenait souvent un tour un peu sérieux au presbytère de D**, et il n'était pas rare d'y échanger des idées sur des sujets purement religieux. Il faut convenir que l'endroit, aussi peu mondain que possible, leur allait à merveille, et l'excellent curé qui, par suite d'événements trop indifférents pour les rapporter ici, était devenu l'hôte d'une nombreuse et pieuse compagnie, avait un art exquis pour les introduire, sans que cela parût trop forcé.

Un jour, — je ne sais plus par quel méandre on avait passé pour en venir là, — on avait abordé avec une hardiesse que je ne chercherai pas à justifier l'une des questions les plus hautes et l'un des plus ineffables mystères de la foi catholique, on parlait de la très sainte Eucharistie.

On commença par des considérations générales sur le sacrement, sur les oppositions qu'il avait rencontrées, sur les écrits d'édification et de discussion dont il avait été la source ; puis, par un cours bien naturel, on en vint à raconter ses propres impressions, — autant du moins que de pareilles choses peuvent être racontées, — toutes les fois que l'on s'était approché de la sainte table ; et quelques-uns même se mirent à comparer leurs souvenirs et à se

rappeler ces heureux jours où le pain des forts leur avait donné les plus abondantes consolations. Ces souvenirs, si différents chez les uns et les autres, causaient forcément des préférences qu'il fallait expliquer, et qui donnaient lieu à des révélations curieuses. La plupart s'accordaient à regarder avec la plus vive sympathie leur première communion, et depuis, la pâque annuelle. Tous reconnaissaient, en effet, qu'il y avait une douceur extrême dans l'acte solennel qui sépare la première de la seconde enfance, et en même temps ils ne contestaient pas plus le caractère de majesté toute spéciale qui s'attache à la communion commémorative de l'institution même de l'Eucharistie, et fixée par l'Eglise pour être la plus universelle et la plus obligatoire de toutes. Mais ceci admis, les autres communions étaient abandonnées à l'influence des dévotions spéciales. Celui-ci avait un culte tout particulier pour quelque saint ou quelque sainte, celui-là avait été consacré, dès sa naissance, à la Mère de Dieu. Enfin, pour d'autres, certaine époque, certaine fête avaient été consacrées à jamais par les grâces reçues et les prières exaucées. Le caractère aussi dirigeait les célestes affections de ces âmes. Celles qui étaient surtout douces et humbles aimaient le berceau de Noël ; celles qui étaient plutôt ardentes et militantes se plaisaient à contempler les triomphes de l'Ascension.

Une dame, que nous appellerons par son nom de baptême, Emma, observa que celle de ses communions qui lui avait laissé les plus doux souvenirs était celle du jour de l'an. Elle y trouvait même, chaque année, de nouvelles forces et de nouvelles consolations, et la voyait toujours revenir avec un sentiment de bonheur. Cela causa quelque étonnement. Sans doute, la fête de la Circoncision a des

côtés bien attrayants, bien charmants, quand ce ne serait que la leçon d'humilité qui nous a été donnée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, se soumettant à la loi de la synagogue ; mais elle vient entre des fêtes plus importantes, à une époque de distractions mondaines, et peu de chrétiens, même parmi les fervents, la consacrent de cette façon. Emma s'aperçut de l'étonnement dans lequel sa préférence jetait tous ses compagnons et s'empressa d'ajouter :

—Cela tient à des raisons qui ne peuvent intéresser que moi, mais qui expliqueraient surabondamment ce que je viens d'annoncer.

Le curé sourit avec satisfaction, comme s'il se promettait d'entendre une histoire édifiante et intéressante, et n'hésita pas à lui dire :

—Si cela ne vous est pas désagréable, vous devriez nous donner ces raisons. Je crois que nous y gagnerions tous.

On s'empressa de toute part d'appuyer le curé, et la dame, sans trop se faire prier, commença en riant :

—Mon père était dans le commerce ; il avait débuté avec peu de chose ; mais quand je vins au monde, il était déjà riche. Toutefois, devenant plus ambitieux à mesure que la fortune lui souriait, il avait fixé dans son esprit un revenu fort élevé, et s'était fait le serment à lui-même de ne pas se retirer des affaires avant de l'avoir réalisé. Il travaillait donc avec une ardeur qui ne lui laissait presque point de temps à donner à sa famille. Il ne passait avec ma mère et moi qu'une heure ou deux le soir, et encore ne parlait-il alors que de ses opérations commerciales. Ma mère désapprouvait très fortement cette conduite ; il y avait longtemps, selon elle, que mon père aurait dû se retirer. Une aisance

qui s'accroissait sans cesse le lui permettait déjà depuis plusieurs années, et elle se laissait peu toucher par la perspective d'une fortune très considérable. Elle voyait avec terreur que la prudence dont il avait fait preuve d'abord diminuait autant que s'augmentait l'importance de ses entreprises. Il se laissait enivrer par le succès. Il semblait croire qu'il n'éprouverait jamais de revers. Pourtant déjà deux ou trois fois il n'avait échappé à de grands désastres que par des faveurs toutes spéciales de la fortune, et qu'il était vraiment téméraire de toujours attendre.

Ma mère n'avait pas voix au chapitre. Mon père tenait son intelligence en très petite estime, surtout parce qu'elle était pieuse. Il ne se figurait pas qu'une personne, avec des opinions qu'il trouvait si superstitieuses, pût donner un avis de quelque valeur dans les choses du monde. Même, s'il n'eût pas été aussi galant homme, il serait intervenu plus ou moins violemment pour entraver ou empêcher l'accomplissement de ses devoirs religieux ; et certainement, eussé-je été un garçon, il n'aurait permis, sous aucun prétexte, que l'on m'enseignât un culte, selon lui, au moins inutile. Ma mère profitait de cette tolérance. Elle oubliait ses chagrins et ses craintes dans une pratique constante. Elle trouvait même quelque compensation de bonheur dans la provision de courage qu'elle faisait pour l'avenir, et dont elle prévoyait qu'elle n'aurait que trop à se prévaloir. Ce lui était aussi une bien grande joie que de veiller sur le premier développement de mon âme, et de me guider vers Dieu, avec la sainte expérience qu'elle pouvait mettre à ma disposition. Elle s'étudia surtout à me faire faire une excellente première communion, tant par le choix du prêtre auquel elle

me confia que par la bonté de ses propres conseils. J'étais plus âgée qu'on ne l'est d'habitude quand on remplit ce solennel devoir, et comme je grandissais très vite, j'étais plutôt une jeune fille qu'une enfant, lorsque je renouvelai. Heureusement pour moi, je recevais de tout mon cœur les instructions qu'on me donnait ; j'en retirais le miel abondant et suave, et je me sentais plus forte, après la prostration complète de tout mon être au pied de l'autel. Je dis heureusement, car les moments approchaient où j'allais avoir surtout besoin d'être forte. La ruine que l'imprudence de mon père provoquait tous les jours finit par devenir imminente. L'année où je renouvelai fut signalée par des pertes énormes. Pendant ces derniers mois, nous glissâmes sans interruption le long de la voie terrible qui nous menait à une complète pauvreté. Ma mère restait sereine. Rien de ce qui lui était personnel dans ces malheurs ne paraissait pouvoir l'alarmer que légèrement. Toutes ses inquiétudes étaient pour mon père, qui s'abandonnait à de tels abattements, que nous redoutions qu'il attentât à sa vie. Pour moi, je l'avoue, je me laissais aller au désespoir, et je n'étais pas aussi résignée que je l'avais espéré.

Le mois de décembre arriva, et la faillite de mon père fut déclarée. Nous étions donc tout à fait perdus ; et loin d'avoir quelque débris à saisir dans notre naufrage, loin d'avoir quelque faible somme pour recommencer la lutte, nous nous trouvions au contraire fortement engagés vis à vis de plusieurs personnes. Mon père, dans ses moments de courage, faisait les plans que fait tout honnête failli. Il parlait de travailler de nouveau avec toute l'énergie de ses jeunes années, afin de rembourser ses créanciers et d'être réhabilité. Mais les difficultés énormes qui

surgissaient alors devant lui ne tardaient pas à le décourager. Tout en effet autour de nous tendait à nous enlever le peu de résignation que nous pouvions avoir conservée. Nous avions quitté l'excellent hôtel où depuis quatorze ans s'était passée toute ma vie, au milieu des jouissances du luxe et de toutes les satisfactions que la richesse peut procurer. Nous nous étions réfugiés dans un appartement petit, sombre et froid, dans une partie écartée de la ville de province que nous habitions, et que nous devions bientôt quitter pour Paris. Quel contraste ! A toutes les époques, il aurait été pénible ; mais alors je puis vous assurer qu'il le devenait particulièrement. Il n'y avait pas de famille où le jour de l'an fut plus gai que dans la nôtre. Nous avions beaucoup de connaissances qui cherchaient à se faire bien venir dans la maison, par de nombreux cadeaux faits alors à la fille unique. C'était d'habitude une fête continuelle pour moi que la dernière quinzaine de décembre. Mon attente, bien que surexcitée, avait toujours été comblée. Ce fut par ce côté que mon imagination se laissa prendre, et apprécia dans toute son étendue de misère la nouvelle position de mes parents. J'étais dans une chambre carrelée et sans feu. Je me tenais debout contre les carreaux de la fenêtre, et j'écoutais la pluie glaciale qui tombait sans interruption sur le pavé de la rue. Je restais ainsi des heures entières. Il ne venait personne. Et alors je pensais, avec un gonflement de cœur qui soulevait des larmes que je cherchais en vain à retenir, à mes autres jours de l'an, à toutes les visites que l'on me faisait, à tous les propos que l'on me tenait, aux belles choses que l'on me faisait mystérieusement entrevoir ; je pensais à tout cela, mais il ne venait personne, et je continuais à pleurer.

Enfin, ce sentiment d'amertume et de regret augmentant incessamment, je me trouvais, la veille du jour de l'an, dans l'état le plus pitoyable du monde. Je succombais littéralement sous un fardeau de tristesse. Au lieu des amis en cercle autour du foyer, du feu joyeux, des gaies lumières, des figures riantes, des propos insoucians, je n'avais autour de moi qu'une froide et énervante misère. Ma mère était malade au point de garder le lit. Mon père était tombé dans une telle taciturnité, qu'il ne m'avait point adressé la parole depuis deux jours. J'avais le cœur si gros, qu'il me semblait fondre dans ma poitrine, et monter à mes paupières du matin jusqu'au soir en larmes continuelles. Je sentais ma pauvre jeune tête s'en aller dans un accès d'hébétation et de folie ; et vers le soir, je tombai d'épuisement sur une chaise qui était à côté du lit de ma mère. Je cachai ma tête dans mes mains, et, pendant quelque temps j'éprouvai un certain soulagement à rester tout à fait sans pensée. Puis, il me vint subitement une idée toute nouvelle. Je me souvins que j'avais passé la fête de Noël sans assister au saint sacrifice, et j'observai avec honte que, précisément depuis nos malheurs, j'étais devenue plus négligente dans mes pratiques de dévotion, après pourtant avoir compté sur elles pour me soutenir pendant mes jours d'épreuve. Je sentis aussitôt le tort et la faiblesse de ma conduite. Je me levai, et je sortis seule, pour la première fois de ma vie, le soir, dans l'ombre. J'avais peur et j'avais froid ; mais je marchai sans m'arrêter jusqu'au portail d'une église. Elle était ouverte. J'entrai avec un battement de cœur, et ce fut avec un bonheur indicible que je vis l'un des confessionnaux occupé. Il me sembla que l'absolution du prêtre me rendrait à la vie et à la résignation. Je lui

racontai les causes de mon trouble. Il s'assura par quelques simples questions de l'éducation pieuse que j'avais reçue, et il n'hésita pas à me conseiller fortement, à m'enjoindre même de communier le matin. Avant de quitter l'église, je m'agenouillai dans une muette action de grâces. J'étais déjà beaucoup mieux. En rentrant, je fus moins frappée par la désolante tristesse d'une nuit d'hiver. Je me sentais toute légère, et je ne pleurais plus.

Je dormis peu cette nuit. Je voulais me lever de bonne heure, de façon à sortir furtivement, sans être aperçue. La crainte de ne pas me réveiller assez tôt troublait sans cesse mon sommeil; mais quelque vive que fût cette agitation, mon calme intérieur n'y perdait rien. L'ombre m'enveloppait avec une douceur que j'appréciais, et tombait lentement comme par gouttes de silence sur mon cœur, qu'elle apaisait. Du lit de ma mère j'entendais venir une respiration plus régulière et présageant un rétablissement de santé. Le soir même, en rentrant, j'avais trouvé une lettre de Paris adressée à mon père, et dont je l'avais souvent entendu dire qu'il espérait un heureux changement dans notre position. Je l'avais mise sur la cheminée, en attendant le lendemain matin. Les noires perspectives ne troublaient plus mon regard intérieur; il me paraissait que Dieu ne pouvait nous abandonner. J'étais déjà loin de la résignation, j'en étais déjà à la joyeuse attente du bonheur; et, comme une aube presque imperceptible pénétrait par la fenêtre, je me levai, après une nuit d'insomnie, plus fraîche, plus reposée qu'après un long sommeil. Je sortis sans réveiller personne, sans exciter d'attention incommode; dix minutes après, j'entrai dans l'église grande et vide. Nous étions une vingtaine à une messe de six heures, autour d'un

autel latéral. Là s'ouvrait pour nous la nouvelle année. A mesure que son premier matin sortait, de plus en plus clair, des ténèbres de l'éternité, le Roi de toutes les éternités sortait aussi de son tabernacle trois fois saint, et venait à nous sous la forme adorable de l'hostie. Je revins à ma place, et j'y tombai presque dans une défaillance de bonheur. Quand je me retirai, je m'aperçus que j'étais restée beaucoup plus de temps que je n'en avais eu l'intention. Il était près de huit heures. Les fidèles arrivaient en foule pour assister aux offices. Il était impossible que mes parents n'eussent pas remarqué mon absence. Je me hâtai de rentrer, non sans une secrète inquiétude d'être sévèrement réprimandée ; mais dans ce moment, toutes les croix me paraissaient légères, et c'était presque avec un sentiment joyeux que j'allais retrouver les sombres réalités de ma vie. Quel fut mon étonnement de ne subir aucuns reproches de la part de mon père, et de voir ma mère debout et aussi bien qu'elle pouvait l'être ! Elle vint à moi en souriant. " Je vais mieux, chère Emma, me dit-elle ; je sais d'où tu viens. Que n'ai-je pu t'accompagner ! "

Et mon père lisait la lettre qui était arrivée la veille.

L'expression de sa physionomie indiquait suffisamment que cette lecture lui était agréable. Quand il eut fini, il se leva et nous embrassa ma mère et moi, avec une tendresse que nous ne lui connaissions pas. " Cette lettre, dit-il, ne nous rend pas notre opulence, loin de là ; mais un de mes parents m'y offre une somme qui me permettra cette fois de lutter avec plus de prudence contre la mauvaise fortune ; et, qui sait ? peut-être, un jour ou l'autre, nous retrouverons-nous riches. "

Mais cela n'était rien, et il me réservait un plaisir autrement vif. Ma mère, se sentant mieux, voulut aller à la messe et me demanda mon bras. Aussitôt mon père de lui dire que ce serait lui qui lui donnerait le sien. Je suivis mes parents. Quelles impressions je ressentis alors ! Mon père était évidemment agité. Il résistait, mais déjà plus faiblement, à l'étreinte de la grâce. Enfin, à l'élévation, les larmes jaillirent de ses yeux baissés et indiquèrent que tout ce qu'il y avait de mauvais dans sa nature était définitivement vaincu. Moi aussi je pleurais. J'étais venue, pécheresse, demander grâce pour moi-même, avec l'aumône d'un peu de paix et de résignation, et tout m'était accordé par surcroît, et je recevais des bénédictions tout à fait inespérées et se pressant l'une sur l'autre. Quelques jours après, nous partîmes pour Paris. Nous y dûmes travailler sans relâche, pendant plusieurs années, dans un quartier malsain, dans un réduit sombre ; mais nous fûmes infiniment plus heureux et plus tranquilles alors qu'à l'époque de nos prospérités. Mon père avait trouvé une sérénité et une douceur qu'il n'avait pas avant sa conversion ; tout nous réussissait. Peu à peu notre fortune se refaisait ; mais ce qui nous charmait surtout, c'était la paix nouvelle de notre intérieur. Et, pendant ces années où je grandis et où je devins femme, vous pensez bien qu'il ne s'en passa pas une où la communion du jour de l'an fût négligée par moi. Année après année, je revenais ce jour-là remercier Dieu de ses miséricordes, et chaque fois il me remplissait le cœur d'une confiance toute chrétienne en sa bonté.

Dès que mon père se fut refait une honnête aisance, il s'empessa de quitter les affaires, afin de jouir, vers la fin de ses jours, de quelque tranquil-

lité. J'avais passé la vingtaine, et ma mère s'inquiétait de ne pas me voir mariée. Pour moi, je n'y pensais pas, et j'étais prête à faire en cela, comme en tout le reste, toute la volonté de mes parents. Je me mariaï donc, dès qu'ils eurent fait un choix, et, dans ma nouvelle position, avec mes nouveaux devoirs, je retrouvai, dans ma chère communion du jour de l'an, les mêmes encouragements pour le bien à faire, les mêmes récompenses pour le bien accompli. De nouvelles épreuves m'étaient réservées. Encore bien jeune et bien inexpérimentée, j'allais rester veuve avec deux enfants, deux fils à élever pour Dieu, pour le monde, à rendre bons pour le ciel et bons pour la terre.

Ici, Emma ramena contre elle, avec un geste charmant, ses deux beaux enfants blonds et souriants.

— Ils sont bien jeunes, ajouta-t-elle. Le moment n'est pas tout à fait venu où ils pourront se rendre compte de leurs croyances ; mais, la première fois qu'ils ont vu un jour de l'an, je les ai portés à l'église, je les ai élevés en offrande vers Dieu. Maintenant ils me suivent de leurs pas encore chancelants et enfantins, ils s'agenouillent d'eux-mêmes, et j'espère qu'ils ne perdront jamais l'habitude prise, et que, jusqu'au jour de leur mort, ils entreront dans chacune de leurs années, par cette humble, par cette radieuse porte, la communion du jour de l'an.

Elle se tut, et le curé s'empessa d'ajouter quelques paroles qui résumaient ce récit, en lui donnant toute sa portée.

— Voilà, madame, dit-il, une touchante histoire. Vous nous avez donné de vos préférences de trop bonnes raisons, pour que nous ne les concevions pas et pour que nous ne les sentions pas pénétrer

dans nos cœurs ; mais voici, ce me semble, la conclusion la plus naturelle des idées que nous venons d'échanger sur la très sainte Eucharistie ; c'est qu'à certains jours, suivant nos penchants, nos caractères, notre imagination, et suivant surtout le bon plaisir de la grâce, Dieu s'est donné à nous avec des douceurs spéciales, et que nous devons, en retour, dans la mesure humaine de notre force, chercher à lui être si constamment unis que nous arrivions enfin à n'avoir plus de préférence.

Ernest BLANCARD.



LA PRISON D'AMOUR

O de l'amour touchant miracle !
Le Bien-Aimé
Dans sa prison du tabernacle,
Reste enfermé !
Nous pouvons aller à toute heure,
A ses genoux ;
Son cœur a choisi sa demeure
Auprès de nous.

2me

L'exil passager où nous sommes
Est son séjour ;
Il se plaît au milieu des hommes
La nuit, le jour.
Il vivra jusqu'au dernier âge
Sur nos autels,
Pour soutenir dans le voyage
Nos pas mortels.

3me

Mais il accorde à l'amour tendre
Plus de bonheur ;
C'est en nous qu'il aime à descendre
Dans notre cœur ;
Il veut dans sa bonté divine
Tout se donner,
Et dans notre heureuse poitrine
S'emprisonner.

4me

Lorsqu'en mon cœur qui te désiro
Tu veux venir,
Jésus, tu m'ouvres ton empiro
De l'avenir.
Tu me donneras pour patrie
Tes beaux séjours,
Et j'aurai pour prison chérie
Ton cœur toujours.



JEANNE D'ARC

DE L'INSPIRATION DE JEANNE D'ARC. — APPEL
A LA FRANCE ET A L'ÉGLISE.

La vigilance et la prière sont
deux armes puissantes contre le
mal.

Voici un débat qui dure depuis plus de quatre siècles ; un débat où la gloire d'une des plus pures, des plus rayonnantes figures de notre histoire nationale, et la gloire de la France elle-même sont intéressées, engagées. Jeanne d'Arc fut-elle inspirée de Dieu, ou ne fut-elle qu'une hallucinée de la superstition ? Fut-elle une jeune fille ignorante et simple, séduite par son imagination, à laquelle l'esprit du temps prêta des ressources pour une séduction universelle et pour des prodiges de vaillance et de patriotisme ? Ou fut-elle un ange envoyé du ciel pour faire éclater la protection visible de Dieu sur la France, et ramener, par un ascendant surnaturel, dont ses hauts faits d'armes n'étaient que comme des éclairs, les esprits à l'ordre, les cœurs à l'union, les caractères à l'obéissance ; la France enfin à elle-même et à ses rois ?

L'histoire, depuis trois siècles, tourne autour de cette apparition du salut, sans oser prononcer le

jugement qu'elle porte en sa mémoire, en son cœur et sur ses lèvres. Elle est éblouie par l'évidence des événements; l'admiration et la reconnaissance l'entraînent; mais son peu de foi paralyse sa raison et lui enlève le bonheur de rendre hommage à une vérité qu'elle aime. La crainte de paraître crédule la rend ingrate et inconséquente. Plutôt que de reconnaître la main de Dieu sur nous et sur nos destinées nationales, elle se résigne à balbutier des contradictions entre ce qu'elle voit et ce qu'elle croit, et à laisser flotter son burin sans conscience en des hésitations douloureuses, qui accusent presque également sa sincérité et son courage.

Toutefois, si elle n'est pas décidée comme il faudrait, l'histoire au moins laisse entrevoir assez clairement, à travers le réseau des incertitudes de sa parole, de quel côté penche son cœur. Parmi cette foule d'ouvrages inspirés par la mémoire de Jeanne d'Arc, et dont, selon G. Gœrres, le nombre dépasse celui des années qui se sont écoulées depuis le martyre de cette héroïne, à peine s'en trouve-t-il où sa mission surnaturelle ne soit assez nettement accusée pour tous les yeux qui savent et veulent voir. Shakespeare lui-même, tout Anglais qu'il est, subit l'empire des faits; et, pour échapper à la flétrissure dont la mort de la pucelle a marqué sa nation pour tous les siècles, et cependant n'admettre point des phénomènes sans cause, il aime mieux la dire inspirée, armée, conduite par les puissances de l'enfer.

Un seul homme s'était levé, après trois siècles d'hommages plus ou moins explicites, mais universels, pour *profaner effrontément ce grand nom* et traîner cette sainte renommée dans des pages d'un cynisme sacrilège qui *étonne le vice*. Mais cette

grande insulte à la patrie, cette débauche du talent, ce crime du génie, comme l'appelle Chateaubriand, n'était pour cet insolent blasphémateur, qu'une de ses mille manières de braver Dieu et de se déclarer l'ennemi personnel du Sauveur des hommes. Il fallait peut-être à Jeanne d'Arc, après son bûcher allumé par la haine du nom français, cette suprême gloire d'être attachée à la colonne d'infamie avec la religion, avec Jésus-Christ, et par la même main infâme.

La conscience publique s'est détournée avec horreur et dégoût de cette prostitution de l'esprit et de la langue. La France a flétri le sacrilège et revendiqué sa propre gloire. La poésie s'est empressée de réparer les outrages dont le *dernier des hommes* l'avait rendue coupable. Il suffit d'indiquer, entre autres, les chants inspirés par Jeanne d'Arc, à Schiller, à C. Delavigne, à A. Soumet. De grands peintres sont venus pieusement transfigurer dans la lumière de leur pinceau, cette victime de la religion et de la patrie, qu'avait salie une plume criminelle. D'illustres princesses ont mis la gloire de leur génie et de leur foi à venger par leur ciseau, dans un marbre immortel, la pureté, la piété, le courage, l'humilité, l'inspiration de la simple et radieuse fille des champs. Par crainte peut-être d'être jugée complice d'un attentat sans nom, l'histoire est devenue, en cet endroit, plus explicite et plus chrétienne, et le roman lui-même n'a osé toucher depuis à cet épisode des faits de notre honneur national qu'avec un respect patriotique et religieux. "Aujourd'hui, dit M. de Chateaubriand, Voltaire lui-même serait forcé d'être Français par ses sentiments comme par sa gloire."

Nous étions là, et nous pouvions espérer que c'en était fait désormais de toute entreprise coupable sur

la vierge d'Orléans. Les moins crédules, les moins chrétiens disaient avec Chateaubriand : "*Quelque chose de miraculeux* dans le malheur comme dans la prospérité se mêle à l'histoire de ces temps. Une vision extraordinaire avait ôté la raison à Charles VI, des révélations mystérieuses arment le bras de la pucelle ; le royaume de France est enlevé à la race de saint Louis par une cause surnaturelle ; il lui est rendu *par un prodige*. On trouve dans le caractère de Jeanne d'Arc la naïveté de la paysanne, la faiblesse de la femme, *l'inspiration de la sainte*, le courage de l'héroïne."

Mais voici qu'un poète français, de la famille des Chateaubriand, un homme que nous avons tous aimé, que nous voudrions pouvoir toujours honorer, s'en vient hier, dans un recueil destiné à devenir populaire, sous de beaux prétextes de *civilisation*, avec l'apparent dessein de glorifier la patrie, ravir ouvertement, et par un jugement délibéré, à *notre sainte héroïne* l'auréole de son inspiration, à sa mission le caractère surnaturel, à ses actions le caractère miraculeux. Après avoir dit que l'historien ne doit pas discuter, mais raconter des événements de l'ordre de ceux qui remplissent la courte vie de Jeanne d'Arc ; après avoir reconnu que *cette histoire est plus semblable à un récit de la Bible qu'à une page du monde nouveau* ; après avoir reconnu que *lorsqu'on veut analyser la flamme, on s'y éblouit et on s'y brûle*, M. de Lamartine, dans le deuxième numéro de son *Civilisateur*, pose et soutient toute une thèse philosophique contre les *révélations mystérieuses* qui *arment le bras* de la libératrice de la France. Il s'arme lui-même de dédains très hautains contre ce qu'il appelle les *crédulités populaires*, les *puérilités de l'imagination populaire*, et tombe ainsi, sans le vou-

loir, j'aime à le croire, dans ce qu'il avait réprouvé, le sarcasme, cette impiété contre l'admiration, dont un grand homme, ajoute-t-il, a profané son génie en cherchant à profaner cette pauvre martyre de la patrie.

Il faut donc l'entendre dire dans sa langue sonore et trop peu articulée : " Jeanne d'Arc fut *pour son temps*, non seulement l'inspirée du patriotisme, mais l'inspirée de Dieu. Ces inspirations, dont les *crédulités populaires* font des merveilles, sont-elles, en effet, des *miracles surnaturels* ; des évocations matériellement divines, appelant par leurs noms de jeunes filles dans la foule, pour leur donner la mission de sauver leur nation ? Ou sont-elles simplement des *miracles naturels*, des sommations muettes de l'inspiration intérieure, des contre-coups épars et répercutés de l'impression d'un peuple entier résumant ses souffrances dans un seul cœur, son cri dans un seul cri, et opérant ainsi par une seule main le prodige du salut de tous ? L'historien sérieux ne se pose seulement pas ces questions et ces doutes ; il n'introduit pas dans l'histoire les *puérilités de l'imagination populaire*." Lors même que la plupart de ces syllabes se tiendraient debout sur un sens quelconque, qu'il y aurait quelque antithèse raisonnable entre des *sommations muettes de l'inspiration intérieure* et des *évocations matériellement divines*, M. de Lamartine, quoique grand poète et historien sérieux, sans doute, pourrait bien se poser des questions qui ont occupé Chateaubriand, Schiller, Shakespeare, G. Gœrres, de Barante, Lebrun des Charmettes et tous les autres princes de l'histoire et de la poésie. Que parlez-vous de *crédulités populaires* devant ces grands noms ? Que parlez-vous des *temps* de Jeanne d'Arc devant l'autorité des plus grandes illustrations

de votre propre siècle ? Que parlez-vous de *puérilités de l'imagination* devant une instruction qui se poursuit depuis plus de quatre cents ans en présence du monde entier ? Un historien sérieux sait parfaitement que "cette histoire merveilleuse a paru à la postérité plus digne que toute autre d'une attention spéciale et d'un examen approfondi. Tous les états et toutes les classes ont trouvé, dans son infinie variété, une matière inépuisable. Jeanne d'Arc a été célébrée dans les domaines les plus divers de la science humaine, par des historiens, des romanciers, des théologiens, des philosophes, des jurisconsultes, des tacticiens et des politiques, des généalogistes et des écrivains héraldiques, des prédicateurs et des orateurs, des poètes épiques, tragiques et lyriques, des magnétiseurs, des démonologues et amateurs de sorcellerie, des rhapsodes, des encyclopédistes, des journalistes, des critiques... Et toujours, le souvenir de la pucelle brille au ciel des temps passés, comme une étoile rayonnante, signe admirable de la miséricorde divine."

Avant d'être ainsi soumise au ban de la postérité, l'inspiration de Jeanne d'Arc avait subi la contradiction passionnée et l'incrédulité universelle de ceux-là mêmes que Dieu voulait sauver par elle. Elle ne fut acceptée ni de sa famille, ni du roi, ni des hommes d'armes, ni des hommes d'église, qu'après mille efforts et sur les preuves multipliées de sa mission divine. Son père parlait de la jeter à l'eau, le sire de Baudricourt voulait la souffleter, le curé de Vaucouleurs venait pour l'exorciser ; la petite escorte qui était chargée de la conduire près du roi, à Chinon, eut le dessein, la prenant pour une folle et redoutant les dangers auxquels elle l'exposait, de la mettre en lieu sûr, après l'avoir outragée.

Le roi refusa d'abord de la voir, et la remit aux mains de conseillers ecclésiastiques, juges autorisés pour le discernement des esprits. Ce ne fut qu'après de longues discussions, et après avoir souvent vu et entendu la merveilleuse jeune fille, que les principaux seigneurs et prélats commencèrent à croire qu'elle était inspirée de Dieu, comme elle-même le disait, et qu'on décida enfin qu'elle serait présentée au roi. Charles VII, à ce moment encore, voulut la renvoyer dans son pays sans l'entendre. Sa prudence ne se croyait pas suffisamment abritée contre la surprise et le ridicule. Sur les instances de la cour, dont l'incrédulité était déjà vaincue, le roi consentit néanmoins à soumettre la prétendue inspirée, qui lui promettait la victoire à Orléans et le sacre à Reims, à une double épreuve de son choix, où devait éclater l'esprit auquel elle obéissait. L'épreuve fut en effet décisive en faveur de la pucelle. L'incrédulité du roi fut vaincue, comme l'avait été celle de la cour. Cependant la mission de Jeanne n'est pas encore assez reconnue pour que le secours de son bras soit accepté. "Elle est de nouveau interrogée sur ses desseins par une respectable assemblée à laquelle assistaient, entre autres, quatre évêques et le duc d'Alençon. Elle répondit, comme la première fois, qu'elle venait de la part de Dieu... Mais tous ces hommes réunis n'osèrent pas prononcer dans une affaire aussi importante. Ils craignaient les railleries de l'ennemi... C'est pourquoi l'on résolut de l'envoyer à Poitiers. Là se trouvaient un parlement et une université, où l'on comptait un grand nombre de savants et de maîtres, qui durent interroger Jeanne derechef... Le roi s'y rendit pareillement. Ainsi fut convoquée dans cette ville, par ordre du conseil royal, sous la présidence de l'archevêque

de Reims, chancelier du royaume, lequel ne voulait pas croire aux promesses de la pucelle, une grande et solennelle assemblée de docteurs, de professeurs et de bacheliers, versés dans les saintes Ecritures et dans le droit civil et ecclésiastique, à l'effet d'examiner la doctrine et la foi de cette jeune fille qui se disait envoyée de Dieu pour rétablir le roi dans sa puissance. Ils devaient déclarer au roi, leur maître, *si elle disait vrai*, et s'il pouvait, en bon chrétien, accepter son secours...

“ Les professeurs, les docteurs et les bacheliers commencèrent l'un après l'autre à lui démontrer, par toutes sortes de preuves savantes, qu'on ne pouvait ajouter foi à sa mission divine. Jeanne ne se laissa point embarrasser. Elle opposa à toutes leurs raisons, à toutes leurs questions, à toutes leurs subtilités, de si solides et si belles réponses, que les professeurs et les docteurs secouèrent la tête, en disant qu'un savant ne parlerait pas mieux. Puis quand elle leur raconta comment les anges et les saints lui étaient apparus, et lui avaient parlé de la grande pitié qui était au royaume de France; comment là-dessus elle avait pleuré, et comment les saints lui avaient ordonné d'aller trouver le capitaine de Vaucouleurs et lui avaient promis de la conduire heureusement dans son dangereux voyage vers le roi; quand elle exposa tout cela, ce fut avec tant d'élévation et de dignité, que les savants furent étonnés d'entendre une simple et ignorante bergère dire des choses si merveilleuses et répondre d'une manière si habile et si sage à toutes les questions et à tous les doutes.”

Ils ne se rendirent pas pour cela. Les difficultés de la science s'annonçaient; les interrogatoires se multipliaient; les informations et les questions ne

finissaient pas. Ainsi se réalisait ce qu'elle avait annoncé, chemin faisant : " En mon Dieu, je scay bien que j'auray beaucoup à faire à Poitiers où on me meine ; mais messire m'aydera." Dieu, en effet, l'assista d'une manière visible dans cette lutte acharnée qu'elle eut à soutenir pendant plusieurs jours, en public et dans le secret, contre l'incrédulité raisonnée, savante des docteurs. Il lui fut probablement plus facile de délivrer Orléans des Anglais que de débarrasser de leurs doutes les professeurs et les bacheliers. Elle en vint cependant à bout. Le parlement et l'université avaient beau prétendre que ce qu'elle disait leur semblait impossible à faire, *disans que ce n'estaient que resveries et fantaisies ; il n'y eust celluy, quant il en retournoit et l'avait ouye, qui ne dist après que c'estoit une créature de Dieu.*

Christophe d'Harcourt, évêque de Castres, déclara enfin qu'il la croyait envoyée de Dieu, et les savants examinateurs formulèrent leur avis, en disant qu'elle était bonne chrétienne et vraie catholique ; que, vu ses bonnes mœurs, sa simplicité, sa réputation sans tache, la sainteté de sa vie et la sagesse de ses paroles, ils estimaient qu'on devait tenir ses réponses pour des inspirations de Dieu, et que le roi pouvait accepter ses services et l'envoyer à Orléans.

La réserve et la prudence avaient, ce semble, pris des précautions en rapport avec l'importance de l'affaire ; l'historien le plus grave s'en fût montré satisfait ; le tribunal le plus sévère n'eût pas poussé les minuties de la procédure aussi loin que le firent le parlement et l'université de Poitiers. Le roi Charles VII ne s'en contenta pas ; il voulut encore consulter les prélats et les personnages les plus considérés du royaume, et ce ne fut que sur leur réponse favorable qu'il se décida à donner à Jeanne d'Arc la per-

mission de paraître devant l'ennemi, à la tête de la chevalerie française, pour accomplir la volonté de Dieu.

On le voit avec évidence ; alors, comme aujourd'hui, les affaires graves étaient soumises à un sérieux examen ; alors, comme aujourd'hui, on savait que c'eût été une légèreté condamnable de confier, sur de simples paroles, les destinées du royaume aux mains d'une jeune fille inconnue. Les hommes de cette époque n'étaient pas aussi superstitieux qu'il nous plaît de le dire. " Ils savaient y regarder de près lorsqu'il le fallait ; mais ils ne fermaient pas dédaigneusement les yeux à toutes les choses miraculeuses et divines, sans même daigner approfondir les faits où il plaît à l'éternelle sagesse d'agir autrement que ne le conçoit l'entendement humain dans sa vanité et son indigence."

A ces faits, M. de Lamartine se contente d'opposer l'autorité de ces paroles tombées hier de sa plume : " La jeunesse, la beauté, l'innocence et la sainte candeur de la jeune fille furent sans doute le *charme surnaturel* qui fléchit les cœurs... Les femmes de la cour, faciles à croire, portées à séduire et à être séduites, sentaient que les moyens humains de relever la cause du roi étaient épuisés, et qu'un *ressort surnaturel, vrai ou supposé*, pouvait seul rendre l'enthousiasme avec l'espérance aux soldats et aux peuples. *Politique ou crédulité, tout était bon* pour une cause vaincue et désespérée !" Lorsqu'on fait ainsi l'histoire, on n'est plus un historien assez sérieux pour avoir le droit de parler des *crédulités populaires* et des *puérilités de l'imagination*.

Nous savons maintenant quelles barrières Jeanne d'Arc eut à renverser pour arriver jusqu'au roi de Bourges, quelles luttes elle eut à soutenir pour faire

accepter son inspiration et ses services. A ce point de son histoire, le critique doit se recueillir et se demander, chercher avec sévérité mais avec impartialité, le mot de cette difficile victoire. Par quels moyens la bergère dédaignée, moquée, méprisée, repoussée, parvint-elle à triompher de tant et de si invincibles obstacles ? La Hire avait beau s'écrier :

....Il n'est, dans le malheur,
De prodiges pour moi que ceux de la valeur.

.....
....Préférons, sous les murs d'Orléans,
Aux luttes d'une femme, un combat de géants !

La Hire subit, comme le roi, comme Dunois, comme la cour, comme le parlement, comme l'université, comme les évêques, comme le peuple, l'ascendant d'une enfant dont il devint, comme tous les héros ses compagnons d'armes et les émules de sa vaillance, le docile et fidèle chevalier, l'écoutant au conseil et la suivant au combat, lui obéissant partout. Quel fut le secret de ces étranges événements ? Ce ne fut point la surprise : jamais envoyé de Dieu, ou ministre des puissances de la terre, ne fut arrêté si longtemps au seuil de sa mission ; jamais prétention ne traversa plus d'épreuves. Ce ne fut point la cabale ; Jeanne d'Arc fut toujours seule et contre tous, à Domremy, à Vaucouleurs, à Chinon, à Poitiers, partout ; elle n'eut de complices que ses vertus et les esprits qui, disait-elle, lui parlaient. Ce ne fut point la science ; elle ne savait ni *a* ni *b*, elle ne signait pas son nom, et la science la persécutait. Ce ne fut point une longue préparation mystérieuse et des moyens de séduction élaborés dans l'ombre : sa vie avait été et resta toujours exposée à tous les regards ; elle était surveillée, épiée par la curiosité et par

l'autorité. Que pouvait d'ailleurs une jeune fille de dix-huit ans, dépaycée de lieux et d'habitudes, au milieu d'un camp hostile, en face d'une cour molle, qui trouvait dans le plaisir une suffisante compensation à la perte d'un royaume; en présence de guerriers dont l'impénétrable armure et la lance aussi fière que le cœur n'avaient pu sauver la patrie de sa ruine ? La houlette de Jeanne d'Arc était donc destinée à relever, rétablir tout ce que n'avaient pu défendre et préserver Dunois, La Hire et Xaintrailles, avec leurs invincibles épées et leurs vaillants hommes d'armes. Ce seul énoncé accuse une folie ou présage un miracle. Il n'y a que Dieu qui puisse confondre la force par la faiblesse, et renverser ce qui est par ce qui n'est pas. Dieu se plaît à ces jeux de sa puissance, pour pousser à bout nos présomptions, et nous démontrer qu'il ne se dessaisit jamais du gouvernement des choses d'ici-bas.

Jeanne d'Arc affirma, soutint et prouva son inspiration devant ses juges de toute robe et de tout esprit ; voilà tout son secret, le secret qui ressort des faits les plus avérés, et qui seul explique sa première comme ses dernières victoires. Sa parole, ainsi qu'il arrive toujours chez les inspirés que Dieu fait parler, portait avec elle dans son autorité, sa lumière et son efficacité, son propre témoignage ; un témoignage qui subjuguait les plus rebelles, et leur fait dire : Vraiment, le sceau de Dieu est ici ! Elle se présentait au nom du ciel, sans rien perdre de sa simplicité ; elle promettait les événements les plus incroyables pour l'avenir le plus prochain, avec cette assurance sereine qui parle parce qu'elle sait, et sans enthousiasme. Elle sanctifiait la plus belle des causes, et authentiquait ses affirmations par une vie irréprochable devant la science, devant la foi, devant

la vertu. D'elle aussi il fut proclamé *qu'elle était une femme de sainteté, et il ne se trouvait personne qui dit contre elle une parole de mal.*

Cependant son inspiration avait besoin encore d'autres témoins. Il faut révoquer en doute toute son histoire, ou bien il faut reconnaître que Jeanne d'Arc fut ce qu'elle disait être pour obtenir créance ; elle avait reçu *en sa main et sur ses lèvres la parole des signes* ; elle fut thaumaturge et prophète. Elle faisait des miracles et rendait des oracles. Il le fallait bien, puisque le miracle et la prophétie sont les moyens adoptés de Dieu pour autoriser les siens auprès des peuples, et puisque les peuples ne reconnaissent avec sûreté les ambassadeurs de la majesté divine qu'à ce double caractère extérieur et sensible. Jeanne d'Arc sait et annonce, sept ans à l'avance, les deux grands événements dont elle est appelée à être l'instrument ; et, dès cette époque jusqu'à l'heure où la bannière du salut de la France lui fut confiée par ordre du roi, elle se frayait la voie à la réalisation de sa mission par un public et continuel colloque avec l'avenir, auquel l'avenir ne manqua jamais de répondre. A ceux qu'elle devait convaincre, elle donnait rendez-vous devant telles ou telles manifestations libres de la volonté divine, et la volonté du Ciel se manifestait toujours au jour et à l'heure fixés d'avance, en la manière qui avait été prédite. C'est ainsi qu'elle annonça, et que se réalisèrent, sa réussite auprès du sire de Baudricourt, son heureux voyage à Chinon, son audience à la cour, la mort si prochaine du cavalier qui l'outrageait de son regard et de sa parole, à son entrée au château ; son triomphe à Poitiers, et finalement toutes les péripéties de ses longues et douloureuses épreuves. C'est ainsi que son œil découvrit, sous l'autel du sanctuaire de

Fierbois, cette épée merveilleuse et inconnue qui, dans sa main, devait toujours vaincre sans jamais blesser ; c'est ainsi qu'elle sut aller droit au roi malgré son déguisement, et lui découvrir le secret et l'inquiétude de ses propres pensées, quoique Dieu seul en eût été le confident. Chacune de ses paroles avait un écho certain dans les faits qu'elle annonçait. Voilà pourquoi l'on ne la crut plus folle lorsqu'elle disait : "Je suis envoyée de Dieu ici pour vous porter secours à vous, gentil sire, et à votre royaume, et le roi du Ciel vous commande par ma voix de vous faire sacrer et couronner dans la ville de Reims, et vous deviendrez le vicaire du roi du Ciel, comme tout vrai roi de France doit l'être." On remit en ses virginales mains les destins de la patrie, naufragée entre la démence d'un roi, les déportements d'une reine dépravée et dénaturée, et l'isolement découragé d'un dauphin trahi par sa mère, exilé par sa capitale, découronné avant d'être monté au trône, réduit à un trésor de quatre écus, et au dévouement désespéré de la ville d'Orléans qui, déjà, avait ouvert des négociations avec ses ennemis.

Nous touchions à ces jours où, dans leur sang plongées,
Les grandes nations de forfaits surchargées
Périssent... si bientôt, rétablissant leurs droits,
Dieu même ne s'assied au conseil de leurs rois,
S'il ne vient sous les murs des villes alarmées
Marcher à découvert en avant des armées !

C'était l'heure du miracle, le miracle se fit ; et la suite démontra surabondamment, de Tours à Blois, de Blois à Orléans, d'Orléans à Reims, de Reims à Paris, à Compiègne et à Rouen, que l'esprit de Dieu était sur cette vierge de salut. Elle savait, elle annonçait tout ce qui devait arriver ; la fin des tem-

pêtes et les suspensions d'armes ; ses victoires et ses blessures ; les attaques et les capitulations ; la mort prochaine, inévitable de cet insolent Anglais, l'arrivée inattendue de ce héros fidèle, de ce convoi si nécessaire. Ses *voix* la venaient exactement informer des conseils du Très-Haut, et elle n'ignora rien ni des malheurs qui l'attendaient, sa mission accomplie, ni de l'issue de son procès, ni même l'heure de sa mort. Elle fut assistée et inspirée jusqu'à la fin. Le procès de Rouen ajoute autant à sa gloire d'Orléans et de Reims, à sa gloire d'envoyée de Dieu, que ses hauts faits d'armes avaient ajouté d'évidence et de certitude à ses promesses et à ses affirmations de Chinon et de Poitiers.

Demandez maintenant à M. de Lamartine d'où venaient à la pucelle toutes ces lumières sur les choses qui n'étaient pas encore, il vous répondra que son *cœur l'illuminait*, que le *génie est l'inspiration du cœur*. Evidemment cette explication est aussi simple que celle donnée par l'illustre poète de l'ascendant de Jeanne d'Arc sur la cour et l'armée de Charles VII. Mais ne serait-elle pas trop naïve pour un grand historien ? O poète, ô historien, ayez moins peur de trouver Dieu ! Vos devanciers écrivaient : *Gesta Dei per Francos*, pourquoi n'auriez-vous pas écrit : *Gesta Dei per puellam* ? Est-ce que l'héroïsme de Jeanne d'Arc serait amoindri par son commerce avec les anges et les saints ? Est-ce que l'inspiration ôterait quelque chose à son génie et à son patriotisme ? Ne dites pas :

La France dans le ciel tient-elle tant d'espace ?

Vous ne seriez plus assez Français pour chanter nos gloires nationales. Chrétien éperdu dans la vague de vos pensées, vous avez encoré commis cette phra-

se qui offense du même trait de plume la France et la foi : " Quand tout est désespéré dans une cause nationale, il ne faut désespérer encore s'il reste un foyer de résistance dans un cœur de femme ; qu'elle s'appelle Judith, Clélie, Jeanne d'Arc, la Cava, V. Colonna, Charlotte Corday. A Dieu ne plaise que je compare celles que je cite ! Judith et Charlotte Corday se dévouèrent, mais se dévouèrent jusqu'au crime... Leur dévouement fut célèbre, mais il fut flétri. C'est juste ! " Charlotte Corday flétrie ! et par qui, je vous prie ? Vous-même ne l'aviez pas osé dans vos *Girondins*. Mais Judith criminelle et flétrie ! Ceci peut bien faire comprendre pourquoi vous ne croyez pas à l'inspiration de Jeanne d'Arc ; mais qui peut respecter désormais vos jugements ? Si les licences de votre verve ne s'arrêtent pas sur les limites du blasphème, on flétrira deux fois votre plume comme coupable de forfaiture contre le bon sens et contre la religion ; et ce sera juste !

Il est remarquable, pour le dire ici en passant, que M. de Lamartine, on ne sait par quel faux point de vue et dans quel intérêt, n'a de sévérités que pour les types vertueux de l'histoire, tandis qu'il n'a que des caresses pour les criminels de tout étage, pourvu qu'ils soient fameux. Il semble obéir à un égal besoin d'entamer les vertus de Louis XVI, par exemple, et de sa fille Marie-Thérèse, et de célébrer les vertus domestiques et publiques de leurs bourreaux. Le plus ferme jugement qu'il se permette de porter sur les mémoires les plus sinistres, est celui-ci, avec ses variantes :

Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus !

Mais, enfin, il est des figures dans l'histoire aux-

quelles le pinceau de M. de Lamartine n'a plus le droit de toucher ; des vertus qu'il ne lui est plus permis de peser dans sa balance faussée. Celles de Judith sont de ce nombre, la gloire de la main de Dieu la protège. Je voudrais, et il me semble que tout Français et tout chrétien doit vouloir qu'il en fût ainsi de celles de Jeanne d'Arc. Et c'est pour cela que je me permets d'adresser cet appel à la France et à l'Eglise : à la France, pour qu'elle prenne en main la revendication de toute la gloire de celle qui fut le salut de ses rois, la libératrice de son sol, la protectrice de sa foi ; à l'Eglise, pour qu'elle mette en lumière, à la face de l'univers, et consacre, s'il y a lieu, par son jugement solennel et irréfragable, la vérité de son inspiration, l'héroïsme de ses vertus, la sainteté de sa vie. Le temps est peut-être venu de cette suprême réparation. La France nouvelle doit, pour se faire pardonner, acquitter noblement toutes les dettes de notre passé, et elle semble le vouloir faire. Or, quelle dette plus sacrée que celle de la reconnaissance ? et quelle reconnaissance la nation française ne doit-elle pas à Jeanne d'Arc ! Nous n'avons qu'un moyen de l'élever jusqu'à la hauteur des services rendus, c'est de provoquer par un élan national, le procès de canonisation de celle qui, de par Dieu, au prix de ses humiliations, de ses héroïques travaux et de la mort la plus cruelle, nous conserva notre nom, notre nationalité et notre religion. L'exécrable procès de l'héroïne fut révisé pour l'honneur de la patrie et la honte de l'Angleterre. Le procès de la sainte devrait enfin être jugé par le seul juge compétent, par l'Eglise, à l'instance de la France, seule partie digne de poursuivre une pareille vengeance contre les faiblesses de l'histoire, et d'arrêter ainsi à tout jamais l'audace des écrivains les moins

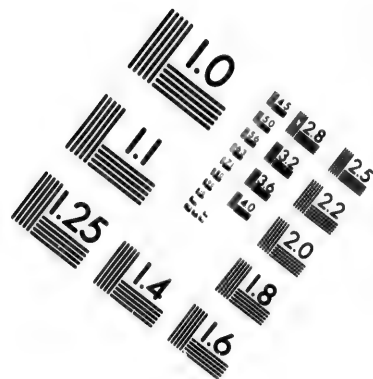
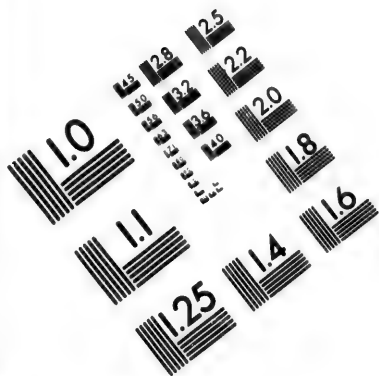
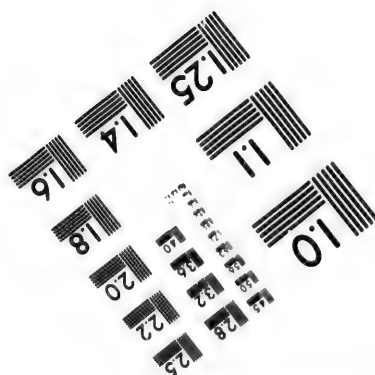
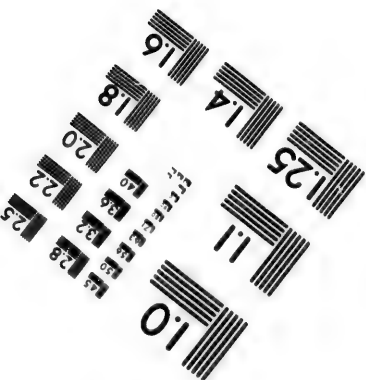
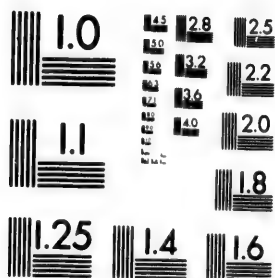


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



128 125
132 22
20

01

Français et les moins chrétiens. Quelque blasphémateur obscur pourrait bien encore attenter à l'aurole de la sainte, mais le jugement de la postérité serait irrévocablement fixé. Chacun, depuis l'enfant qui apprend les éléments de nos fastes, jusqu'à l'annaliste qui enregistre les événements de notre gloire, serait débarrassé de ce chaos d'incertitudes et de contradictions qui font que celui-ci n'ose risquer son jugement, et que celui-là n'entrevoit, dans le plus merveilleux instant de notre vie nationale, qu'une espèce de conte arabe et n'ajoute presque pas foi à sa réalité.

Il serait à l'avenir de Jeanne de Domremy comme de sainte Geneviève de Nanterre. Leurs personnes et leurs vies seraient également sacrées pour tous les honnêtes gens, de même que leur mission fut également providentielle, également salutaire à la France. Il a plu à Dieu que la nation la plus fière, la plus guerrière, la plus hardie de la terre, deux fois, en dix siècles, ait dû sa défense et sa délivrance à deux simples jeunes filles appelées à leurs miraculeuses destinées parmi la paix des champs et la sainteté de la vie pastorale. Oui, une bergère, quoi qu'en disent les *Débats* d'hier, nous fut donnée, à notre premier âge, pour nous préserver des ravages d'Attila, le fléau de Dieu ; une bergère nous fut donnée, à notre âge moyen, juste mille années après, pour nous délivrer des étreintes du léopard anglais, l'ennemi le plus puissant et le plus terrible qu'ait connu la France. L'une et l'autre furent remplies de l'esprit du Seigneur, dès leur plus bas âge ; l'une et l'autre eurent quelque chose à souffrir de leurs familles, et furent calomniées par l'incrédulité ; l'une et l'autre virent leur inspiration reconnue par les gardiens de la foi et les juges des esprits ; l'une et

l'autre commandèrent des convois guerriers; l'une et l'autre possédèrent l'amitié des rois de France, leurs contemporains; elles eurent la même dévotion à leurs saints de prédilection, le même zèle de la foi, le même amour de la France, la même pratique des plus belles vertus; mais l'une mourut chargée de jours et de grâces, au milieu de la vénération publique; et l'autre, chef-d'œuvre accompli en quelques jours, météore de salut pour les siens, de terreur pour l'ennemi, s'éteignit à la première fleur de sa jeunesse, dans les flammes de son martyre, laissant après elle, dans l'histoire de sa passion et de sa mort, l'éclat éblouissant de la sainteté la plus héroïque. Et celle-ci, c'est Jeanne d'Arc.

A l'heure où s'écrivent ces lignes, la patrie reconnaissante et repentante, rouverte et purifiée, par son pieux concours et par ses prières, le temple longtemps profané de la vierge de Nanterre, patronne de Paris. Ces hautes et magnifiques voûtes, ce dôme splendide ont enfin retrouvé leurs échos: la France s'en applaudit; la religion en est consolée. Vienne maintenant la réparation que j'ose proposer en faveur de la vierge de Domremy, et le parallèle entre ces deux pures créations de l'amour de Dieu sur nous sera complet!

Jeanne d'Arc n'a pas de temple parmi nous; elle n'en pouvait avoir jusqu'à ce que l'Eglise eût inscrit son nom sur les diphtyques sacrés. Mais c'était à la France à provoquer, suivant l'ordre des temps modernes, le jugement de l'Eglise, ainsi que, suivant l'ancien usage des fidèles, elle s'était empressée d'élever un oratoire sur le tombeau de Geneviève. Lors même que l'Eglise aurait cru devoir différer, refuser, si l'on veut, sa sentence, la démonstration de la France n'en eût pas moins couronné la mémoire de

la pucelle d'une nouvelle auréole de respect et de piété pour toutes les générations.

Eh bien ! c'est cette tardive, mais si juste démonstration de la France qu'il faudrait provoquer. Qui sait de quels barbares nous pouvons être menacés ? Nos ancêtres marchaient à la victoire en invoquant saint Denis ; l'invocation de Jeanne d'Arc, cette humble et douce terreur de nos ennemis, ne serait-elle pas un cri de guerre merveilleusement adapté à une époque où il faut réveiller le patriotisme sans provoquer à l'effusion du sang ? D'ailleurs, la vie de Jeanne d'Arc, consacrée par la religion, deviendrait plus populaire qu'elle n'a été jusqu'ici, et porterait l'heureuse contagion de ses exemples, la sainte chaleur de ses paroles dans toutes les âmes.

Quatre cents ans écoulés depuis sa mort ne sont pas un obstacle à sa canonisation : les témoins de ses vertus, les hérauts de son innocence, les juges de son inspiration, les preuves de sa constance dans les voies de Dieu, les traces du triple martyr de sa prison, de son jugement et de son bûcher, sont là devant l'univers entier qui remplissent l'histoire, et réclament hautement contre notre ingratitude.

Je n'ignore aucune des conditions que suppose une poursuite en canonisation. Je sais que "l'héroïsme qui caractérise les saints, plus facile à sentir qu'à décrire, est comme l'empreinte générale que doivent porter les vertus de ceux que l'on canonise. C'est lui qui donne à leurs mérites le poids qu'on ne saurait assez apprécier. Des obstacles puissants à surmonter, des ennemis redoutables à vaincre, des violences continuelles à se faire à soi-même, voilà l'objet du courage des saints ; des entreprises vastes, des desseins importants, des travaux rudes et constants, voilà celui de leur zèle ; des sacrifices amers

à la nature, des épreuves rigoureuses, de longs supplices, voilà la matière de leur pénitence ; un goût sensible pour la prière, des effusions fréquentes d'un cœur embrasé d'amour, des transports d'une âme affamée de la justice, des efforts soutenus pour atteindre au comble de la perfection chrétienne, voilà l'exercice continuuel de leur piété." Je sais que, pour l'Eglise, " ce n'est pas assez qu'on lui montre quelques œuvres éclatantes, ou certaines vertus portées même à la plus haute perfection. La sainteté doit être entière, et, pour imposer silence à la cause, il ne faudrait qu'un seul vice capable d'en ternir l'intégrité. L'esprit de la religion doit percer partout dans les saints, et bannir jusqu'à l'ombre de l'imperfection, autant que le peut la fragilité de la nature. Le mérite du héros du christianisme doit être pur et sans tache ; il doit être inaltérable et persévérer, avec des progrès sensibles, jusqu'au dernier soupir." Je sais tout cela, et ma confiance en l'heureuse issue d'un procès fait par l'Eglise à la mémoire de Jeanne d'Arc n'est pas ébranlée. Pour encourager, s'il était besoin, les catholiques de France à porter aux pieds du souverain pontife Pie IX l'humble supplication dont j'émetts l'idée, il suffirait de ces paroles glorieuses pour notre héroïne, écrites de la plume du pape Pie II, son contemporain : " Le dauphin, craignant d'être trompé, fit examiner Jeanne par son confesseur, l'évêque de Castres, théologien d'une science éminente, et la confia à la surveillance de nobles dames. Quand elle fut interrogée sur sa foi, elle ne donna que des réponses conformes à la religion chrétienne ; et, quand on scruta ses mœurs, on ne trouva en elle qu'une pureté virginale et l'honnêteté la plus sévère. L'examen dura plusieurs jours, et l'on ne découvrit en elle rien de feint, aucune

ruse, ni aucun mensonge." Toute l'histoire dont les documents sont infinis, est conforme à ces solennelles paroles. Contemporaine de Charlemagne et de Clovis, la pucelle eût partagé les honneurs de sainte Geneviève et de sainte Clotilde, et reçu de la piété plus d'hommages que n'en reçut le grand empereur auquel elle eût elle-même une si constante dévotion.

Il serait digne, on me pardonnera l'expression de ce vœu, il serait digne de Son Eminence monseigneur le cardinal de Reims, déjà si illustre pour tant d'autres réparations plus difficiles peut-être ; de monseigneur l'évêque de Rouen, dont la ville épiscopale fut souillée par le procès de la pucelle ; de monseigneur l'évêque de Beauvais, à qui son prédécesseur P. Cauchon légua comme un remords, dont il doit alléger son cœur et son église, la lâcheté de la double trahison du devoir et de la patrie ; de monseigneur l'évêque d'Orléans, si sensible à nos traditions de gloire, et si intéressé par son siège même à notre reconnaissance envers Jeanne d'Arc ; de monseigneur l'évêque de Poitiers, qui consacra les premiers élans de son grand esprit à célébrer dans la cathédrale d'Orléans notre héroïne, qui peut-être trouvera dans son palais épiscopal les procès-verbaux de ces séances du parlement et de l'université où éclatèrent si victorieusement la vertu, le génie, la sainteté, l'inspiration de Jeanne d'Arc ; il serait digne enfin de tous nos illustres évêques dont les prédécesseurs ou les sièges eurent un rôle dans la courte vie de notre libératrice, d'élever ensemble la voix pour convier notre foi et notre reconnaissance à un effort unanime pour obtenir, si c'est la volonté de Dieu, sa béatification et sa canonisation. Nos rois anoblirent sa famille ; notre piété doit faire plus, elle devrait lui dresser des autels à elle-même.

ple
ror
pa
dar
Die

Sur le tympan du portail d'une des églises de Paris, un artiste de renom a peint, autour du Sauveur en croix, les plus saints personnages de l'histoire de France. Or, entre saint Louis et sainte Geneviève, un peu en avant de saint Denis, se voit une figure sans nimbe, la tête et le corps humblement inclinés, le front jeune et pur, mais voilé d'une calme tristesse ; les yeux baissés dans une modestie angélique ; appuyant sa main droite sur une hache d'armes renversée, et portant, noire de feu et presque cachée dans les plis de son vêtement, la palme du martyre. Cette jeune fille si humble, qui n'ose lever les yeux sur son Maître crucifié, est présentée à Jésus-Christ par le saint roi et par la patronne de Paris : ils ont l'un et l'autre cette confiance assurée que donnent les lumières et la possession de la félicité éternelle. Ils savent les mérites de leur protégée et la place qu'elle occupe dans l'amour du fils de Dieu ; ils semblent se reconnaître inférieurs à cette victime de la religion et de la patrie, dont le visage et les vêtements paraissent encore, à l'entrée du ciel, éclairés par un reflet des flammes qui consumèrent son corps.

Et cette ombre si pure et si belle, c'était

La vierge d'Orléans qui vers son Dieu montait.

Je bénis l'artiste de l'avoir placée dans cette page pleine de foi, en la compagnie des saints, non couronnée encore mais suppliante, et attendant sous le patronage de saint Louis et de sainte Geneviève, dans cette place où ne sont admis que les amis de Dieu, le moment où l'Eglise l'admettra dans sa

gloire de la terre, comme le Seigneur l'a reçue dans
sa gloire des cieux,

1853,

L'abbé R. RAVAILLÉ.



LE CŒUR DE JESUS

AU SAINT TABERNACLE.

Pauvre exilé sur la terre étrangère,
Si d'un ami tu cherches le secours
Que ton regard au divin sanctuaire,
Sache trouver le charme de tes jours.
Jésus, caché dans l'humble Eucharistie,
Est ton conseil, ton doux consolateur,
En parcourant les déserts de la vie,
Prends pour appui son adorable cœur.

2me

Toi qui gémis dans l'amère souffrance,
Dont les instants ne sont que des soupirs,
Au tabernacle est ta seule espérance,
Le Dieu sauveur y comble tes désirs.
De tous les maux, c'est le baume céleste,
Il calmera ta plus vive douleur.
Prends-le pour toi, laisse au monde le reste :
Tous les vrais biens habitent dans son cœur.

3me

Et toi, pécheur, qui de tes lourdes chaînes
Sens les tourments s'aggraver chaque jour,
Près de l'autel, viens déposer tes peines,
Viens y puiser la douleur et l'amour.
Ah ! ne crains pas de répandre des larmes :
Près de Jésus, elles n'ont que douceur ;
Au repentir se mêlent bien des charmes,
Quand on les cherche au fond du divin cœur.

4me

Ame fidèle, en cette aimable hostie
Si désormais tu places ton espoir,
De ton Jésus, victime anéantie,
Porte en tous lieux l'adorable vouloir.
Dis, qu'exilé par l'amour qui le presse,
De tous les siens il ferait le bonheur,
Si, comprenant sa divine tendresse,
Ils voulaient tous se jeter dans son cœur.



m
to
se
ne
du
to
ge
les
do
il
ve
ou
de
si
jus
I
mo

LE PURGATOIRE

ET LA

SEMAINE SAINTE.

Fiat ! prononcez-le ce mot, cœur brisé par la souffrance et la lutte ou déchiré par la séparation plus cruelle encore, et il sera pour vous un baume qui vous guérira.

Le cercueil venait d'être emporté de la chambre mortuaire..., et le vieil intendant recommandait à tous les ouvriers que la mort emploie, aux ensevelisseurs, aux cloueurs de cercueils, aux plombiers, de ne pas faire de bruit dans l'escalier..., car le cabinet du milord n'était pas loin..., et tous ces bruits, et tous ces heurtements, toutes ces inconvenances de gens que l'habitude a rendus irrespectueux envers les morts, font tant de mal aux pauvres familles dont le cœur saigne !... Certes, nous le savons bien, il n'y a pas de bruit humain assez puissant pour réveiller ceux qui dorment dans l'étroit lit de planches ou de plomb ; mais malgré cela, je voudrais autour de ceux qui viennent de mourir un silence si grand, si profond, si respectueux, que l'on put entendre jusqu'à la plus petite larme.

Les larmes des vivants sont les louanges des morts, n'en perdez donc pas une, et pour qu'elles

coulent bien, ayez beaucoup d'ordre, de calme et de respect dans les pompes funèbres. Oh ! que nous sommes encore barbares sur ce point !... Mais revenons à lord Stendall. Il était seul dans son cabinet ; il n'y était point agenouillé. Lord Stendall était protestant, et les protestants ne prient pas pour les morts ; un catholique avec une âme aussi tendre, aussi aimante que celle du noble Anglais dont je vais raconter l'histoire, aurait été, dans ce moment terrible, prosterné devant le crucifix, et là ses larmes auraient coulé moins amères. Car, avec notre croyance à nous, la mort ne rompt pas tout entre ceux qui viennent de quitter le monde et ceux qui y restent ; mais le froid protestantisme a prononcé qu'avec le dernier souffle tout était fini ; il ne vous dit pas sans doute d'oublier les morts, et vous recommande même d'en garder le souvenir ; mais avec ses dogmes, tous vos plus tendres souvenirs leur seront stériles.

Votre amour, vos soins ne peuvent leur être utiles que tant qu'il y a encore un faible lien pour retenir leur âme à la terre. Quand ce lien est tranché, quand la mort a mis sa main de glace sur le corps et a dit : *Ceci est à moi !* avec le protestantisme tout est fini. Lord Stendall, qui venait de perdre une épouse adorée, sentait tout ce que sa croyance avait de cruel ; il aurait voulu prier pour elle ; mais les enseignements qu'il avait reçus lui avaient appris que *tout est décidé sans rémission au moment suprême.*

Oh ! que le catholicisme, religion d'amour et de tendresse, a mieux compris le cœur de l'homme avec toutes ses poignantes douleurs ! Il a, pour ainsi dire, allongé la vie ; car, par delà la tombe, avec ses prières, nous pouvons rendre encore des services à ceux que nous avons aimés ; après notre mort, ceux

qui nous auront aimés pourront nous prouver qu'ils nous aiment encore.

Lord Stendall avait une partie de sa famille catholique. Il avait souvent entendu parler de nos croyances, et souvent son âme exaltée et rêveuse s'était trouvée mal à l'aise dans le protestantisme, ennuyé, fatigué comme un homme placé debout sur un sol aride et desséché. Le malheur qui venait de le frapper le décida presque à se faire catholique. Sans sa vieille mère, très zélée protestante, il eût cédé tout de suite à cette sainte inspiration ; mais son abjuration aurait fait tant de peine à sa mère qu'il hésitait encore, quand les médecins lui signifièrent que s'il voulait conserver sa petite fille, enfant de trois ans, il fallait la conduire en Italie ; car lady Stendall était morte de la poitrine, et pour que son enfant n'héritât pas du mal qui avait tué sa mère, le pauvre petit être avait besoin du suave climat du midi, avec ses brises tièdes et parfumées.

Lord Stendall partit donc de Londres, il y a quelques mois : il venait de clore une tombe, il emporta un berceau... Il arriva à Paris vers la fin de l'hiver. Il ne voulait y faire qu'une courte halte, et ensuite poursuivre sa route vers les îles d'Hières ; bien souvent les enfants sont de petits anges que Dieu donne pour nous diriger vers le bien... Vous allez voir que la frêle et malade Julia va décider de l'avenir de son père : il voulait la mener vers un doux climat pour guérir sa poitrine souffrante ; elle va *conduire* son *conducteur* dans la voie du ciel pour adoucir toutes les douleurs de son âme !

Oh ! dans les projets humains. il y a toujours deux choses : ce que l'homme compte faire, et ce que Dieu fait !

Avec son chagrin, ses regrets et ses inquiétudes, lord Stendall fuyait tout ce qui ressemblait à du plaisir... Dans ses longues promenades solitaires et rêveuses, quand il venait à passer devant une église, il aimait à y entrer... Un soir, le hasard, oh ! je me trompe, c'était bien mieux que le hasard, la main de Dieu le mena dans un quartier du vieux Paris. Il était parvenu sans s'en douter tout à côté de Notre-Dame.

A travers les hautes et étroites fenêtres de la cathédrale brillait une vive lueur ; lord Stendall, curieux comme tous ses compatriotes, se dit : Allons voir ce qui se passe là ; et le voilà bientôt parmi la foule pieuse qui remplissait alors la vaste basilique. La lumière des lampes et des lustres suspendus aux hautes voûtes tombait d'aplomb sur des milliers de têtes d'hommes découvertes, — là des fronts chauves, — des cheveux blancs, — mais surtout beaucoup de jeunes et luisantes chevelures, de chevelures *Perri-net* et *Jeune France* ; et dans toute cette multitude si pressée que toutes ces têtes rapprochées et éclairées formaient comme une grande mosaïque, un silence, un recueillement parfaits !

Le jeune prédicateur ne parlait pas encore. Lord Stendall le vit prosterné, le front appuyé sur le bord de la chaire, implorant l'aide du Dieu puissant qui tient en ses mains les cœurs de tous les hommes.

Au bout de quelques instants, le prêtre se leva, fit le signe de la croix ; alors on eût dit qu'une brise avait passé sur toute cette foule, car il y eut dans sa masse comme un petit balancement, semblable à des ondulations que l'on voit dans les champs, quand le vent passe sur les épis.

Vigilate et orate : veillez et priez !... Oh ! que de belles choses on peut dire sur ces deux paroles du

Sauveur... et que le prêtre chrétien tira bon parti de son texte !

Lord Stendall en était ému jusqu'au fond de l'âme, et quand, en rentrant chez lui, il alla embrasser sa fille dans son berceau, il dit : " Que les catholiques sont heureux d'avoir la Mère de l'Enfant-Dieu à prier chaque matin et soir, c'est elle qui doit veiller sur les petits enfants ! "

Le lendemain, le protestant, que Dieu voulait amener à lui, se dit en se levant : " Si le prêtre que j'ai entendu hier au soir devait encore parler, je retournerais l'écouter..." Et, dans la matinée, il dirigea sa promenade du côté de Notre Dame, et y entra dans un de ces moments où une grande solitude y règne. Là où, la veille, il avait vu tant de monde, à présent, tout au plus quelques vieilles femmes agenouillées et priant...

—Elles sont plus heureuses que moi, dit lord Stendall, elles prient avec ferveur, et moi, quand je veux implorer le secours d'en haut contre mes douleurs, la langueur s'empare de moi et la tiédeur me saisit.

Un bedeau vint à passer dans la nef, et voyant un étranger, lui demanda s'il voulait visiter la sacristie ou monter dans les tours.

—Non, répondit l'Anglais, je viens savoir s'il y aura sermon ce soir, et si c'est le prédicateur d'hier qui prêchera aujourd'hui.

—Le prédicateur que monsieur a entendu hier au soir ne prêchera qu'après-demain dimanche, repartit le bedeau. L'office sera bien beau après-demain, c'est le *dimanche des Rameaux*.

Lord Stendall fit un petit signe de tête, à la manière anglaise, pour remercier le sacristain, et s'éloigna. Le dimanche, sans s'en rendre compte d'avance,

il se rendit à la vieille cathédrale, qui avait déjà comme un attrait pour lui.

Alors que Dieu a mis dans ses desseins d'attirer à lui, il donne non-seulement du charme aux personnes, mais encore aux choses matérielles, et alors vous vous prenez à aimer un site, un monument, une maison, une église. Vous ne savez pas d'où est venu le charme, il est tombé d'en haut.

Quand lord Stendall arriva sur le parvis, il trouva le clergé en dehors devant le grand portail ; un des diacres, vêtu d'une dalmatique de deuil, frappait du bâton de la croix la grande porte qui restait fermée, et chantait :

Attollite portas, principes, vestras et elevamini, portæ æternales, et introibit Rex gloriæ.

Et de l'intérieur de l'église, des voix répondaient :

Quis est iste Rex gloriæ ?

Le célébrant reprenait :

Dominus fortis et potens, Dominus potens in prælio.

Attollite portas, principes, vestras.

—Quis est iste Rex gloriæ ?

—Dominus fortis et potens, Dominus potens in prælio. Attollite portas, principes, vestras, et introibit Rex gloriæ.

Pour la troisième fois :

—Quis est iste Rex gloriæ ?

—Dominus virtutum est Rex gloriæ.

Après ce poétique dialogue entre le clergé du dehors et les prêtres de l'intérieur, les grandes portes du temple tournèrent sur leurs gonds, et la procession, précédée de la croix, entra dans l'église avec ses rameaux. Le peuple portant des branches de buis et de romarin, et les prêtres de longues palmes venues de l'Idumée, de vraies branches de palmier jaunies et séchées par le temps, mais ayant encore con-

servé leurs belles formes... C'était de ces palmes-là que les juifs avaient jonché les rues de Jérusalem...

Lord Stendall, dont l'âme, ainsi que toutes les âmes religieuses, avait en elle de la poésie, regardait avec une vive émotion toutes ces cérémonies qui ne parlent pas seulement aux yeux, mais encore plus au cœur... Comme s'il avait été catholique, il entra dans l'église avec la procession, et en avançant sous ses voûtes, il se disait : "C'est la croix qui m'en a ouvert les portes ; c'est la croix que je suis !"

Et pendant la cérémonie sainte qui suivit, lorsqu'il entendit ces autres paroles chantées par les prêtres : *Deus meus es tu ; ne discesseris a me, quoniam tribulatio proxima est*, il répéta : Oh ! oui, Seigneur, ne vous éloignez pas de moi, car la douleur est proche !... Il pensa à la tombe qu'il venait de fermer sur un être chéri, il pensa à sa petite Julia, si jeune, menacée de la mort !

Tribulatio proxima est... Ces paroles lui pesaient comme un pressentiment sur le cœur... Il sortit de l'église et se hâta vers sa fille... et dès le vestibule demanda à un de ses gens : "Comment est Julia ?— Bien, milord, répondit le domestique ; mademoiselle vient de sortir en voiture pour sa promenade accoutumée."

Alors, le pauvre père se mit à rêver des chevaux emportés, des accidents de voitures et des chutes mortelles... Un cœur de père, c'est quelquefois presque comme le cœur d'une mère, bien ingénieux à se tourmenter...

Je ne suivrai pas, jour par jour, les progrès de la conversion de lord Stendall ; je dirai seulement que cette âme aimante fut attirée à nous, d'abord par cette croyance au purgatoire, croyance si consolante pour ceux qui pleurent sur les morts, croyance qui

établit encore des relations d'amour-par delà le tombeau entre ceux qui se sont aimés sur cette terre. A lord Stendall, le froid et sec protestantisme avait suffi pendant les jours ordinaires de la vie ; mais quand les jours mauvais s'étaient levés pour lui, alors il avait trouvé cette religion trop pauvre de consolation, et il avait regardé avec envie et désir notre culte si tendre, si bien la religion du malheur !

Le mercredi saint, lord Stendall avait été ému comme une femme, en entendant de pures voix d'enfants chanter les sublimes et poétiques lamentations de Jérémie... ; son cœur s'était fendu à ce passage : *Les petits enfants ont crié pour avoir du pain, mais leurs mères n'étaient plus là pour leur en donner.* Alors il pensa à la mère de Julia.

Les cérémonies si magnifiques et si pompeuses du jeudi saint élevèrent encore davantage l'âme qui était venue se désaltérer à nos sources vives. Lord Stendall s'agenouilla comme un catholique, lorsque la sainte Eucharistie, voilée, fut portée au milieu des cierges et de nuages d'encens à l'autel du tombeau, tout drapé de velours, mais non lugubre et obscur comme les sépulcres des hommes ; — là de vives lueurs brillaient encore comme pour figurer les espérances chrétiennes... Oh ! ayons toujours de l'espérance dans la vie, mais surtout à côté des morts !

Dans ce tombeau du jeudi saint, c'est un Dieu qui repose, et ce sépulcre n'aura rien à rendre à la fin des siècles ; mais toutes les tombes chrétiennes doivent participer de l'espérance qui est assise ici sur le tombeau du Christ. Tout homme ne fera que dormir plus ou moins longtemps dans son lit de marbre ou de terre ; pour tous le jour du réveil, le jour de la résurrection viendra...

Ces pensées consolantes venaient au cœur de lord Stendall pendant qu'il priait devant le sépulcre... Elles ont aujourd'hui porté leur fruit, et nous l'avons vu mener sa petite Julia à l'autel de la Vierge de Saint-Sulpice; là il a dit au prêtre: "Je ne suis pas encore catholique, je le serai bientôt, je l'espère... Voici ma fille, elle n'a plus sa mère... Vous voyez comme elle est frêle et pâle... Mettez-la tout de suite sous la protection de la Vierge, patronne des petits enfants... Elle n'est plus protestante. Je la voue à Marie. Oh! mère de l'enfant Jésus, guérissez-la!"

Depuis ce jour, on voit quelquefois de bonne heure, au jardin des Tuileries, un homme jeune encore, tout vêtu de deuil, promenant par la main une petite fille *vouée au blanc*: c'est lord Stendall et Julia.

Vicomte WALSH.



JE TE BENIS, DOUCE VIERGE MARIE.

Je te bénis, douce Vierge Marie,
Toi que jamais on n'a bénie en vain ;
Viens à ton tour me bénir, je t'en prie,
Oh ! bénis-moi de ta divine main.

2me

Je te bénis au jour de l'allégresse,
Quand resplendit un ciel pur et serein ;
Toi, pour nourrir ma joie et mon ivresse,
Oh ! bénis-moi de ta divine main.

3me

Je te bénis, quand au jour des alarmes,
Mon cœur blessé cherche un baume divin ;
Toi, pour tarir la source de mes larmes,
Oh ! bénis-moi de ta divine main.

4me

Je te bénis tous les jours de ma vie ;
Comment mon cœur oublierait-il le tien ?
Toi, pour guider mes pas vers la patrie,
Oh ! bénis-moi de ta divine main.

n
d
s
l
s
n
c
d
s

l
u
n
a
m
à
vi

L'OISEAU PIEUX.

On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris, c'est un langage dont le monde se fait honneur, et que l'expérience dément. Quel supplice pour une personne qui veut plaire, que les soins éternels d'une beauté qui s'efface et s'éteint tous les jours

MASSILLON.

Dans un village éloigné des cités vivait un pauvre menuisier, père de six enfants à peine sortis de l'adolescence. Son travail seul entretenait sa nombreuse famille, et souvent la faim s'assit sur le seuil de la sombre chaumière. Accablé sous la charge pesante que lui imposait la nature, le pauvre menuisier ne savait comment subvenir à l'entretien de la petite communauté. Les travaux étaient peu rétribués, dans cette campagne reculée, et la misère régnait sous le toit du père de famille soucieux et inquiet.

Alors son vieux père, hors d'état d'exercer plus longtemps la profession de tisserand, vint demander un asile sous le toit du menuisier, et lui dit : "Donne-moi un asile pour m'abriter et reposer ma tête appesantie, car mes bras affaiblis ne peuvent plus manier la navette légère. Bientôt Dieu va m'appeler à lui et tu me fermeras les yeux." Ainsi parla le bon vieillard.

“ Venez, mon père, répondit le menuisier, je vous recevrai avec joie, mais vous souffrirez comme nous de la pauvreté, et je ne pourrai que partager avec vous les mets communs qui composent notre frugale nourriture. Vous serez témoin de nos souffrances de chaque jour.— Je me contente de peu, reprit le pauvre père ; je ne demande qu’une humble place dans ta cabane.”

Aigrie par le malheur, la femme du menuisier regretta bientôt le pain que mangeait le vieillard, et elle tourmentait chaque jour son mari, pour qu’il mît son père à l’hôpital. Le mari rejeta longtemps ce conseil ; mais fatigué des instances de sa femme, qui revenait tous les jours sur ce sujet, il finit par céder. La pauvreté rétrécit le cœur et éteint dans l’âme les sentiments nobles et généreux. Le cœur triste et le front soucieux, Prosper s’achemine vers la ville voisine, afin de solliciter une place pour l’octogénaire infirme. Pour pallier cette ingratitude, il se disait que l’hospice est un lieu honorable pour la vieillesse et que des personnes de sa connaissance avaient placé là leurs vieux parents. Mais c’est en vain qu’il cherchait à étouffer les murmures de sa conscience, un remords affreux l’oppressait.

Arrivé à la ville, il obtint l’admission de son père à l’hospice et reprit tristement le chemin de sa maison, redoutant le moment de son arrivée et celui où il faudrait déclarer à son pauvre père qu’il allait le conduire dans un asile ouvert aux malheureux. Le front incliné vers la terre, il marchait à pas lents et des larmes amères baignaient son visage. Il déplorait son indigence, qui lui imposait une si cruelle nécessité. Accablé de ces réflexions douloureuses, il s’assit au pied d’une tour en ruines, pour reculer le moment de son arrivée. Des cigognes avaient posé

leur nid sur le sommet de cette tour abandonnée. Triste et pensif, le pauvre menuisier suivit le vol de deux blanches cigognes qui se dirigeaient vers le nid. L'une portait dans son bec un petit poisson, pêché dans le ruisseau de la vallée, l'autre une grosse sauterelle verte, enlevée dans les hautes herbes d'une prairie voisine. Attentif aux mouvements des deux oiseaux, il les vit s'abattre dans le large nid, et une vieille cigogne avança la tête pour prendre la nourriture que ses enfants lui apportaient. Ils la réchauffèrent ensuite sous leurs ailes moelleuses et restèrent dans le nid pour veiller sur leur mère affaiblie par la vieillesse. Touché de ce spectacle, le travailleur dit en lui-même : " Voilà des oiseaux qui m'enseignent mes devoirs. Je renonce à cette séparation trop douloureuse, et je partagerai jusqu'à mon dernier morceau de pain avec mon père bien-aimé." En prenant cette louable résolution, il eut un poids affreux de moins sur la poitrine. Soutenu par l'espérance de soigner son père suivant ses moyens, il sentit ses forces et son courage doubler. Le front serein, le cœur joyeux, il entra dans sa cabane, embrassa son père avec plus de tendresse que jamais et lui témoigna tant d'affection que le vieillard pleura d'attendrissement. Il persuada sans peine à sa femme que les soins et les attentions qu'ils auraient pour leur père seraient des enseignements pratiques pour leurs enfants, qui soutiendraient à leur tour leurs parents vieux et infirmes. L'ange de la piété filiale inspira au pauvre menuisier l'idée de faire le soir, à la veillée, des paniers d'osier et des cages d'oiseaux. Il coupa des branches de saule le long des ruisseaux, des rameaux de troëne sur les fossés, et avec l'aide de ses enfants, il tressa des paniers à l'usage des villageois et des cages communes. Les

plus âgés de ses fils écorçaient le bois, le coupaient et faisaient de petites corbeilles rondes. Le vieillard voulut aussi participer à ces travaux utiles, et les veillées s'écoulèrent doucement.

Le produit de ces paniers doubla les bénéfices du menuisier, et l'aisance régna dans la chaumière.

Dieu bénissait la famille indigente et indiquait à l'ouvrier de nouveaux moyens de gagner sa vie. Une résolution vertueuse semble agrandir l'intelligence, et souvent d'ingénieuses idées naissent dans la tête de l'homme irréprochable qui veut accomplir ses devoirs. C'est une récompense de sa bonne conduite.

Le pauvre vieillard touchait au terme de sa longue carrière. Nulle pensée amère ne vint se mêler à ses derniers adieux, car il avait toujours ignoré le projet qu'on avait formé de le mettre à l'hôpital. Il mourut en bénissant son fils et en appelant sur sa tête la récompense promise à la piété filiale. Le fils s'applaudit d'avoir suivi ses bonnes inspirations.

Un remords affreux eût pesé sur son âme, s'il eût banni de sa maison son vieux père, qui devait sitôt descendre dans la tombe. En passant près de la tour en ruines, il ne regardait jamais les cigognes sans un vif sentiment de reconnaissance. Il leur devait un bien inestimable, la tranquillité de la conscience et l'accomplissement d'un devoir sacré. C'est ainsi qu'en observant la nature, on y trouve souvent des exemples à suivre et des modèles de conduite.

Les Romains surnommaient la cigogne l'oiseau pieux, à cause de sa tendresse pour ses vieux parents qu'il nourrit et qu'il défend. C'est le seul des animaux qui montre de l'attachement pour les auteurs de ses jours. Les cigognes sont respectées. On serait malvenu en Thessalie, en Hollande, en Allemagne

et en Turquie, si l'on tuait un de ces oiseaux. En Alsace, on place des roues, et en Allemagne, des caisses carrées au faite des édifices pour les engager à y faire leur nid. On croit que le voisinage de ces nids porte bonheur. La cigogne était autrefois si respectée en Thessalie, qu'on punissait de mort le meurtre d'un de ces oiseaux.

Les cigognes sont en si grande abondance en Egypte que les champs et les plaines en sont couverts. Elles rendent d'immenses services en détruisant les grenouilles. En Palestine, elles purgent les champs des rats et des souris qui dévorent les moissons.

Un des motifs de la prédilection que l'on a en Hollande pour la cigogne vient peut-être de la singulière faculté qu'elle a d'apercevoir sur le champ la moindre étincelle des incendies.

Mme R. Dubois,

NOTICE HISTORIQUE
SUR
MARIE-THÉRÈSE DE FRANCE,
DUCHESSÉ D'ANGOULÊME.

Une âme pure, qui est cachée
aux yeux du monde, brillera un
jour devant les anges au soleil de
l'éternité.

Il est difficile de rencontrer dans l'histoire une plus grande infortune que celle de Mme la duchesse d'Angoulême.

J'ai cherché, je l'avoue, à établir des comparaisons avec telle ou telle infortune qui a laissé des pages mémorables dans le registre de l'adversité, eh bien ! la supériorité du malheur restait toujours à Mme la duchesse d'Angoulême. C'est qu'en effet la vie de cette princesse est peut-être unique dans les annales de l'humanité souffrante. Par elle-même, par son intérieur, par sa nature, en un mot, cette vie est de la plus grande simplicité angélique. Mais ce sont les circonstances étranges, inouïes et toujours permanentes, dans lesquelles cette vie s'est écoulée, qui lui impriment un sombre cachet de douleurs incomparables. "Quelle douleur est égale à la mienne ?" s'écrie la fille de Jérusalem par la bouche du prophète Jérémie. Et qui pouvait pousser cette déchi-

rante exclamation mieux et à plus juste titre que Mme la duchesse d'Angoulême ? L'adversité semblait l'avoir choisie pour lui tenir compagnie jusqu'au tombeau. "Pleurez, filles de Jérusalem, pleurez !" dit le prophète Jérémie. Et qui pleurera comme Mme la duchesse d'Angoulême, et qui pourra compter, pour parler le langage de Bossuet, les larmes qu'elle a versées durant toute sa vie ? Mais leur abondance est encore au-dessous de son infortune, et sa douleur, restée muette, se réfugie dans le cœur comme dans un sanctuaire impénétrable.

Dans l'antiquité, la princesse aurait été regardée avec vénération, comme la personnification du malheur.

En Orient, elle serait considérée comme le symbole du fatalisme, et, à ce titre, elle serait l'objet du respect public ; car on sait que le fatalisme joue un grand rôle dans la vie des Orientaux.

Mme la duchesse d'Angoulême présente ce caractère particulier et extraordinaire qu'elle ne pouvait ne pas souffrir ; qu'elle n'a contribué en rien, ni directement, ni indirectement, aux faits qui ont pesé si lourdement sur son existence, et que cependant, malgré son existence, elle ne pouvait en éviter les résultats. Aussi, cette situation, d'un contraste bien rare et très remarquable, ajoute-t-il à la grandeur de l'infortune et en fait quelque chose qui demeure sans nom dans le langage de l'adversité humaine.

La vie de Mme la duchesse d'Angoulême offre quatre époques, que je distingue de cette manière : la première, de sa naissance à sa sortie du Temple ; la seconde, de son arrivée sur la terre étrangère à 1814 ; la troisième, du commencement de la Restauration à sa chute ; la quatrième, enfin, de la révolution de 1830 à la mort de la princesse.

Ces quatre époques réunissent toutes les extrémités des misères humaines. On y voit une naissance royale au milieu des splendeurs et des magnificences d'un palais; puis, à quelque temps de là, la prison avec ses outrages, ses angoisses et ses terreurs; des majestés royales insultées ignominieusement, le glaive tiré contre elles; l'exil avec ses ennuis et ses amertumes; l'assassinat, des douleurs anciennes sans cesse renouvelées par des prétentions successivement réitérées; un second exil enfin terminé par une mort sainte, qui apporte un terme à ces longues souffrances. Dans toutes les notices publiées sur Mme la duchesse d'Angoulême, il est un côté de sa vie qui est tout à fait resté dans l'ombre, et qui n'en est pas le moins intéressant, je veux parler de ses prétendus frères qui s'improvisaient tour à tour pour réclamer le nom de Louis XVII, et qui venaient raviver toutes les plaies de l'infortunée princesse.

Mme la duchesse d'Angoulême tenait de la reine, sa mère, l'énergie de caractère; elle avait la voix forte du roi, son père, voix peu gracieuse dans une femme, et la brusquerie de ses manières.

On sait que les trois frères, le duc de Berry, le comte de Provence et le comte d'Artois qui ont régné tour à tour sous les noms de Louis XVI, de Louis XVIII, de Charles X, différaient essentiellement par le caractère et les qualités personnelles. Le comte de Provence, d'un esprit fin, distingué, possédait en même temps une vaste instruction et des connaissances variées. Le comte d'Artois avait toutes les grâces d'un chevalier accompli.

Le duc de Berry (Louis XVI) joignait à l'indécision de caractère une excessive timidité, qui le rendait gauche et brusque. Il ne manquait cependant pas de qualités réelles et solides: un grand bon

sens, un esprit d'ordre admirable s'alliaient en lui à un cœur pur et excellent. Mais on ne lui sut aucun gré de ces qualités, qui, dans d'autres temps, auraient fait sa gloire en contribuant au bonheur de l'Etat. Mme la duchesse d'Angoulême avait hérité de son bon sens et de son esprit d'ordre. Les secours qu'elle répandait étaient considérables, je dirais presque prodigieux ; et cependant elle n'eut jamais de dettes, et la comptabilité de sa maison se réglait avec une exactitude parfaite. Econome et sévère dans ses dépenses, elle ne montrait de prodigalité que pour secourir les malheureux. Sous ce rapport, elle ressemblait entièrement à Louis XVI, ainsi que par l'aversion qu'elle éprouvait pour les joueurs. La gêne causée par le jeu ne lui paraissait pas mériter l'intérêt. Plusieurs fois, pendant la Restauration, elle refusa nettement de venir en aide à de hautes familles aristocratiques qui ne devaient leur malaise qu'à la passion du jeu. Et, à cause de cela, on la respectait, il est vrai, mais on ne l'affectionnait pas ; elle eut encore ce point de ressemblance avec le roi son père, dont les vertus *bourgeoises* (comme on disait alors par ironie), servaient de texte inépuisable aux critiques et aux railleries de la noblesse de cour.

La vie de Mme la duchesse d'Angoulême se fait encore remarquer par un caractère spécial, constant, c'est la piété. La piété, une piété persévérante, inébranlable, basée sur la foi, inhérente à la charité, apparaissait dans la princesse, de telle façon qu'on ne concevait pas l'une sans l'autre. Les gens qui ont eu le malheur de ne pas comprendre cette existence toute exceptionnelle qualifiaient cette piété d'aveugle. Non, cette piété n'avait rien d'aveugle ; elle reposait sur la foi, elle s'appuyait sur la pratique des

vertus ; elle avait sa raison d'être dans la première époque, si orageuse et si délaissée, de la vie de la princesse.

En sortant des pompes de Versailles pour venir aux Tuileries se revêtir d'un manteau de douleur qu'elle ne quitta plus, l'auguste fille de Louis XVI se mit à pleurer, sans encore savoir pourquoi, si ce n'est qu'elle voyait son père dans le deuil, sa mère et sa tante pleurer amèrement et continuellement.

Dans la prison du Temple, Marie-Thérèse avait jour et nuit devant elle l'agonie lente de son jeune frère, ainsi que le glaive qui avait frappé le roi son père, la reine sa mère, et la princesse sa tante. Seule dans cette prison qui lui rappelait de si terribles souvenirs, séparée du monde entier, ignorant les intentions de ses geôliers à son égard, que serait-elle devenue sans les consolations de la religion ? La prière soutint son courage, fortifia sa résignation et adoucit les peines de son cœur. Dès ce moment, la jeune princesse se donna à Dieu pour toute sa vie. Cette alliance intime avec la piété s'explique, et c'est le contraire qui demeurerait incompréhensible.

Marie-Thérèse de France naquit à Versailles, le 19 décembre 1778. A l'occasion de cette naissance, cent pauvres filles furent mariées des dons de la reine dans les paroisses de Paris ; elle donna à chacune d'elles 500 livres en argent et un trousseau de 200 ; il fut mis de plus en réserve une somme pour leur être distribuée quand elles deviendraient mères. Ainsi s'inaugura cette vie, qui devait être si généreuse.

Marie-Antoinette voulut expressément partager les soins de l'éducation de sa fille, en se chargeant surtout de lui enseigner la religion ; Mme Elizabeth

se joignit à la reine, et c'est entre ces mains royales que la princesse grandit et se développa.

Le fils de l'impératrice Catherine II, depuis Paul Ier, empereur de Russie, vint visiter la France. A Versailles, il prit la jeune princesse entre ses bras, et s'écria : " Charmante enfant, croissez en grâce pour mieux ressembler à votre mère. Je ne vous verrai plus, adieu donc." L'enfant répondit naïvement : " Monsieur le Comte (le tzar portait dans son voyage le titre de Comte du Nord), j'irai vous voir." Hélas ! ces paroles étaient une prédiction.

A partir du mois d'avril 1790, époque de la première communion de Marie-Thérèse, son histoire est celle de sa famille ; et il faudrait raconter celle-ci toute entière pour esquisser celle de la princesse. Elle participe à tous les dangers, à toutes les douleurs qui se succèdent dans le palais des Tuileries et dans la prison du Temple. Elle a fait le récit du déplorable voyage de Varennes, ainsi que celui de son séjour au Temple. Cette narration est écrite avec la simplicité qui distinguait surtout le caractère de Marie-Thérèse.

La famille royale entra dans la prison du Temple le 13 août 1792, à sept heures du soir.

Après la mort de Louis XVI, celle de Marie-Antoinette, la jeune princesse se trouva seule avec sa tante, Mme Elizabeth. Cet ange de consolation ne tarda pas à lui être enlevé. Le 9 mai 1794, on vint chercher Mme Elizabeth pour paraître devant le tribunal révolutionnaire. Condamnée à mort, elle fut exécutée le 10 mai, avec quarante autres victimes.

Marie-Thérèse, âgée de moins de quinze ans, redemandait sa tante et sa mère à tous les geôliers, sans oser se persuader qu'elle en fût séparée par la mort. Elle les croyait dans une autre prison, ou retenues

par les interrogatoires d'un tribunal. La noble captive espérait que la porte de la tour du Temple, en se rouvrant, allait les rendre à sa sollicitude et à sa tendresse ; ses geôliers gardèrent le silence. Le temps seul et l'absence, en se prolongeant, la détrompèrent. Alors elle fondit en larmes, sans désespérer cependant tout à fait du retour de ses parents.

La Convention continua envers la fille de Louis XVI le système de rigueur qu'elle avait adopté à l'égard de la reine et de Mme Elizabeth. On lui enleva ces petits couteaux dont on se servait alors pour relever la poudre sur le front des femmes, ses ciseaux, ses aiguilles à tricoter, et jusqu'aux plus innocents ustensiles de fer ou d'acier nécessaires aux ouvrages de femmes, par lesquels elle aurait pu distraire au moins l'oisiveté de la solitude. On alla jusqu'à lui retirer le briquet à l'aide duquel elle pouvait éclairer la longueur de ses nuits et de ses insomnies, et jusqu'à lui défendre d'allumer le poêle qui chauffait sa prison.

La ville d'Orléans envoya des députés à la Convention pour réclamer la délivrance de la jeune princesse. Nantes imita cet exemple. Le comité de sûreté générale, composé, depuis la chute de Robespierre, d'hommes fatigués ou honteux de proscriptions, permit aux gardiens du Temple de faire descendre Marie-Thérèse, pour la première fois, dans le jardin. Elle s'y promenait suivie du seul compagnon de ces quatre années de solitude, le chien de Louis XVI, son père, que ce prince avait laissé à ses soins en partant pour l'échafaud.

La Convention, sur le rapport de son comité de sûreté générale, décréta que la fille de Louis XVI serait échangée avec le cabinet de Vienne contre les représentants et les ministres que Dumouriez avait

livrés au prince de Cobourg, au moment de sa défection : Drouet, Semonville, Mas et d'autres prisonniers importants de l'Autriche.

Le 19 décembre 1795, à minuit, jour de sa naissance, Marie-Thérèse sortit de sa prison. Le ministre de l'intérieur Benesch, pour éviter toute émotion du peuple, la conduisit à pied, du Temple à une rue voisine, où la voiture du ministre l'attendait. La voiture suivit, par des sentiers déserts et à peine bâtis alors, les alentours du boulevard, et s'arrêta dans un terrain vide, derrière la porte Saint-Martin. Là une berline de poste, occupée par Mme de Soucy, sous-gouvernante des enfants de France, et par un officier de gendarmerie, reçut la princesse, qui répandait d'abondantes larmes, car elle laissait derrière elle, avec ses quatre ans de jeunesse écoulés à l'ombre d'un cachot, les cadavres de son père, de sa mère, de son frère, de sa tante et de toutes les personnes presque qu'elle avait connues et aimées au berceau.

Marie-Thérèse de France fut accueillie avec empressement par la cour d'Autriche. L'empereur lui constitua une maison semblable à celle des Archiduchesses. De plus, il s'occupa de son mariage, et lui proposa l'archiduc Charles, qui depuis conquit un grand renom dans les guerres contre Napoléon. Mais elle n'avait point oublié l'intention du roi, son père, de la marier avec son cousin le duc d'Angoulême ; elle désirait d'ailleurs revoir et rejoindre la partie française de sa famille, elle qui était si française de cœur.

Le comte de Provence, qui avait pris le nom de Louis XVIII, habitait Mittau, ancienne capitale de la Courlande. L'empereur de Russie, Paul 1er, lui avait donné cette ville pour résidence. C'est là que

se célébra le mariage de la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette d'Autriche avec le duc d'Angoulême, fils aîné du comte d'Artois.

Peu de temps après, un ordre impératif arrive de Saint-Pétersbourg. Il faut quitter Mittau, et de suite. Ainsi le veut l'empereur Paul Ier, qui, avec son caractère incertain et brusque et son esprit mobile, passait d'une extrémité à l'autre, sans garder de mesure. Ce fut le 20 janvier 1801 que le général de Drisen communiqua à Louis XVIII les intentions de l'empereur. Le froid était glacial, la neige encombrait les chemins; Louis XVIII et Mme la duchesse d'Angoulême furent obligés de marcher à pied pendant la journée entière, en se soutenant l'un l'autre.

Le royal exilé, sous le nom de comte de Lille, et sa nièce, sous celui de marquise de la Meilleraye, trouvèrent un asile momentané à Varsovie, du consentement du roi de Prusse, alors maître de cette ville. Après la mort tragique de Paul Ier, Alexandre, son successeur, autorisa Louis XVIII à revenir habiter Mittau. Le traité de Tilsitt, conclu entre la France et la Russie, plaçait le chef de la maison de Bourbon dans une situation délicate vis-à-vis de l'empereur Alexandre. Pour sortir de cette position embarrassante, ce prince résolut de se retirer en Angleterre, où il resta jusqu'en 1814.

Pendant son séjour en Angleterre, Mme la duchesse d'Angoulême, dont le revenu était très restreint, secourait néanmoins tout ce qui souffrait autour d'elle, visitant les pauvres et les malades, et recherchant surtout les Français malheureux pour les soulager. C'est par la pratique de la charité la plus étendue qu'elle se préparait, sans le savoir, aux

changements qui allaient s'accomplir dans son existence.

La première année de la Restauration s'écoula rapidement, et dans les Cent jours, la duchesse d'Angoulême, forcée de s'expatrier de nouveau, retourna en Angleterre, qu'elle quitta le 28 juillet pour rentrer en France. L'accueil enthousiaste que fit à cette royale famille la population toute entière dut adoucir un peu l'amertume qu'éprouvait son cœur, en revoyant des lieux où elle avait tant souffert. Outre les nombreux bienfaits qu'elle répandait sur tous ceux qui avaient recours à sa générosité, elle avait trouvé un ingénieux moyen d'aller au-devant de ces misères qui se cachent et qui sont les plus cruelles.

Tous les ans, le 19 décembre, anniversaire de sa naissance, la princesse Marie-Thérèse partait de bonne heure, sans escorte, dans une voiture sans livrée, emportant tout l'argent dont elle pouvait disposer ; puis, allant de grenier en grenier, portant partout des secours et des consolations, elle ne rentrait que lorsqu'elle avait distribué la somme dont elle s'était munie.

Le retour aux splendeurs du trône ne lui occasionnait aucune illusion ; par un pressentiment intérieur, elle avait quelque défiance de l'avenir. L'auguste fille de Louis XVI s'attendait à de nouvelles vicissitudes, sans savoir de quelle nature elles seraient. Telle était la disposition de son esprit, lorsque lui parvinrent les réclamations du premier prétendu Louis XVII, et les étranges révélations d'un laboureur de Gallardon, nommé Martin. Ce dernier, homme simple et entièrement illettré, disait avoir des visions. L'ange Gabriel se communiquait à lui au milieu de ses travaux des champs, lui ordonnant d'aller vers le roi (Louis XVIII) pour

lui révéler beaucoup de choses, et entre autres l'existence presque miraculeuse du Dauphin, frère de la duchesse d'Angoulême, qu'on supposait, à tort, être mort au Temple.

Quelle corrélation existait-il entre les prédictions du pauvre laboureur de Gallardon et les prétentions des nombreux Louis XVII ? C'est un problème historique dont j'ai vainement cherché la solution jusqu'à ce jour. Quoi qu'il en soit, les prophéties de l'un et les prétendus droits des autres ajoutaient de nouveaux chagrins aux anciens qui accablaient déjà la duchesse d'Angoulême. L'apparition du premier Louis XVII, dont le nom de famille était Bruneau, eut un grand retentissement. Mathurin Bruneau était né à Vézins, près de Chollet, en 1784. Son père exerçait la profession de sabotier. Tourmenté dès son enfance par des idées de grandeur, d'un esprit hardi, d'un caractère mobile et aventureux, assez joli garçon, il quitta sa famille en 1795 pour *faire son tour de France*, comme disent les ouvriers. Partout où il alla, il se donna pour le fils du baron de Vézins ; et cependant, malgré ce titre, la comtesse de Turpin-Crissé le prit à son service pendant plusieurs mois. En sortant de chez cette dame, on perd de vue notre jeune aventurier jusqu'en 1803. Cette époque de sa vie est restée dans l'obscurité, même lors de son jugement et de sa condamnation.

On le retrouve en état de vagabondage, et il est probable qu'il vécut dans cette situation depuis sa sortie de chez Mme de Turpin-Crissé jusqu'en 1803. Il fut alors arrêté et renfermé comme vagabond dans la maison de répression de Saint-Denis, près Paris. Remis ensuite en liberté, Mathurin s'embarqua à Lorient comme aspirant-canonnière dans le 4^e régiment d'artillerie de la marine. Arrivé aux

Etats-Unis, il déserta pour se faire garçon boulanger. Il a déclaré dans son procès s'être marié, à cette époque, avec une riche Américaine, dont il avait des enfants ; mais il n'a pas apporté de preuves à l'appui de son assertion.

Au mois de septembre 1816, il revint en France et débarqua à Saint-Malo, avec un passe-port d'Amérique, où il était qualifié de *Charles de Navarre, citoyen des Etats-Unis*. De cette époque datent ses hautes prétentions. Il alla dans son département (Maine-et-Loire), où il chercha à se faire passer pour *Louis XVII, dauphin de France*, et puis, pressé sans doute par le besoin d'argent, il réussit à persuader à une veuve Philippeaux, qui avait un fils soldat, qu'il était lui-même ce fils, et il se fit remettre par cette femme une somme de 800 fr. ; mais, peu de temps après, le soldat Philippeaux donna de ses nouvelles et revint même chez sa mère. Une plainte fut portée contre Mathurin Bruneau. La justice suivit l'affaire, et de sa prison Mathurin adressa au gouverneur de l'île anglaise de Guernesey une lettre, signée *Dauphin-Bourbon*, par laquelle il l'invitait à faire connaître au gouvernement britannique la captivité du *fils* de Louis XVI. Les autorités locales interceptèrent cette lettre et firent transférer Bruneau dans la prison de Rouen. Il s'y lia avec un sieur Brouzon, condamné à la réclusion, et dont il fit son secrétaire. Celui-ci écrivit à la duchesse d'Angoulême au nom du soi-disant Louis XVII, et parvint à intéresser, en faveur de ce réclamant incertain, un assez grand nombre de personnes plus ou moins considérables qui lui fournirent des secours abondants. L'intérêt que ces personnes lui portèrent alla jusqu'à l'enthousiasme. On réussit même à créer, à Paris, une société chargée de re-

cueillir les dons volontaires destinés au prétendu dauphin. Quant à la princesse, elle ne fut nullement émue de ces réclamations; elle avait la conviction, conviction qu'elle garda toute sa vie, que son jeune frère, l'infortuné Louis XVII, était mort dans la prison du Temple, par suite des mauvais traitements de son geôlier Simon.

La police arrêta les chefs de l'association formée en faveur de Mathurin Bruneau, qui n'en continua pas moins le cours de ses réclamations. Traduit en police correctionnelle, à Rouen, en février 1818, avec son secrétaire et ses principaux agents, il se défendit avec une grande hardiesse; sa défense présentait néanmoins de nombreuses contradictions. Ce procès fixa au plus haut point l'attention publique et attira un concours prodigieux d'auditeurs au palais de justice de Rouen. Le 19 février 1818, le tribunal condamna à sept ans de détention Mathurin Bruneau, qui écouta le prononcé de l'arrêt avec le plus grand calme. Il ne cessa de sa prison d'écrire à la duchesse d'Angoulême, et à ceux qui le regardaient réellement comme le dauphin. Pour mettre fin à cette correspondance, le gouvernement par mesure administrative, le fit transférer à la prison du Mont-Saint-Michel, dans le département de la Manche, le 24 mai 1821. Ainsi finit le premier prétendu Louis XVII; mais sa condamnation et sa captivité ne mirent pas la duchesse d'Angoulême à l'abri des réclamations de nouveaux prétendants. De 1821 à 1830, il y en eut plusieurs qui ne firent pas, il est vrai, autant de bruit que Mathurin Bruneau, et que ceux surtout qui le suivirent.

L'assassinat du duc de Berry, frère du duc d'Angoulême, affligea profondément la duchesse sans l'étonner? Arrivée à la hauteur de toutes les souff

frances humaines, aucune ne la surprenait. Elle étudiait intérieurement les malheurs qui frappaient successivement sa famille, et elle puisait dans cette étude des motifs pour s'attacher davantage à la piété et se rapprocher de Dieu.

Dans toutes les détresses publiques, Mme d'Angoulême donnait beaucoup ; elle aidait ou créait des institutions charitables. Dans l'impasse des Vignes, à Paris, elle entretenait une maison d'orphelines, qui lui coûtait cinquante mille francs par an. La maison connue sous le nom d'Infirmerie de Marie-Thérèse, s'établit sur la proposition et par les soins de Mme de Chateaubriand, avec l'argent fourni par la duchesse d'Angoulême. Le propriétaire d'un vaste chantier de bois, sur le boulevard des Invalides, à Paris, pourrait dire, s'il existe encore, quelle énorme quantité de bois la princesse achetait pour les familles pauvres ou gênées. Ces achats formaient, chaque année, un chiffre considérable et firent la fortune du marchand.

A Paris, la duchesse d'Angoulême partageait son temps entre les Tuileries, les respects et les attentions qu'elle devait au roi et aux autres membres de la famille royale, et Villeneuve-d'Avray, où, dans une solitude plus grande et plus conforme à ses goûts, elle avait composé une bibliothèque choisie, et réuni quelques-uns des objets que les souvenirs douloureux d'un autre temps lui rendaient chers.

La princesse prenait les eaux de Vichy, quand la révolution de 1830 éclata. Elle allait se rendre au théâtre, où une représentation avait lieu au profit des pauvres, lorsqu'on reçut de Paris la nouvelle de ce qui se passait.

Mme d'Angoulême n'assistait jamais au spectacle que par convenance ou dans un but de bienfaisance.

Les personnes qui l'environnaient l'exhortaient à ne pas s'y rendre cette fois, malgré l'engagement qu'elle en avait pris. "J'irai, dit-elle, je ferai mon devoir jusqu'à la fin." Elle se montra en 1830 à Vichy, comme en 1815 elle s'était montrée à Bordeaux, calme, digne, supérieure à la crainte, intrépide contre le danger. Des drapeaux tricolores flottaient déjà dans la salle du spectacle ; toutefois, la princesse fut respectée.

Pour rejoindre le roi, son beau-père, la princesse ne put rentrer dans Paris. Elle n'avait pas conseillé les ordonnances qui servirent de prétexte à la révolution de 1830, comme quelques écrivains l'ont annoncé à tort ; elle n'en approuvait même pas la pensée. Elle n'en suivit pas moins, sans récriminations, sans observations, Charles X dans son exil, comme elle avait suivi Louis XVIII. La duchesse apparut admirable de courage et de dignité dans le triste voyage de Saint-Cloud à Cherbourg, marchant souvent à pied, au milieu des gardes du corps, et les visitant au bivouac. A celui d'Argentan, la princesse, qui ne possédait que quelques milliers de francs échappés par hasard à la dévastation du château de Saint-Cloud (car les autres membres de la famille royale se trouvaient sans argent), voulut les distribuer aux gardes qui étaient eux-mêmes démunis, mais ils refusèrent tous.

Mme la duchesse d'Angoulême revit de nouveau l'Angleterre, en qualité d'exilée. Il semblait qu'elle n'avait plus qu'à consoler sa famille et à se renfermer, comme dans un sanctuaire, dans les pratiques de la piété la plus fervente. Qui pouvait donc venir la troubler dans l'obscurité et la tristesse mystérieuse de l'exil ?

Pendant qu'elle quittait l'Angleterre pour se

rendre en Autriche et se rapprocher de la famille de son infortunée mère, la famille impériale, un nouveau Louis XVII entretenait Paris de ses prétentions. Accueilli par quelques anciens serviteurs de Louis XVI et de Marie-Antoinette, qui s'imaginaient reconnaître en lui le jeune Dauphin qu'ils avaient vu à Versailles et aux Tuileries, Nauendorff (c'était le nom de ce prétendant) prit le titre de duc de Normandie, et introduisit devant les tribunaux une instance afin d'être reconnu comme le fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette. D'un autre côté, plusieurs de ses partisans, dont le dévouement d'ailleurs à la branche aînée de la maison de Bourbon ne pouvait être mis en doute, sollicitèrent vivement Mme la duchesse d'Angoulême de le reconnaître pour son frère. Je m'écarterais de mon sujet, si je racontais l'histoire assez longue de ce duc de Normandie. Il me suffira de constater que les sollicitations et les instances faites auprès de la duchesse d'Angoulême se continuèrent pendant plusieurs années, et qu'une fois la princesse, avec un accent pénétré et mélancolique, dit à un partisan du soi-disant duc de Normandie, qui la priait de lui accorder une entrevue : "Ah ! monsieur le comte, si vous saviez le mal que vous me faites..."

En parlant de Mathurin Bruneau, j'ai dit que la duchesse d'Angoulême avait l'intime persuasion que son frère était mort dans la prison du Temple. Dans cette situation d'esprit, elle ne pouvait admettre la légalité des réclamations de Nauendorff. Elle faisait ensuite des observations qui attestaient son bon sens. Nauendorff ne pouvait citer les personnes qui avaient contribué à sa sortie du Temple, et quelques particularités de cette délivrance, qui offrait cependant beaucoup de danger. De plus, en arrivant

en France, il savait à peine un mot de français, et il avait un accent germanique tellement prononcé, qu'il devenait difficile de le comprendre. Or, était-il naturel qu'un enfant né en France, n'ayant parlé que le français jusqu'à l'âge de dix ans, contractât un accent aussi expressif, étant transporté en pays étranger ?

Mme la duchesse d'Angoulême, qui avait successivement fermé les yeux au roi Charles X, son beau-père, et au duc d'Angoulême, son époux, demeurerait seule de l'ancienne monarchie, comme le lien qui rattachait le passé au présent. Ce lien fut brisé le 19 octobre 1851.

Le 13 octobre, la princesse se trouva mal pendant la messe. La maladie prit de suite un caractère grave, et le 19, Marie-Thérèse de France, duchesse d'Angoulême, rendit le dernier soupir, à l'âge de soixante-treize ans, à Frohsdorff, dans les Etats autrichiens. Son testament est digne de son âme chrétienne et de son cœur tout français. Sa fortune, qu'elle tenait d'une de ses tantes, la duchesse de Saxe-Teschen, archiduchesse d'Autriche, était modeste; à part plusieurs legs faits à des serviteurs et aux pauvres, elle l'a laissée au comte de Chambord, son neveu. Mme la duchesse d'Angoulême n'a point connu les douceurs de la maternité; de sorte que rien n'a dérangé, pour ainsi parler, la longue et mélancolique harmonie de ses douleurs. Mais aussi, en quittant sa couronne d'épines, elle est allée en recevoir une au milieu des *alleluia* et des *amen* éternels des anges et des archanges.

BENOIST.

A LA
VIERGE IMMACULÉE,
A MA MÈRE DU CIEL.

Hommage de reconnaissance, de dévouement, d'amour filial et de réparation.

"VOILA VOTRE MÈRE."

Il n'est rien de doux et de touchant sur la terre comme cette confiance dans la Vierge Sainte, comme ce culte pieux que lui rend l'univers, comme cet amour d'enfant que les chrétiens lui portent. Depuis cette parole que le Sauveur fit tomber de la croix : *Voilà votre mère*, le nom de Marie est devenu si cher à tous les cœurs, qu'il est une sauvegarde céleste à laquelle ont recours petits et grands, jeunes et vieux, pauvres et riches. Tout ce qui souffre ou espère, tout ce qui prie, tout ce qui pleure, s'adresse à la Mère de Dieu. Mais si sa protection céleste est acquise à l'humanité tout entière, vous savez que la jeunesse y a un droit plus spécial encore ; vous marchez sous sa bannière, et comme elle est toute bonne, vous pouvez espérer de son intercession puissante les grâces les plus manifestes, les secours les plus abondants.

Même avant la naissance de Notre-Seigneur Jésus, la sainte Vierge avait pressenti le christianisme ; car

toutes les vertus chrétiennes résidaient dans son noble cœur, et se décelaient dans chacune de ses actions. Elle n'imitait personne ; nulle des saintes femmes qui la précédèrent n'avait réuni ses perfections sublimes, ni compris de si hautes vertus : il fallait que la mère du Sauveur fût un type sans modèle et sans copie, pour planer au-dessus de toutes les créatures, et se rapprocher seule de la Majesté divine.

Oh ! quel puissant secours nous tirons de sa bonté ! quels exemples de sa vie ! quelle force de son souvenir ! jamais nous ne pourrions imiter cet ensemble admirable, qui nous ravit et nous touche ; mais de loin, mais dans l'ombre, il faut nous attacher à ses pas. Il faut lui demander la grâce de la suivre ; et lorsqu'en méditant son humble et sainte vie, nous trouvons quelques traits qui pourraient s'appliquer à la nôtre, il faut les saisir avec une ardeur pieuse, et régler sur eux pensées, désirs, actions, tout ce qui peut être sanctifié en nous.

Vous savez la dévotion tendre que Marie inspire aux malheureux ; vous savez les noms touchants qu'elle porte : *Consolatrice des affligés, Refuge des pécheurs, Secours des chrétiens* ; tout cela doit nous faire jeter à ses pieds quand la douleur nous atteint, quand le danger nous menace. Elle est près de Dieu pour nous servir de mère, pour adoucir les rigueurs de sa justice, pour nous tendre la main et nous mener à lui. Ne la nomme-t-on pas encore la *Porte du ciel* ? N'est-ce pas dire que le Seigneur permet qu'elle en facilite l'entrée ?

La sainte Vierge est notre gloire. Par elle nous avons reconquis la place que Dieu nous avait faite.

Ses fêtes sont les nôtres, célébrons-les avec une joie pieuse, avec un amour d'enfants, avec une dévotion tendre. Unissons-nous à tous les sentiments

de l'Eglise. Le culte qu'elle lui rend émeut même les incrédules ; quelle douceur ne réserve-t-il pas à des âmes chrétiennes ! Et puis, nous adresser à Marie, c'est nous rapprocher de Jésus, et les hommages que nous offrons à la mère sont un reflet de nos adorations pour le fils.

Vous devez éprouver un immense bonheur à vous placer sous la protection de Marie, à l'implorer sans cesse pour vous, pour vos familles, pour vos amis, pour les pécheurs. Elle entend, elle écoute tous nos vœux, elle les porte aux pieds de la Majesté infinie, et c'est elle alors qui se charge de prier. Vous savez comment dans la suite des siècles la sainte Vierge s'est montrée le refuge des pécheurs ; vous connaissez les conversions miraculeuses opérées par son intercession puissante. Elles se renouvellent aujourd'hui aussi frappantes, aussi nombreuses que jamais. C'est que les enfants de Marie se jettent à ses pieds chaque jour, lui demandant d'obtenir la lumière, le bonheur, pour ces pauvres pécheurs qui vivent loin de Dieu, qui méconnaissent sa miséricorde et la douceur de son service. Hélas ! qui n'a pas dans sa famille un être bien-aimé dont on paierait le retour au Seigneur par tout ce qu'on a de plus cher ? Trop souvent les conseils et les exemples sont impuissants à les toucher ; rien n'ébranle leur cœur, rien n'éclaire leur intelligence : la lumière doit venir de plus haut. Demandons-la de toutes les forces de notre âme, et demandons-la par Marie. Chaque jour, que la même prière, préférée par des milliers de voix, s'élève donc vers elle et l'implore. Dites, dites à cette intention l'oraison que Jésus nous a laissée, et joignez-y la Salutation angélique, en la répétant dix fois pour les pauvres pécheurs, pour ceux que vous aimez, pour ceux qui

vous sont inconnus, pour ceux qui sont mourants, pour ceux qu'un abîme sépare de Dieu, pour ceux enfin que le monde abandonne ; qui n'entendent jamais un mot consolant et doux, qui oublient le Seigneur, et qui seraient si heureux de le retrouver.

En toutes choses, toujours, partout, invoquons la Reine du ciel. Dans nos chagrins, nos tentations, nos craintes, nos désirs, disons-lui, comme autrefois saint Bernard : "Souvenez-vous, ô très sainte Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui se sont mis sous votre sainte protection, qui ont imploré votre appui ou demandé votre secours, ait été abandonné. Animée de la même confiance, Vierge des Vierges, ô ma mère ! moi aussi, toute pécheresse que je suis, je viens en gémissant me réfugier à vos pieds. Mère de mon Dieu, ne rejetez pas ma prière ; mais plutôt soyez-moi propice, et daignez m'exaucer."

Vierge Immaculée, Marie, Mère de Dieu et Notre bonne Mère, priez Jésus pour nous !!!

LE ROSAIRE.

Viens dans mes doigts, ô mon rosaire,
Exauce mes désirs pieux.
Marie écoute ma prière
En souriant du haut des cieux.
J'aime à te dire, ô ma bonne prière,
Si douce au cœur, si simple pour l'esprit.
A chaque instant je reprends mon rosaire,
Pour dire encor ce que cent fois j'ai dit.

REFRAIN.

C'est que toujours avec joie on répète
L'aveu naïf d'un amour immortel ;
Et pour mon cœur toujours c'est une fête,
De revenir à ma Mère du ciel.

2me

Tous ont chéri cette sainte prière,
L'âme pieuse et le pauvre pécheur ;
Aux mains des rois on a vu le rosaire,
Comme on le trouve aux doigts du serviteur,
Et ces docteurs dont la pensée immense
Semblait des cieux découvrir le secret,
La nuit venue, aller dans le silence
S'agenouiller avec leur chapelet.

3me

Je connais bien ta puissance secrète,
Quand je te dis dans mes jours de douleurs;
A chaque Ave que mon âme répète
Je sens tomber une peine du cœur !
Avec bonté la Vierge me regarde
En m'endormant quand je la nomme encor.
Rosaire aimé, sois donc ma sauvegarde
Pendant la vie, à l'heure de la mort.



TABLE DES MATIÈRES.



	PAGES
INTRODUCTION	5
La véritable consolation dans le malheur	7
Suis-moi, je mène au ciel	18
Preuves de la religion	19
Réhabilitation de la femme par la vierge.	31
A Marie, notre mère.....	37
Craignez l'esprit maudit.	38
Parlez de nous.....	57
Jeunesse ne revient pas.....	59
Exemple terrible d'impénitence finale.	63
La charité.....	73
Les saints jumeaux.....	74
A mon ange	90
Un pèlerinage au tombeau de sainte Philomène.....	92
La plainte du mousse.....	114
Les deux frères	115
A saint Joseph.....	130
Les trépassés	132
La mort chrétienne.....	142
Le service du monde comparé au service de Dieu... ..	145
La communion du jour de l'an	156
La prison d'amour	168
Jeanne d'Arc	171
Le cœur de Jésus au saint tabernacle.....	195
Le purgatoire et la semaine sainte.....	197
Je te bénis, douce vierge Marie.....	207
L'oiseau pieux.....	209
Notice historique sur Marie-Thérèse de France.....	215
A la Vierge Immaculée.....	233
Le Rosaire	237